Des œuvres cardinales du Christ

PROLOGUE

Les mères ont coutume d'adapter des termes aux nouveau-nés dès leur plus jeune âge, de leur attribuer des noms en fonction de causes antérieures ou environnantes, du genre ou des événements ; ainsi, dès les premiers instants, certaines caractéristiques communes pouvaient être attribuées à ceux qui entraient dans la vie, de peur qu'un nom ne soit une honte pour eux, si la transmission originelle de la nature s'écartait de la norme, et si la succession indigne, dégénérant de la vertu des pères, révélait le visage d'un monstre plutôt que celui d'un homme ; elles devaient plutôt s'attacher à leurs noms ou à leurs fonctions, dont l'examen leur inculquerait une forme de conversation et de doctrine honnêtes, afin qu'ils honorent les causes naturelles et les disciplines rationnelles, et n'aigrissent en aucune façon les douceurs élémentaires, ni n'offensent les dignités premières. Car autrefois, les noms étaient attribués aux choses à la légère ou Sans y penser ; mais puisque chacun fut amené à Adam, afin qu'il les appelle et leur attribue leurs propres noms (Genèse 11), il était admis et établi chez les anciens que les mots devaient avoir une signification, que les noms devaient être interprétés comme la vie, et qu'ils devaient exprimer une propriété de la personne selon laquelle elle se distinguerait des autres, ou même la partagerait. Ainsi, dans les noms des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, il y avait des indices de grandes choses, ils prédisaient ce qui allait arriver, et il n'y avait aucune incertitude dans les noms donnés selon la signification de leurs effets. Chez les Gentils

il fut également observé plus tard par des hommes illustres, non pas dans les noms, mais dans les surnoms, que la noblesse de la lignée ou la gloire de la vertu éclaireraient la postérité, que le titre d'Auguste ou de César honorerait la descendance, et que les héritiers de la dignité impériale rayonneraient de splendeur. Ainsi, les philosophes et les docteurs antiques précédaient leurs traités de noms, préférant l'ampleur d'un sujet important à un

titre court et prévoyant pour Ils s'attribuaient leur propre gloire en plaçant leur nom au-dessus du leur, afin que l'intégrité de l'œuvre et le labeur de l'auteur, tant par le style que par la personne, se perpétuent et que la subtilité de l'écriture révèle aisément si une main aspire à l'élégance.

Il cousait sur une toile grossière les traités des éliminateurs, ou insérait dans ses écrits triviaux, comme s'ils étaient les siens, ce qu'un autre lui avait dicté avec éloquence, par une traduction furtive. Si chacun se présentait comme auteur en tête de son livre, la plume servait l'auteur et l'auteur la plume, et la gloire commune était fortifiée par l'autorité de l'autre. C’est ainsi que les talents exceptionnels des hommes illustres se sont forgé leur réputation et leur gloire indélébile. Mais nous, qui comprenons à peine leurs paroles et qui leur sommes totalement inférieurs en intelligence et en éloquence, si jamais nous écrivons quoi que ce soit, nous le jugeons indigne de ce titre, de peur que la noble matière à laquelle nous nous consacrons ne soit perçue comme dénaturée plutôt qu’embellie par notre présomption. Or, puisque les pères ont parfois coutume de sourire aux bagatelles enfantines et de se délecter des balbutiements, l’humilité mérite une indulgence qui, à l’approche de votre sublimité, s’étend pour être touchée par vos mains de toutes les manières possibles, implorant non la gloire, mais la grâce. Je ne cherche en vérité ni de moi-même ni d’autrui un nom, ni quoi que ce soit d’autre. Je me considère, bien que je ne sois rien, comme celui qui, avec la plus grande supplication, vous a demandé de ne pas être ce que je suis, et j'ai humblement imploré votre clémence de me délivrer de cette flamme qui me tourmente. J'ai tenté, soutenu par votre main, de descendre honorablement ; mais, ne le pouvant face à l'intensité des flammes, je n'ai pas prêté attention à l'endroit où sauter, tant que le brasier vorace ne me consumait pas. Les choses sublimes exigent des talents subtils de ceux qui les manipulent ; il est facile à celui qui ignore les arts de juger correctement. Ceux qui sont formés aux disciplines libérales, en accord avec leur intellect et leurs études, peuvent

philosopher et aborder sereinement les choses cachées ; et par leurs efforts, la difficulté, une fois percée, se révèle accessible, et le visage des choses secrètes, déchiffrées par les énigmes, se dévoile, dont la sérénité était voilée par des nuages hostiles, et les ténèbres superposées à la vérité. Par conséquent, tant en théologie qu'en philosophie, il n'est ni prudent ni honorable pour les ignorants, qui ne maîtrisent pas le sens propre à ces lettres, de se précipiter dans la discussion de sujets qui leur sont étrangers et d'usurper le magistère dont ils ignorent tout. 51

La forme de cette chose, les séraphins voilent le visage et les pieds de Dieu (Ésaïe 6) ; et pour ceux qui cherchent ce qui est au cœur, le commencement et la fin de la majesté divine, l'extension des ailes, la couvrant au-dessus et au-dessous, en interdit l'accès aux interprètes et aux auteurs imprudents ; la Divinité ne se laisse pas non plus voir clairement, bien que l'investigation fidèle puisse certainement la percevoir d'une manière ou d'une autre, mais son essence pure ne voit ni ne comprend. En vérité, une affirmation de l'essence de Dieu ne peut être obtenue facilement ; car la Divinité est indéfinissable, mais une séparation plus vraie et plus sincère consiste à nier ce qu'elle n'est pas qu'à affirmer ce qu'elle est, puisque ce qui est soumis aux sens ne peut tromper ce qui dépasse toute intelligence. Tout ce qui peut être entendu, vu ou connu ne sied pas à la majesté : en cela, toute la finesse des sens s'émousse et la vue s'obscurcit. Cette lumière invisible et cette nature inaccessible aux autres sont entourées et cachées par six séraphins, par leur position et leur vol de part et d'autre (ibid.) ; manifestant l'immobilité de l'éternité par son état, mais par son vol sa hauteur, si élevée dans les réalités supérieures que, quelle que soit l'élévation de l'homme vers le cœur élevé, Dieu est exalté (Ps. 63) et échappe à l'importunité de la compréhension. Et pourtant, ces ailes qui voilent la substance de Dieu ne nous échappent pas, mais se révèlent visibles aux esprits purs, et la raison des œuvres de Dieu, qu'elles soient issues du néant ou faites de matière, se dévoile intelligible ; et celles qui entourent

Dieu et celles qui sont soumises à l'Acte du monde peuvent être contemplées par toute sincérité de cœur. La première condition des choses, établie en six jours, révèle l'artiste et l'auteur de l'œuvre. Car nul ne saurait être artiste de lui-même, ni créer de la matière nouvelle, ni même concevoir de multiples principes régissant les choses. En effet, si toutes choses ne convergeaient pas vers une seule, elles seraient troublées par la discorde et l'infini, et sombreraient dans le chaos. Les matières discordantes s'opposeraient et s'entrechoqueraient, à moins que l'autorité du Créateur ne règne sur tout, et que la monarchie de la puissance d'un seul univers n'ordonne les causes et les effets. C'est pourquoi l'homme reçut la prérogative des choses inférieures, ignorant qui lui avait conféré cet honneur. Il n'était pas non plus éclairé par la perfection de la science, de sorte qu'il ne connaissait pas le Créateur au point que le reste de l'univers soit soumis à sa connaissance. Mais il éprouvait la plus grande distance entre le plus haut et le plus bas ; et de ce fait même, il était Dieu : humble et infiniment humble, en quoi il ne pouvait se comparer en rien à son Auteur, dont il ne pouvait ni échapper au règne, ni pénétrer, ni se soustraire au jugement. Ainsi, qui sont les esprits angéliques eux-mêmes ? Bien qu'invisibles, ils se manifestent néanmoins dans leurs missions par l'ouïe et la vue, et nous nous interrogeons très souvent sur l'œuvre ministérielle de notre salut, dont les fonctions et les noms sont donnés dans les Écritures. Ces ordres supérieurs nous l'indiquent, ils ne désignent pas Dieu ; et ils annoncent ce qui, accomplissant la spiritualité de la tâche prescrite, est d'expliquer la science de l'univers, car elle se rapporte au nombre, à la mesure et au poids. Dieu

Elle n'est pas contrainte par tout cela ; mais surpassant tout et précédant éternellement, la puissance et la vertu n'ont aucune contemporanéité, et aucune créature, céleste ou terrestre, ne peut mesurer la profondeur de son immensité. Mais ce qui est en dessous d'elle remplit le temple, et l'Église actuelle acquiert la connaissance de ce qui concerne le culte de la

justice, l'ordre de la vie, les degrés d'ascension, l'agrément des mœurs, l'honnêteté de cette conduite et la grâce de la contemplation : tout cela se fait et s'exerce dans le temple actuel, et c'est par là que Dieu est cherché, et pourtant, quand on le cherche, on ne le trouve pas. Nous goûtons, nous sentons, et il est proche ; et quand on s'approche, il s'éloigne. Et comme l'éclair jaillit du nuage, et que l'éclair soudain n'illumine pas tant qu'il n'éblouit l'œil, ainsi parfois je ne sais comment vous êtes touchés, et vous vous sentez touchés ; pourtant vous ne regardez pas celui qui vous touche. Des paroles secrètes vous sont murmurées au plus profond de vous-même, que vous ne pouvez prononcer, afin que vous ne doutiez point, car il est près de vous, plus encore, en vous, qui vous sollicite, et pourtant ne se révèle pas à vous comme vous devriez le voir. Rachel désire les mandragores pour leur parfum, non pour les manger ; Lize les désire pour leur parfum ; vous êtes unis à votre époux par la foi, non par l’étreinte ; vous concevez dans l’espérance, jusqu’à ce que le Christ soit formé en vous, et, ayant déposé le poids de ce corps, puisse la chair et l’esprit de ce corps être purs, et, d’une nature renouvelée, donner naissance à une descendance immaculée. Car Rachel annonce la vision du prince. Que le Verbe fût au commencement avec Dieu dans son être même (Jean 1) ne me paraît pas clair, mais j’invoque Dieu par certains noms : Justice, Vérité, Sanctification, Charité ; et je recherche des espèces ou des formes, à travers lesquelles je ressens une certaine intimité. Car que le Verbe s'est fait chair (ibid.), je le comprends plus aisément si j'intègre ce principe à mes sens comme s'il s'agissait d'un aliment ; mais je le perçois à peine par la plus lointaine odeur, comme si elle me traversait. Ces choses intellectuelles, en effet, nous les entrevoyons de loin, en bien des choses, à travers les créatures visibles, dans la mesure où il est permis à l'âme de voir ou de prévoir ; emportés par la mer des opinions et des conjectures, nous attachant en bien des choses à la vérité, en bien des choses submergés par la grandeur des choses, nous nous écrions avec l'Apôtre : « Ô profondeur des richesses, de la sagesse et de la science de Dieu

! » (Rom. 10). C'est pourquoi Dieu s'offre à notre cœur et y infuse quelque chose de créateur de sa lumière, attirant et stimulant. Car si nous ne la ressentions d'une manière ou d'une autre, nous ne désirerions ni ne rechercherions l'espoir ou la capacité. Mais qui pourrait la ressentir en partie, cette odeur et ce goût sont admirables, n'ayant aucune ressemblance avec les douceurs charnelles qui nous entourent, et étant à tous égards différents en douceur ; et que la nature est désirée plus abondamment que les autres plaisirs qui en découlent. Mais le désir purifie ceux qui le recherchent, et la purification, excluant les excès, fait progresser ceux qui s'élèvent vers la forme de l'attendu ; ainsi, par son œuvre, l'image et la ressemblance de Dieu, accomplies de multiples manières laborieuses, et les commandements, manifestent finalement sa propre dignité. À cette profonde investigation des choses, si le Verbe incarné ne s'était pas approché, le génie humain aurait échoué : et je ne sais pas si quiconque aurait osé.

à ces tentatives d'élévation ; mais la divinité associée à la chair désirait participer à la nature assumée de la splendeur, et ayant ouvert les cieux sur notre maître et Seigneur, elle nous révéla les réalités supérieures, et nous contemplâmes sa gloire comme celle du Fils unique venu du Père (Jean 1), et une part de la plénitude de la grâce et de la vérité qui est en lui nous fut inculquée (ibid.). Et avec Philippe, nous disons : Celui qui me voit voit aussi le Père (Jean 14). Pourtant, cette vision ne saurait être pleinement suffisante tant que, dans la splendeur des saints au jour de sa puissance (Ps. 59), la raison du Géniteur et du Fils engendré, et la manière dont elle procède, ne sont pas reconnues, ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, et ce qui n'est pas encore monté au cœur de l'homme jusqu'à l'élixir (1 Corinthiens 1). Dans tout ce qui a été dit, la sublimité de la matière dépasse notre entendement, et la masse de ce poids excessif et la difficulté ardue de l'ascension repoussent la plume ; mais la nécessité de votre commandement, très excellent Père, m'a contraint à essayer, si

peut-être par quelque insistance dans l'étude je pouvais effleurer les ornements du sanctuaire et, ayant écarté le voile, contempler le propitiatoire par une approche étroite et subtile. La méditation prétendait regarder de loin, et s'interroger sur les années éternelles, et s'interroger sur ce qui était avant les temps séculaires, si en effet un monde ou un temps peut être appelé avant la lumière, le jour et le soleil, et comment cette infinité de l'éternité serait avant les causes élémentaires et les origines matérielles, si cette omnipotence était solitaire en elle-même, et

LES ŒUVRES DU CHRIST 1614. traîner une âme réticente secrètement et ouvertement de la chambre au forum, du bordel au théâtre ? Tout d'abord, l'impudence n'est ni dissimulée ni convulsivement tourmentée par la honte ; la raison ne vacille pas, et la discrétion ne lutte pas contre les passions de la chair ; l'esprit captif offre une clientèle constante. Ce que je dis, je le dis improprement des affections de la chair, car ces vices proviennent de l'âme elle-même, qui sent, se meut et vit : c'est à elle que le péché est imputé, parce qu'elle a reçu le libre arbitre, le jugement, la connaissance et le pouvoir, par lesquels elle peut désapprouver le mal et choisir le bien. Mais l'âme utilise le corps comme un charpentier utilise un marteau ou une enclume, dans lesquels elle façonne des idoles de toute impureté et fabrique toutes sortes d'images de tous les plaisirs. La chair n'est pas la dictatrice du péché, ni l'inventrice de la malice, ni la pensée ne forme ni n'organise les actions, mais l'esprit est l'atelier, qui, en elle et par elle, accomplit et consomme tout ce qu'il a entrepris. Mais que le corps soit insensible est reconnu par le départ de l'esprit : après son départ, il ne reste qu'une masse de putréfaction et un amas de boue, impropre à tout usage. Car tout ce qui est sensible est étranger à la nature du corps. Quant à l'affirmation selon laquelle la chair lutte et résiste à l'esprit, et l'esprit à la chair (Galates 5), je pense qu'elle est erronée, car cette querelle n'est que celle de l'âme qui, se querellant avec elle-même et contestant sa propre volonté, est plus certaine sur

les questions du bien et du mal que sur celles du faux. Car, en ce qui concerne les causes cachées et les secrets de la nature, l'homme peut se tromper.

La loi de justice opprime, et il est difficile de comprendre pourquoi la raison affaiblie, lorsqu'elle peut encore tenir debout, s'effondre si misérablement, surtout que ce défaut dépend de la sentence de damnation, et que cette transgression ancestrale a reçu un châtiment si inévitable. Si donc je ne me connais pas moi-même, si je ne connais pas la substance et la nature de mon âme, si je ne comprends pas la raison des choses en moi, avec quelle audace oserai-je lever les yeux au-dessus de moi-même, pour voir un commencement sans commencement et une fin ?

Pourrai-je atteindre l'infini ? Qu'ils renoncent à de telles entreprises tant que la majesté divine l'exige et que l'impossibilité même repousse tous les efforts de notre génie. Contentons-nous donc de ce qui est permis et accordé, et autour du berceau du Sauveur, goûtons aux premiers mets de son enfance. Circoncis et purifiés, ayant vaincu le diable, prenons place à table avec le Seigneur dans la sainteté. Revigorés par le pain des anges, après avoir savouré les délices de cette nourriture, nous nous élevons vers le passage, afin d'être élevés de ce monde au ciel sur le char de la croix, remplis du Saint-Esprit, comme celui qui désormais nous portera et manifestera ce que, dans le pèlerinage de cet exil, le poids du corps et la pâleur de l'imperfection ont obscurci. Le livre que j'ai écrit sur les œuvres cardinales du Christ notre Seigneur, je l'ai adressé à votre paternité, en taisant mon nom. Il contient la source des sacrements et de la discipline que nous suivons, nous offrant l'origine, la forme et le modèle d'une vie juste. Il relate son ascension progressive, depuis son humble venue jusqu'à son glorieux retour vers le Père. Je souhaite que sa présence demeure dans nos cœurs plutôt que dans les pages de cette lettre. Puisse notre humble compassion être honorée et honorée par votre sainteté !

I.

DE LA NATIVITÉ DU CHRIST.

La Nativité du Christ, tant désirée et attendue, est arrivée, la glorieuse solennité est là. En présence du Sauveur, la sainte Église rend grâce et louange à celui qui visite le monde entier. Deux fois la joie est annoncée au ciel, la joie est commandée. Cette nuit, consciente de la sainte naissance, est illuminée de splendeurs nouvelles. Les dieux du ciel sont glorifiés, la paix sur la terre est confirmée aux hommes de bonne volonté. Les anges sont présents, ils se réjouissent avec les bergers ; ils ne dédaignent pas de parler aux humbles, et bien que sublimes, ils ne méprisent pas les faibles. La présence des anges n'a rien d'inhabituel, et les bergers n'en sont pas effrayés ; les hommes d'une foi saine et pure se réjouissent d'entendre les voix harmonieuses des louanges célestes, les proclamations mélodieuses de la gloire et de la grâce divines. Il ne suffisait pas de percer les mystères du ciel ; la paix est aussi annoncée aux hommes, et les sentiments de bienveillance sont consacrés par la générosité du don nouveau. Il était nécessaire que le Seigneur confirme et se réjouisse de sa venue dans l'espérance de ceux qui l'attendent, et qu'il donne certains signes de sa présence en multipliant les témoins, afin que nous ne pensions plus qu'il venait, mais qu'il était déjà venu ; et il y avait des anges qu'il s'était consacrés à la nouvelle enfance du Christ, signes de sa sainte naissance et de son lieu sacré. Un certain Gabriel annonce à la Vierge la puissance du Très-Haut ; la multitude des armées célestes, dans la joie, proclame la venue du Sauveur du monde, et les choses terrestres, réconciliées, chantent aux dieux ; le plan ancien se révèle au grand jour, n'est plus secret, mais connu de tous, la bonté du Christ dévoilée et offerte au monde, semblable à la nôtre, si ce n'est que l'humanité du Sauveur était exempte de péché. L'Évangile commence par les missions célestes, dont les anges furent les premiers maîtres. Les

prophètes ne recourent plus aux paraboles et aux énigmes, mais grâce à la joie des anges, à la plume des hommes et à la manifestation évidente des choses, les promesses et les vérités sont cohérentes et harmonieuses, les ombres sont dissipées, la Loi et les Évangiles sont unis. Les témoins se multiplient, les armées célestes crient leur joie, les pasteurs croient et se réjouissent. Il ne recherche pas le témoignage des sages et des prudents qui se révèlent aux petits. Dès le début de cette doctrine, l'orgueil et l'ambition sont immédiatement condamnés. Ce sont les couleurs de la rhétorique, et non les arguments de la persuasion, qui sont mises en avant : la raison et les miracles embrassent l'ordre des choses. Avant tout, les signes de la foi se mêlaient ; et c'est là que résidait la plus grande efficacité des dogmes, lorsque, simultanément, les paroles et les actes étaient mis en pratique de sorte qu'aucune répugnance des incrédules ne puisse trouver refuge. Cette nuit-là était plus brillante que toute lumière ; les paroles angéliques annonçant la paix aux hommes les exhortaient à chercher l'enfant au lieu désigné de Bethléem. Ces bergers, éclairés davantage par leur esprit que par leurs yeux charnels, se hâtèrent de contempler Emmanuel ;

Instruits intérieurement par l'enseignement invisible du Saint-Esprit, qu'ils perçoivent comme un enfant, ils confessent leur grandeur et lui témoignent une pieuse dévotion. Ils choisissent la simplicité des humbles, afin d'établir une règle et de lui donner une forme indissoluble : que seul l'esprit du Christ puisse ouvrir l'humilité aux pauvres, et que les orgueilleux ne puissent accéder à la vérité. Ils arrivent à Bethléem, où Gabriel avait prédit qu'Emmanuel se trouve ; une petite ville, une pauvre maison, un mobilier sommaire. Point d'ambition, si ce n'est un fauteuil dans une étable, une mère au sein, un fils dans une crèche. Telle était l'hospitalité du Créateur du monde, telles furent les joies de l'enfantement de la Vierge Marie. On rassemble des étoffes de pourpre, de somptueux ornements royaux, de la dentelle ; elle est mère et sage-femme, et elle témoigne d'une dévotion sans bornes à son enfant bien-aimé,

elle le caresse, l'embrasse, lui tend son sein ; tout est joie ; point de douleur, point d'outrage à la nature dans l'accouchement. La famille ne supporte pas la servitude ; le service des esclaves est exclu par les maigres dépenses de la table. Aucune maison étroite ne dissimulait le logement, et cette hutte n'avait aucun recoin secret ; seul le toit et les murs la couvraient. Il n'y avait pas de place pour les bains habituellement préparés pour les femmes en couches, car la mère du Seigneur n'avait subi aucune blessure naturelle, ayant enfanté sans souffrance, sans plaisir lors de la conception. Pourtant, suivant la coutume et pour satisfaire à la loi, comme si elle avait une raison semblable à celle des autres femmes dans cette tâche, elle se couchait les jours prescrits et, feignant la lassitude du fardeau, elle obéissait à l'offrande de repos. Durant les jours de séparation, elle ne quitta pas le lit de Joseph, qui ne la toucha jamais, mais elle s'abstint d'entrer dans le temple et du repos interdit par la loi. Le fruit mûr tomba de l'arbre qui le portait de lui-même ; il n'était pas nécessaire de le cueillir, car il poussait spontanément. En cette affaire, la vengeance n'avait aucune visée, et le plaisir antérieur ne recherchait aucun intérêt dans les châtiments. Par l'action du Saint-Esprit, le feu originel s'éteignit. Il n'était donc pas convenable que l'innocence fût souillée, et la justice ne pouvait tolérer que ce vase d'élection soit usé par des injustices ordinaires. En effet, étant très différente des autres, elle partageait la même nature, et ce n'était pas un privilège exclusif, qu'aucune femme avant ou après elle n'a mérité d'obtenir, d'être à la fois mère et vierge, distinguée par ces deux titres. C'est pourquoi la plénitude de la grâce était due à la mère, et la gloire plus grande encore à la vierge, qui, distinguée par l'intégrité de sa chair et de son esprit, jouissait de la présence spirituelle et corporelle du Christ en elle et autour d'elle. Les ornements manquants, même s'ils avaient été présents, seraient passés inaperçus aux yeux du spectateur, car la présence du petit enfant, ainsi que celle de Joseph et de toute autre personne présente, avait captivé les regards, illuminé les esprits et touché les cœurs, au point que ce bien

suprême semblait réunir tous les biens, et qu'il n'était plus nécessaire de chercher ailleurs. Cette présence, en elle-même, offrait aux fidèles la toute-puissance de l'enfance. Il est indéniable qu'Angélique n'était pas sans ministères, ni qu'elle n'avait pas quitté le sein vénérable de sa mère. Le Saint-Esprit, s'étant retiré sur l'ordre de Gabriel, habitait sa maison et ornait le temple qu'elle s'était consacré. Elle gardait son sanctuaire et honorait la chambre sainte ; des consolations réjouissaient une âme si bénie, et la vénération d'une si grande habitante chassait les railleries des convoitises. La loi de la chair n'infestait pas la loi de l'esprit, nulle rébellion n'affligeait l'âme. Le petit, tétant le sein, se nourrissait d'une nourriture pure, et la source du sein sacré déversait les excréments dans sa bouche la plus pure. Mais le cœur de la mère était aussi imprégné de douceurs qui dépassent l'entendement humain, et de part et d'autre, régnait une joie immense, lorsque la pieuse et fervente humilité de la sainte mère et l'immense bonté du Saint des Saints se fondaient dans une affection commune. Extérieurement, ils étaient nus et démunis ; rien ne semblait divin dans cette pauvreté, si ce n'est pour ceux à qui elle était révélée d'en haut ; les premiers d'entre eux étant les bergers mentionnés plus haut, dont l'innocence et la simplicité furent choisies afin que la louange du Christ soit parfaite, de peur que les pêcheurs et les bergers, plus tard, ne confondent les orateurs et que la prédication de la pauvreté ne soit exécrée par les pauvres et les humbles. Les Égyptiens sont habitués à ce genre de personnes et les moutons et les bœufs leur sont abominables. Mais ce genre de fonction acquit de l'autorité dès le début et Abel le berger apporta des présents tirés des troupeaux de moutons, qui…

Que les cieux aient été vus en feu, et qu'ils aient plu à Dieu, fut connu de tous. Les bergers Abraham, Isaac et Jacob, hommes familiers à Dieu ; les bergers des douze patriarches ; le berger lui-même, Moïse, qui, dans le désert, gardant les troupeaux, vit Dieu dans le buisson et, ayant reçu le pouvoir des signes, reçut la direction du peuple. Élisée fut nommé prophète, arraché à la

charrue ; David fut arraché à la charrue et placé sur le trône du royaume. L'agneau que les Égyptiens abhorrent, Dieu ordonna qu'on le lui sacrifie, et, ayant oint de son sang les portes d'Israël, il repoussa l'ange destructeur ; le danger de mort n'était plus craint là où l'on voyait un signe d'une telle vénération. Les apôtres défaillants se relevèrent sous l'ombre de Pierre ; les démons furent soumis à la culpabilité. L'éloquence du réprouvé s'efface devant celle de l'idiot ; tandis que Paul prêchait, les nations et les royaumes restaient captifs, les bras croisés. Les pauvres sont choisis, les orgueilleux négligés : ni l'orgueil ni la grandeur n'ont leur place parmi les disciples du Christ ; les pauvres méprisent les disciples riches. La mère pauvre, le fils pauvre, l'auberge misérable, offrent un exemple éloquent à ceux qui œuvrent dans ce cadre, au sein de l'Église, pour former des disciples. Les bergers adoraient l'enfant au berceau ; et, confessant son existence, ils affirmaient simplement, en esprit et en vérité, que Dieu, qu'ils adoraient, le connaissait. Ce fut véritablement un miracle que les cieux s'ouvrent en pleine nuit, qu'une lumière d'une clarté inhabituelle brille sur eux, que des anges soient vus et entendus, et que les bergers aient été instruits et éclairés par eux. Mais malgré ces événements antérieurs, aucune raison humaine ne pouvait expliquer la divinité intime de l'enfant dès son plus jeune âge, ni la majesté de la crèche où pleurait le nourrisson entre les barreaux, rien n'indiquait qu'il fût impie. Seule la foi, obéissant à ce qu'elle entendait, crut à une parole impossible à Dieu. Et par l'Esprit Saint, elle fut initiée à la compréhension de ce sacrement par les voies les plus subtiles de l'intelligence. Ce même Esprit qui avait enseigné bien avant les prophètes, se répandant encore maintenant dans l'esprit des humbles, élargit l'entendement humain et ouvrit les yeux de l'intérieur afin que les choses invisibles puissent être vues, et que l'on puisse comprendre ce que les sens humains ne perçoivent pas, ni l'intellect de la raison ne pénètre. C'est ainsi qu'Isaïe l'avait prédit : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné » (Isaïe 10). Cela était prévisible, sans que cela ne nécessite de mérite de foi. Mais voici ce qui suit

: « On l'appellera Emmanuel » (Isaïe 7), « merveilleux, conseiller, Dieu puissant, père du monde à venir, prince de la paix » (Isaïe 9). Si les yeux de l'esprit sont fermés, avec les yeux extérieurs, je ne sais pas ce que tu mérites. Celui qui ne parle pas encore, comment sera-t-il conseiller ? Un petit enfant, comment croira-t-on au Dieu tout-puissant ? Extrêmement faible, en qui trouvera-t-il sa force ? Ne possédant absolument rien, par quelles ascensions parviendra-t-il au sommet du royaume et au sommet de la principauté ? Mais si vous poursuivez le mystère de la foi, vous découvrirez dans tout cela les raisons les plus subtiles et les plus pures, et vous comprendrez clairement qu'il était absolument nécessaire que cet enfant immense devienne le Fils de Dieu et le Fils de l'Homme.

Votre cœur sera également émerveillé et comblé lorsque vous comprendrez le mystère le plus profond : celui qui était méprisé est devenu admirable, et qui, sans instruction ni savoir, n'a reçu l'enseignement des lois, est un conseiller compétent en matière divine et humaine ; comment la divinité et l'humanité se sont unies en une seule personne, et où, là où la faiblesse était estimée, la force a été trouvée ; et que le corps de notre humilité, conforme à la gloire divine (Philippiens 111), puisse exercer une principauté éternelle, non pas en ce monde, mais dans la gloire céleste. Le Christ vient aux petits enfants, demeure avec eux, les instruit, les crée et les élève. Lorsqu'il eut lu, dans la synagogue des Juifs, le livre d'Isaïe un jour de sabbat, il le ferma et enseigna la prophétie accomplie en lui-même : il avait été oint du Saint-Esprit et le Père l'avait envoyé annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres (Luc 4). De même, dans l'Évangile, il glorifie et confesse le Seigneur du ciel et de la terre, rendant grâce pour la révélation des mystères divins aux petits enfants (Luc 10), dont l'intelligence les préservait de la grandeur de ce monde ; cette grandeur ne pouvant se soumettre à Dieu, car, selon la chair et le sang, il sonde l'invisible selon ses propres règles. C'est là la première entrée dans la religion, à

l'image de la première entrée du Christ parmi les impurs, afin que quiconque veut vivre pieusement se considère humblement et ne prétende pas s'élever au-dessus de lui par des choses extraordinaires. Le fondement de la sainteté a toujours été l'humilité, et aucune grandeur orgueilleuse ne saurait subsister au ciel. Cette première grâce, notre petit enfant l'a apportée en venant au monde ; et, désirant nous conformer à lui dès le berceau, il nous l'a tendrement montrée dans sa vie, qu'il a manifestée en personne. Mais parce que nous sommes fils de Dieu, il a voulu devenir notre frère par la participation de l'humanité, afin que nous soyons cohéritiers avec lui de la béatitude et que l'humanité tout entière connaisse une joie parfaite et pleine, puisque l'esprit représente l'image divine et notre chair la ressemblance du corps du Christ ; nous pouvons ainsi bénéficier d'une communion parfaite, étant associés au nom du Christ et à l'héritage, et participant à la nature divine par l'esprit et à la nature humaine par le corps. Le Seigneur l'a juré et ne s'en repentira pas (Ps. 109) ; et n'oubliant pas ses promesses, comme il avait juré de nous les faire, il les a accomplies. Un Fils nous a été donné (Ésaïe 1x), qui, étant de l'image de Dieu (Philippiens 11), reflet de sa gloire et empreinte de sa substance (Hébreux 1), n'a point eu honte de prendre la condition de serviteur (Philippiens 11), afin que ceux qui se vantent de sa fraternité et veulent s'élever aient honte de descendre ; mais ils s'appuient sur la même échelle avec leur épi (Genèse 283), et, chantant le Cantique des degrés, ils montent du plus bas au plus haut. Ô mon Fils, que ton nom est merveilleux ! (Psaume 76). Je n'admire ni la grandeur de ce monde, ni la souplesse de la terre, ni la façon dont le mammouth tourne autour d'elle, ni les jours qui passent, ni les phases de la lune, ni le soleil toujours plein et son nord perpétuel, ni les vicissitudes des saisons.

Des jours où certains se flétrissent, d'autres s'épanouissent, et où ce qui semble mort aujourd'hui renaît ensuite ; je m'émerveille de Dieu dans le sein de la Vierge, je m'émerveille

du Tout-Puissant dans le berceau, je m'émerveille de la façon dont la chair s'est attachée à la Parole de Dieu, comment le Dieu incorporel a revêtu notre corps d'une enveloppe ; je m'émerveille du temps considérable consacré à cette dispensation, et de la lenteur des progrès vers l'obéissance au Sauveur. En peu de temps, la tâche aurait pu être accomplie et tant de labeur aurait pu être réduit à la seule parole du Christ, comme le monde fut créé et toutes choses disposées sous son commandement. Mais l'homme raisonnable est plus digne du monde élémentaire, ce que l'on croit aisément du fait que toutes choses furent créées à son service. Pour le reste, bien que certaines raisons me satisfassent, ici seul l'étonnement me saisit. Et quand Habacuc chante : « J'ai considéré tes œuvres, et j'ai eu peur » (Habacuc 11). Je m'émerveille du jeûne, je m'émerveille des tentations, je m'émerveille du Tout-Puissant gisant dans la tombe, je m'émerveille de la résurrection des morts. Ce sont là les merveilles nouvelles que Jérémie avait prédites : le Seigneur accomplira une chose nouvelle sur la terre. Une femme entourera un homme (Jér. 31). Il accomplira son œuvre, et son œuvre étrange sera accomplie par lui. Jésus-Christ, né hier et aujourd'hui (Héb. 13), avant l'étoile (Ps. 17), a pris le commencement de la chair d'une Vierge ; que les cieux des cieux ne peuvent contenir (3 Rois 56) ; qui, remplissant toutes choses, bien qu'étant en toutes, n'est pourtant ni saisi ni retenu par elles. C'est une chose nouvelle et inouïe que, dans l'étroitesse du sein maternel, la chair fragile ait contenu en elle la puissance du Très-Haut, et que la sagesse de Dieu ait changé l'ordre des choses et le cours de la nature. Et la divinité, déployée en tout lieu, déversant la plénitude de son essence dans un vase minuscule, fut ainsi contenue dans le sein d'une femme, lorsqu'elle embrassait toutes choses, les remplissait, les surpassait, les contenait en elle, les enveloppait du dehors. Celui que le prophète appelle un petit homme, insinuant qu'il ne manquait jamais de puissance, mais qu'il possédait toujours la force de l'homme, que la faiblesse infantile dissimulait. C'est pourquoi il accomplit l'œuvre qu'il avait créée,

sauvant ce qui avait péri, ramenant à la vie ce qui était mort. Mais une œuvre étrange s'accomplissait en Dieu : le Verbe s'est fait chair (Jean 1), visible et accessible, saisissable, passible, mortel et étranger ; amajeté, tel un enfant tétant, emmailloté et endurant les outrages, le Fils de Dieu fut placé sur la potence. Ce petit être est aussi appelé le Conseiller, ou l'Ange du grand conseil, car il s'est révélé publiquement. Nul ne connaissant le Père si ce n'est le Fils lui-même, il a percé les mystères de Dieu et expliqué le mystère de la Trinité : parlant au Père, recevant une réponse de lui, et répandant le Saint-Esprit sur les disciples, il a expliqué intimement les raisons de la génération et de la procession, établissant subtilement les attributs des personnes et l'unité de l'essence indissoluble. Il a également prodigué d'autres conseils, moins importants mais néanmoins nécessaires, afin que l'homme comprenne les bienfaits qui lui sont accordés, qu'il rende grâce dans ses souffrances et pour tout ce que la grâce de Dieu rend possible.

Tia, lorsqu'elle est tombée, qu'elle se relève. Au sujet des vierges, l'Apôtre dit : « Stolus, je n'ai pas de conseil du commandement du Seigneur, mais je le donne, car j'ai obtenu miséricorde » (1 Cor. 6). Il veut et recommande, par le commandement du Seigneur, que ceux qui sont mariés le restent ; mais ceux qui sont vierges de Dieu, par l'accumulation de la chasteté, doivent manifester l'intégrité de la chasteté au Christ, et de cette manière, ce qui demeure inébranlable par l'autorité divine doit le rester ; mais ceux qui peuvent être influencés par la liberté de choix entre les deux doivent choisir la première place, car bien que les mariages soient bons et institués par Dieu, la continence est encore meilleure, et la virginité plus excellente, ce qui n'est pas imposé par la nécessité ou le commandement, mais que le conseil de la perfection exhorte. Mais si les tentations ont contrecarré les desseins divins et ont ramené les esprits libres aux appétits charnels ; Dieu est fort, que l'homme ne mette pas son espoir en l'homme, ni sa confiance dans la force de sa chair (Jér. 15h), car celui qui

a vaincu le monde (Jean 16) promet la victoire à ses soldats ; et ceux qui le conquièrent font violence au ciel, car il est écrit : « Le royaume des cieux est forcé, et les violents s'en emparent » (Matt. 11). Au nom de ce petit, nous rencontrons l'ennemi d'autrefois. Et l'homme fort et armé, lorsqu'arrive un plus fort encore, est violemment chassé du palais qu'il occupait (Luc 101), et le silence est ordonné à l'audace supposée de l'infestation. À la faiblesse de notre chair, qui languissait, infectée par les souillures primitives du mal originel, la force est restaurée par la chair du Christ. Et la communion des sacrements, par laquelle nous sommes unis à la sincérité de ce corps, nous fortifie tellement que,

nous triomphons du monde, du diable et de nous-mêmes, et par la saveur sacramentelle des mystères vivifiants, nous ne faisons plus qu'une seule chair et un seul esprit, comme le dit l'Apôtre. Celui qui s'attache au Seigneur est un seul esprit : c'est (1 Cor. 7). Ainsi, ceux à qui ce discours est adressé sont appelés dieux et fils du Très-Haut, participants du nom, de l'héritage et de l'éternité, par la force de la communion du Christ, dominant les tentations. Et bien qu'ils soient des hommes d'une nature plus indigne, ils les réduisent en captivité, crachent sur les démons et les enchaînent. Et en effet, à ce stade de notre vie, le combat du chrétien s'exerce, et l'étendard du Christ nous précède, lui que nous avons vu et reconnu comme Dieu dès notre enfance ; et que l'esprit de conseil et de force fortifie, nous ne pouvons être vaincus. Nous ne pouvons pas non plus être trompés, nous qui apprenons, qui possédons la connaissance divine et le pouvoir-

Les Arabes ont adopté cette tradition. Les autres nations se moquent du commandement et de l'acte ; elles ne prétendent pas qu'il soit convenable pour Dieu que la bonté du Sauveur se réjouisse des blessures des nourrissons, et que l'imitation de la vie en Lui expose les indignes au danger de mort. Elles jugent cela absurde et déraisonnable de la part du Seigneur, qui ne souhaite la mort de personne. Pourtant, tous les autres

sacrifices ne leur sont pas insupportables ; dans bien des cas, suivant la loi naturelle, ils conservent les instruments d'expiation, immolent des victimes, brûlent de la graisse et, par l'encens et les libations, récitent des vœux et des prières devant Dieu. On lit que Job fut approuvé par le témoignage de Dieu, occupé à offrir des sacrifices continus (Job 1) ; on ne lit pas non plus qu'il fut circoncis. Et il se pouvait qu'il y ait eu à cette époque, en divers lieux, de nombreux hommes distingués, soumis à la justice de Dieu, qui ne portaient pas ce signe. Bien qu'il faille supposer que les fils d'Ésaü et d'Ismaël n'ignoraient pas cette tradition, il convient de rechercher la raison de ce grand mystère, prescrit avec une telle importance à Abraham et à sa descendance que quiconque, dans cette nation, ne portait pas ce signe distinctif était considéré comme païen et non juif, et exclu du titre d'enfant d'Israël. Le fait que cette fête fût prescrite pour le huitième jour et que ce nom fût réservé aux circoncis (Genèse 15) laissait entendre à ceux qui étaient jugés dignes de la compagnie des saints que leurs noms seraient inscrits au ciel et qu'ils deviendraient héritiers et partenaires de la félicité éternelle qui suit la huitième semaine de cette vie, pour ceux qui s'étaient consacrés au Seigneur dans la sainteté d'une vie d'innocence et de célibat. C’est pourquoi, dès la plus tendre enfance, il fallait inculquer cette doctrine. Avant même que le péché ne suscite les élans concupiscents, la sévérité du châtiment et de l’inévitable vengeance devait être appliquée aux tout-petits. Avant que le feu de la luxure ne s’embrase, on leur fournissait un moyen de calmer et d’éteindre l’ardeur vagabonde et le brasier dévastateur. Ainsi, la douleur s’opposait au plaisir, le sang du tourment à celui du plaisir, afin que, dès leur plus jeune âge, les enfants, conscients de leur propre condition, apprennent à soigner les contraires par les contraires, et que, pour contenir et réprimer l’appétit de bassesse, il est nécessaire de frotter les démangeaisons de la chair avec du sel corrosif et d’assécher les putréfactions qui ne cessent de les solliciter. À cette fin.

Cela ne peut être, car ce n'est pas la totalité de ce membre, mais seulement sa partie antérieure, qui a reçu l'ordre d'être circoncis. C'est un grand miracle si cette contagion de corruption ne se propage pas ; la bête enragée, le souffle du corrompu, est enchaînée par des chaînes de fer dans les profondeurs de l'âme, et, les dents brisées, elle se ronge elle-même, captive de la luxure. C'est pourquoi la rougeur demeure pour préserver les sens, afin que celui qui lutte dans ce combat, connaissant le mystère de la circoncision, s'abstienne de tout ce qui (1 Cor. ix) peut attiser cette flamme. Pourtant, cette lutte ancestrale des sens n'est pas fatale au combattant, mais plutôt une épreuve ; un combat a été institué entre l'esprit et la chair, afin que l'homme victorieux du péché et du châtiment, après des triomphes solennels, puisse être couronné de gloire, sans souillure, libre du péché et du châtiment. Après la transgression, l'âme, soumise à la vanité, endure malgré elle la force de l'agitation et, lasse de ses mouvements involontaires, déplore sa misère et aspire à être libérée de ce corps de mort (Rom. 5). Un état de paix et de tranquillité réclame la libération divine. Dans le conflit quotidien, l'esprit et la chair luttent, et la raison s'insurge contre le mal qui règne en elle, comme si la nature était un vice et que la création originelle avait apporté le péché. Certes, l'âme originelle ne ressent rien de tel, mais le châtiment s'ensuit, le transgresseur et sa peine individuelle s'accrochent au péché. Tous ceux qui, d'un cœur pur (Matt. 5), désirent voir le roi dans toute sa splendeur (Isa. 30). Qui, dans de telles illusions constantes, ne sera pas confondu ? Qui ne rougira pas devant de telles insultes ? Car la férocité de ce mal, tapie dans les recoins obscurs de l'âme, pour voir cette dernière occupée ailleurs et moins soucieuse de son examen, jaillit avec violence, substituant le poison à la flatterie et envahissant la pureté de la chasteté par des assauts inattendus. C'est pourquoi l'homme modeste couvre sa nudité et dissimule sa puanteur par honte. Avec ces blessures renouvelées, ce combat de guérison est toujours nécessaire tout au long de cette vie, car la septième fois est l'excision continuelle des choses putréfiées et la

circoncision continuelle des cicatrices. Et dans le reste des membres, tous obéissent au commandement de la raison et conservent la liberté de choix. Mais ici, où la fournaise de Babylone a été allumée, et comme aspergée de poix et de naphte (Dan. 31), les appétits lubriques ont bouillonné, la chair enflammée est privée de l'honneur de la liberté ; à tel point que les membres rebelles, qu'ils le veuillent ou non, se soulèvent hardiment dans des mouvements impies. Le Christ ne souhaitait pas abolir ce sacrement, et bien que cela ne fût pas nécessaire à ce moment-là, cela paraissait néanmoins tout à fait répréhensible au regard de la loi ancienne ; il désirait donc que le sceau de la circoncision y soit apposé. En effet, le catus originel que les premiers Pères avaient intégralement adopté provenait de ce genre.

La succession s'écoulait, et il était nécessaire d'expier en tout temps par des remèdes, même si ceux-ci n'avaient pas toute leur portée, jusqu'à ce que la chose elle-même, voilée par les symboles, soit atteinte. Et bien que les mystères des sacrements ne fussent pas accessibles à tous, la puissance de leurs effets ne pouvait être ignorée ; car, d'Adam à Noé, il est établi que Dieu agréait les sacrifices, qu'ils célébraient jusque-là sans distinction légale, par l'institution divinement inspirée du premier homme. Mais ces sacrifices étaient accomplis soit par le sang d'animaux, soit par la combustion d'autres offrandes, non pas parce que Dieu appréciait la fumée ou la mort des animaux, mais afin que le jugement immuable et la sentence prononcés dès l'origine contre le péché soient compris. Un décret immuable émanait de la loi éternelle : la concupiscence devait être affligée et le pécheur puni de mort. Aucun remède extérieur ne pouvait le soulager, de peur que l'aiguillon de la chair ne frappe sans exception les faibles et qu'une mort prématurée ne poursuive le captif jusqu'à sa dissolution. La mort de la chair, en effet, mettait fin aux parodies des convoitises, et ce qui était prédestiné et voué à la putréfaction et à la dissolution ne pouvait plus pécher. Mais après la mort de la chair, le labeur et

l'affliction de l'âme demeuraient, et cette damnation ne pouvait être absoute par aucune raison, à moins que la Vie de tous ne vienne secourir la mort de tous, et que la grâce de Dieu n'offre un antidote unique à la maladie générale. Ce plan ancien de notre rédemption, Dieu le révéla aux saints pères, et voulut que les hommes s'habituent peu à peu à la passion et à la mort inévitables, qu'ils opposent l'offrande divine à la mort volontaire, et qu'ils transforment le châtiment en guérison, et le châtiment en remède. Les anciens sacrifices contenaient la doctrine de cette offrande ; et les bûchers et les morts préfiguraient la grâce de cette accomplissement. C'est pourquoi, à l'approche des temps de la foi, la circoncision fut ordonnée, et la partie du corps où se trouvent le berceau des plaisirs et l'atelier de la convoitise devait être amputée chez les nourrissons, afin qu'ils puissent offrir les prémices de leur propre sang à Celui qui allait offrir toute sa sainteté, et que les sacrifices communs de chacun précèdent l'holocauste individuel. Mais lorsque le Christ, le Seigneur, vint, lui dont il est écrit au début du livre que par sa mort il accomplirait la volonté du Père (Hébreux 10), les sacrifices cessèrent ; l'Évangile n'ordonna plus l'amputation du prépuce, mais la circoncision du cœur (Colossiens 11), et il ordonna par un décret immuable que toute susceptibilité, tant des membres que des affections, soit retranchée par l'épée de l'Esprit (Éphésiens 51). Et cette unique offrande de notre Rédempteur était d'une telle dignité qu'elle suffisait à ôter les péchés du monde ; lui qui entra dans le lieu très saint avec une telle autorité par son propre sang (Hébreux 13), qu'il n'y aurait désormais plus besoin du sang d'un autre (Hébreux 51). C'est pourquoi, depuis le temps de notre visitation, le royaume des cieux subit la violence (Matthieu 101), et la circoncision n'est plus pratiquée comme un dépouillement de la chair, mais par la puissance du Saint-Esprit, le siècle ancien est purifié de sa vieille logique.

DE L'ÉTOILE, DES MAGES ET DE LA MORT DES INNOCENTS.

Lorsque le Sauveur naquit à Bethléem, sa présence fut entendue jusqu'en Éphrata, et la nouvelle de cette naissance se répandit jusque dans les forêts et les champs des nations. En Judée, ces joies furent d'abord célébrées par les bergers et les anges, et peu après, la nouvelle parvint aux frontières de l'Arabie, et aux habitants de Saba, l'étoile brillante révéla la divinité avec une splendeur nouvelle. Il y avait dans ces régions des hommes habitués à observer les astres, qui connaissaient par le calcul la puissance et la course des planètes, car, en mesurant le rapport des temps à partir de la nature des éléments, ils avaient appris, par certaines expériences, les effets propres aux astres. Ces hommes avaient entendu parler des prophéties de Balaam annonçant qu'une étoile se lèverait en Jacob et qu'un homme naîtrait en Israël (Nombres 24), à la force comparable à celle d'un rhinocéros. Ils viendraient d'Italie en trirèmes pour le rejoindre, et cet homme vaincrait les Assyriens et ravagerait les Hébreux (ibid.), alors qu'il n'y aurait plus ni idole en Jacob ni image en Israël (Nombres 25). Longtemps, ils attendirent l'accomplissement de cette prophétie, et lorsque le moment fut venu (Galates 4), avec l'apparition soudaine d'une nouvelle étoile, ils se replongèrent dans les anciens textes et, forts de leur témoignage et du signe du dromadaire, ils arrivèrent en Judée, guidés par une étoile. Les habitants de Palestine ne purent ignorer l'existence d'un personnage aussi illustre ; mais lorsqu'on apprit que les petits enfants nés à Bethléem suivaient l'étoile, le nouveau roi Hérode fut dénoncé pour enquêter sur lui (Matthieu 1). Les Mages furent donc convoqués et l'affaire fut examinée avec la plus grande diligence. On apprit qu'un enfant était né à Bethléem et que le peuple, revenu du sabbat et se proclamant roi de Dieu, s'était empressé de l'adorer et de le vénérer. On lui rapporta qu'un prophète moabite, bien que païen, avait prédit, depuis des temps anciens, et comparé avec les écrits des nations, les saintes prophéties des prophètes dont

les écrits étaient lus chaque sabbat. À son sujet, il n'y avait aucune ambiguïté parmi le peuple juif : ils ratifieraient ce qu'ils avaient affirmé comme événements passés ou prédits comme événements futurs par la force de celui qui, pour ainsi dire, serait une licorne capable de transpercer les visages, au service duquel les trirèmes rapides d'Italie atteindraient les frontières de la Judée et étendraient leur empire jusqu'aux extrémités du monde. Il fut saisi d'une terreur et d'une angoisse profondes. Il était également troublé par un autre témoignage écrit dans Michée : « Car de Bethléem, qui est Éphrata, sortira un enfant, qui dominera sur Israël, et dont les origines remontent au commencement, aux jours de l'éternité » (Michée 5). Lorsqu'il comprit que le contenu des manuscrits locaux concordait avec les propos des étrangers qui cherchaient à s'opposer aux desseins divins, le traître feignit l'assentiment religieux, promettant d'être présent pour adorer l'enfant avec toute la dévotion, puisqu'il avait reçu la certitude de son existence par ceux qui revenaient. Jérusalem est troublée par le roi impie ; elle ne se réjouit pas, elle est terrifiée et défaillante, et elle rougit de renier ce que témoigne l'Écriture. Le sacrilège des scribes n'était pas moins horrible que l'impiété d'Hérode, car les Juifs, abusant de leur propre privilège, lorsqu'ils furent trouvés ingrats envers la grâce divine, firent cause commune avec Hérode ; tandis que l'impiété et l'infidélité se répandaient ici et là. Ils rugissaient contre le Seigneur et son Christ, et étaient unis dans leur haine envers lui. Voici que des étrangers, venus des fleuves d'Éthiopie, implorent l'enfant Christ, et les fils des dispersés apportent des offrandes ; ceux qui étaient loin s'approchent, et ceux qui étaient près s'éloignent. C'est dans l'humilité et la bassesse que se trouve le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, connu et adoré de tous. Mais parce que la loi ancienne enseigne que nul ne paraît vide devant Dieu (Exode 20, 111), les transgresseurs repartent les mains vides, et les prémices des nations sont sauvées.

Ils sortent les offrandes sacramentelles des trésors et présentent au Seigneur or et aromates, professant par ces dons leur foi et leurs sentiments envers celui qu'ils adorent. Dans l'or, ils proclament le roi, dans l'encens le prêtre, dans la myrrhe l'incorruptible, bien que passible. Cette offrande du Verbe incarné explique les mystères et, par une indication brève et subtile, exprime l'unité des natures humaine et divine, propre à chacune, tout en la distinguant individuellement. Car à Dieu le Père, dont le règne et l'empire emplissent le monde de leurs splendeurs, le Christ, souverain sacrificateur, s'est offert lui-même comme un parfum de douceur. Sa chair, consumée par les charbons de sa Passion, a répandu jusqu'aux cieux le parfum de son encens, et jusqu'à ce jour, ce doux parfum demeure inlassablement dans l'Église terrestre et céleste. Mais que la passivité qu'il a volontairement acceptée par obéissance à Dieu ait été confirmée par l'incorruptibilité, la vertu de la myrrhe, qui combat la corruption, le prouve par son effet, et la nature visible des présents est une preuve manifeste de son immortalité inébranlable. Après avoir adoré le Seigneur, les Mages retournent joyeusement dans leur patrie par un autre chemin, car il est nécessaire que ceux qui croient pour être justifiés confessent aussi de leur bouche pour être sauvés (Romains 10). Ils choisissent donc des chemins plus étroits et s'engagent à respecter des commandements plus stricts, car on descend en enfer par des pentes larges et abruptes, tandis qu'on remonte au ciel par des chemins étroits et difficiles. À cause des paroles de Dieu, tout homme pieux emprunte des chemins difficiles (Psaume 16), et celui qui détruit les plaisirs attaque l'ennemi lointain d'une autre direction sans crainte. Le chemin étroit est la chasteté, le chemin étroit est l'humilité. S'imposer le jeûne et asservir sa chair sont des chemins rocailleux, mais les soldats armés ne rentrent au pays que par des voies difficiles. Il n'est pas prudent de retourner auprès d'Hérode, ni opportun de s'allier avec ceux qui haïssent Dieu ; il n'est pas non plus judicieux de discuter de religion avec les malfaiteurs, dont la familiarité s'attache à pervertir les débuts du Christ. Avant

même que le Christ ne soit formé en nous, dès le commencement d'une vie pieuse, l'esprit s'éteint et la vie de justice s'étouffe, comme il le souligne longuement. Hérode se plaint d'avoir été trompé lorsqu'il découvre que les Mages l'ont reçu autrement, car il est fort contrariant pour le prince des ténèbres que ceux qui ont été tentés par les pièges qu'ils ont tendus aient échappé ; et, enflammé d'une rage plus féroce encore, il s'emporte à Tyr contre le meurtre des Innocents. Ainsi, le tyran cruel est trompé par les persécutions, qui, tout en pensant détruire ceux qu'il tue, leur procure en réalité une meilleure condition de vie ; et ce qu'il cherche à détruire, ils ne l'utilisent pas à leur avantage, car les gains de la vie éternelle sont acquis par le mouvement de ces pertes momentanées en un rapide bilan. Voyez, ces petits, qu'Hérode, l'ennemi de la nature, l'ennemi de la piété, le monstre d'une sauvagerie bestiale, d'une cruauté inouïe, a tués, deviennent soudain des martyrs et, tandis qu'à la place du Christ et pour le Christ, ils sont arrachés au sein de leurs mères, le témoignage qu'ils ne pouvaient encore donner par des mots, ils l'endurent dans la passion ; et la cause est suffisante pour que le témoignage, bien que non encore reçu par la parole, ne s'éteigne pas. Aussitôt, l'esprit du vase infantile, quittant le fond du vase, n'est plus du corps tendre et de l'âge

Elle se tient dans le temps de sa nouveauté ; mais l'âme, libérée de ces entraves infantiles, ayant acquis la plénitude de la raison et de l'intelligence, s'empresse de rencontrer le Christ, de qui, cherchant la récompense de son service militaire, elle est conduite vers les joies de la lumière et de la paix éternelle ; et elle célèbre la solennité de l'Épiphanie dans les lieux célestes, et elle ne se glorifie pas de la lumière d'aucune étoile, mais de la splendeur même de la présence divine. La solennité de la Nativité fut célébrée avec des anges se réjouissant dans les cieux, et d'en bas, de la bouche des nourrissons et des bébés, la louange fut parfaite, avec des trompettes de victoire retentissant vers les cieux ; et les pleurs des petits furent changés en joie, et le deuil en jubilation, avec l'armée des

innocents suivant non pas l'étoile, mais l'Agneau, et portant l'étendard solennel du triomphe le plus glorieux. Nul ne put souiller l'armée infantile qui venait d'entrer dans l'agonie ; Et les pieds qui n'avaient pas encore foulé la boue, n'eurent pas à subir le passage urgent et hâtif d'être souillés d'aucune impureté ; mais dès le début de la vie, cette phalange entière et innocente, sans aucune perte d'intégrité, fut transférée à la gloire d'une vie plus solide. Et la sagesse de la raison, que l'on aurait pu attendre après des années, trouva soudain une fin à toute consommation, et échappa à la mutabilité des accidents fortuits, ayant éveillé les sens opprimés par le sommeil de l'enfance, et ayant contemplé la lumière avec des paupières fixes, ils atteignirent en un instant le bonheur dû aux cœurs paisibles et purs ; et s'élevant à travers les degrés de toutes les vertus sans l'exercice de la doctrine humaine, ils trouvèrent une mesure accumulée, de sorte que dans l'ordre des saints, les premiers martyrs occupent la première place, et les connaisseurs des secrets divins, par la plus grande tendresse, implorent la clémence de Dieu pour leurs efforts ; Ceux-là mêmes que le cruel Hérode persécute encore aujourd'hui, et dont le sang et la mort font la joie du diable. Ceux-ci, ayant été transférés de leur berceau au ciel, sont devenus sénateurs et juges du Capitole céleste, n'obtenant le pardon pour aucun injuste ; ils participent aux miséricordes et aux vengeances divines, mais le plus souvent ils suivent l'Agneau, qu'ils poursuivent partout où il va (avril 14), avec douceur plutôt qu'avec colère ou fureur. Les deux enfants, lavés dans le sang du lait, ont consacré les prémices du baptême, transmettant à la postérité la forme, là où la nécessité empêche tout délai, non moins efficace pour le lavage de l'âme que les eaux sanctifiées par des paroles solennelles, d'autant plus que le sang est dépourvu de cet élément, tandis que les eaux circulent dans tout le corps. Mais le Saint-Esprit est porté à la fois par les eaux et par le sang, nourrissant et purifiant ainsi le sujet. Par ce baptême, opère la même mort que l'immersion, par laquelle le sacrement contient la vie éteinte du péché et la puissance morte de l'un et de

l'autre. Car c'est Lui qui baptise de telle ou telle manière, quelle qu'elle soit, et il se réfère à la même chose qui est accomplie par la foi pure au moyen du Christ notre Seigneur.

IV.

LE BAPTÊME DU CHRIST ET LA MANIFESTATION DE LA TRINITÉ.

Il ne suffit pas que des anges aient parlé aux bergers, qu'une étoile soit apparue aux rois, que les oracles des prophètes, concordants avec la personne et le lieu de la Nativité, que le témoignage de la nation perfide, attestant du Christ, s'accorde en une seule phrase ; un témoignage plus sublime et plus parfait est prononcé par Dieu, le Père invisible lui-même se fait entendre, la voix excellente du Dieu Tout-Puissant pénètre les oreilles humaines et une forme de foi inconnue du monde est proclamée. Le Christ est venu au baptême, non pas pour avoir besoin d'une cuve où le péché n'existait pas, mais pour que le sacrement reçoive une autorité perpétuelle et qu'aucune personne ne puisse reconnaître la vertu d'une œuvre si grande, car la rémission des péchés, qu'elle soit donnée par le baptême ou par d'autres sacrements, est proprement l'œuvre du Saint-Esprit, et à Lui seul revient le privilège de cette efficacité. La solennité des paroles, l'invocation sacrée du nom et les signes attribués aux institutions apostoliques du ministère sacerdotal célèbrent visiblement le sacrement. L'Esprit Saint, quant à lui, le façonne et le rend véritablement vivant, et, invisiblement, il pose sa main sur les consécrations visibles, infuse la plénitude de la grâce de l'onction divine de la richesse des sanctifications officielles, et consomme et perfectionne le sacrement. Si la grâce du baptême était donnée au nom de Pierre ou de Paul, l'un pourrait paraître plus sublime que l'autre ; et cette grâce singulière pourrait être estimée selon les mérites des ministres, de sorte que le baptême de celui qui paraîtrait plus saint serait meilleur, et celui reçu par celui qui n'était pas plus estimé serait moins indigne. Cette injustice se répercuterait sur les autres sacrements, engendrant non plus l'unité, mais la diversité, si l'on considérait qu'ils étaient mieux administrés par

des personnes plus vertueuses et moins utiles et importants que ceux administrés par des personnes indignes. Ainsi, on croirait qu'une Eucharistie est supérieure à une autre, et que le baptême pour le ministère est soit meilleur, soit pire. Loin de la foi catholique, loin de la religion chrétienne ! Ce ferment de tant de corruption ! Une seule foi pour nous ! Un seul Seigneur, un seul baptême (Éphésiens 4) ; et si, par hasard, il a été consacré par une personne indigne, que le juste n'ose ni répéter ni corriger ce qui a été fait une fois, car, quel que soit celui qui l'a fait, cela reste la même chose ; et cela n'a rien d'intime.

La loi est donnée par mérite, mais par grâce, et la toute-puissance de Dieu conserve à juste titre cet effet pour Lui-même. Car Paul n'a pas été crucifié pour nous, et nous ne nous glorifions pas en Paul, mais nous nous glorifions de la croix du Seigneur, par la puissance de laquelle tous les sacrements sont accomplis, sans ce signe quoi rien n'est saint, et aucune consécration ne mérite son effet. De là découlent la sublimité et la profondeur de toutes les sanctifications, et la plénitude des grâces se répand au loin. Afin que nul ne s'arroge la gloire de ce don à l'avenir, dans celui-ci comme dans les autres, la bonté de notre Seigneur a pourvu pour son Église qu'il soit lui-même baptisé par un serviteur, de peur que les compagnons serviteurs ne détournent l'attention du ministère des autres, ou que l'un ne soit préféré à l'autre dans cette œuvre, puisque, que ce soit Judas ou Paul qui baptise, le Christ lave, absout et efface le péché. Ainsi, Rachel et Léa accueillent Balaam et Tselophad comme époux, et les scribes et les pharisiens accueillent des enfants nés du sein de servantes. Assis sur le trône de Moïse, et agissant conformément à leur fonction, ils déploient toute leur puissance en toutes choses, et c'est la fonction, non la vie, qui est honorée par de tels effets. Les démons obéissent aux exorcistes : « Nous connaissons le Christ, et nous connaissons Paul ; et c'est au nom du Christ que Paul prêche que nous allons, sous serment ; mais nous ne vous connaissons pas du tout » (Actes 19). Or, les exorcistes ne lancent aucune malédiction en

leur nom propre, et les démons eux-mêmes ne prétendent pas se soumettre à eux. Pourtant, le nom du Christ conserve son pouvoir, même à travers ceux qui le suivent par intérêt, pour sa gloire. Dans de telles causes, ils deviennent des mercenaires, à l'image des navires marchands qui transportent des colporteurs à travers les mers, dont les capitaines sont plus avides de l'argent de leurs passagers que de leur salut. Et pourtant, la mer de ce monde a besoin de ces vecteurs de transmission, sans quoi le commerce cesserait, sans le soutien de l'abondance étrangère ni la misère d'autrui, sans la rencontre avec les agréments du royaume. Que se passerait-il si les moyens de transport étaient retirés et que la mer devenait impraticable ? Car souvent, les justes soutiennent les œuvres des injustes. C'est pourquoi, dans son humilité, le Rédempteur s'est confié à l'homme, et bien qu'il n'ait pas la plénitude du pouvoir, le Christ accomplit le baptême de Jean. Jean a préparé le chemin du Seigneur en lavant les corps extérieurement, afin que ce lavage précède le baptême qui suivrait, par lequel seraient conférés le lavage des âmes et la rémission des péchés. Il a précédé ce qui était partiel, afin que l'accomplissement suive. Cependant, Jean frémit et refusa de s'approprier la sainte tête du Christ, car la bénédiction du plus grand par le plus petit était transgressée par les règles anciennes, et cela lui semblait une usurpation de pouvoir criminelle. Le Baptiste avait prêché que tous avaient reçu la plénitude du Christ et que, par conséquent, lui-même, avec les autres, avait imposé les mains à Dieu et aux hommes ; il jugea cela inconsidéré et superflu de laver celui en qui il n'y avait point de péché. Se déclarant indigne de dénouer la lanière de cette sandale, il craignait de se montrer au prélat s'il tentait lui-même de faire au maître, sans raison valable, ce qu'il estimait nécessaire d'accomplir de sa part. C'est pourquoi il tremblait.

Dieu, avec une humble satisfaction, refuse d'accéder à la demande de service ; non pas parce que cela contrevient à l'obéissance au souverain, mais parce qu'il n'est pas convenable

que la majesté soumette un serviteur à son jugement. « Vous venez à moi, dit-il, et je dois être baptisé par vous ?» (Matthieu 11:15). m.) Laissons le Seigneur tranquille (: il nous convient donc d'accomplir toute justice : (ibid.) L'humilité de Jean n'est pas critiquée, et le Christ ne trouvait pas répréhensible l'écart par rapport à la simplicité, que suggérait la révérence, et non l'importunisme. En cela, il affirmait que toute justice est accomplie si l'exemple précède la doctrine, et si ceux qui occupent une place plus grande et une place plus petite se précèdent mutuellement en honneur ; et que celui qui est plus grand devienne plus petit, et le prédécesseur comme ministre (Luc 22) ; si tous se réunissent dans l'unité des sacrements, si les alliances de paix ecclésiastique ne sont pas rompues. Le Christ est baptisé et ne retourne pas au-delà du Jourdain ; les onctions juives se sont taries, les cérémonies se sont pourries ; la grâce du baptême émane de la postérité, et elle ne se dessèche pas avec aucun âge. La Divinité éternelle a daigné être présente dans de si grands mystères et y manifester sa présence Connu ; et les cieux s'étant ouverts, le Saint-Esprit se manifestant là sous la forme d'une colombe, désirant à la fois être compris et vu, et dans un silence des plus profonds, il garda le silence sur le Christ. Car Jean avait reçu une réponse familière à ce sujet de la part du même Esprit, car celui sur qui il avait vu le Saint-Esprit sous cette forme serait celui qui conserverait l'autorité du baptême, celui qui lirait ainsi les péchés du monde (Jean 1), celui qui, seul sanctifié par nul et sanctifiant toutes choses, ne serait pas autant impliqué dans les sanctifications et tous les sacrements qu'il les accomplirait. Mais la voix du Père se fit aussi entendre du ciel : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je trouve ma joie (Matthieu 111), écoutez-le (Matthieu 17). Jusqu'à présent, Seigneur, Père saint, nous ne t'avons pas entendu parler, toi qui, jadis, as parlé à nos pères par les prophètes et par les saints anges auxquels tu as souvent confié une mission pour divers mystères. Je ne t'ai jamais entendu parler auparavant, aussi les paroles que tu vas prononcer te sont-elles personnellement attribuées. Nul ne

doute de cette parole donnée par ta Paternité ; nul n'ose se l'approprier ; nul dans les armées célestes n'ose appeler son Seigneur Jésus son Fils. Assurément, la Trinité t'est connue de toi seul ; et le Père seul connaît le Fils, et le Fils connaît le Père, et nul ne la connaît si ce n'est celui qui la révèle. Dans cette école d'enseignement divin, c'est le Père qui enseigne et instruit, le Fils qui nous révèle et nous ouvre les mystères de Dieu, le Saint-Esprit qui nous remplit et nous imprègne. Du Père nous recevons la force, du Fils la sagesse, du Saint-Esprit l'innocence. Le Père choisit,

le Fils aime, le Saint-Esprit unit et rassemble. L'éternité nous est donnée par le Père, du Fils la conformité à son image, et du Saint-Esprit l'intégrité et la liberté. Nous sommes dans le Père, nous vivons dans le Fils, nous nous mouvons et prospérons dans le Saint-Esprit. Esprit. La divinité éternelle et l'humanité temporelle se sont rencontrées, et de l'essence des deux natures a été créée une unité, de sorte que dans

Et il est possible que ce qui est uni puisse être séparé ; mais le Verbe et la chair ne font qu'une seule essence, de sorte qu'une union sincère forme une unité parfaite et complète. Ce n'est pas une offense, mais la grâce de Dieu, que ce qui paraît moindre soit uni à quelque chose de plus digne, car une nature inférieure n'encourt pas l'insulte et le reproche du péché, ni une diminution de la majesté, un éloignement de la pauvreté ; l'humilité dispensationnelle ne déshonore en rien la grandeur de Dieu. Ce témoignage a été entendu, car c'est le Fils de Dieu que Jean tient entre ses mains, vrai homme, vrai Dieu, le Fils unique du Père, invisible par nature, visible par la nôtre, de sorte que la doctrine est soutenue par la foi et l'expérience, tandis que la vue et l'entendement parviennent à la connaissance du Verbe incarné. Le bien-aimé du Père nous a aimés imméritement, nous a spontanément accordé le bienfait de sa visitation, nous a spontanément guéris, nous a spontanément libérés. Cet amour poursuit et appelle même les ingrats ; et Il ne hait pas lorsqu'Il réprimande et châtie, car l'amour a conduit le Christ jusqu'à la

mort, et, ressuscité, Il a laissé derrière lui des êtres chers envers lesquels Il manifeste une si grande affection charnelle. Deux doux mots, fils et bien-aimé, sont imprimés à nos sens par Dieu Lui-même, afin que la communion des noms nous associe au collège des dons, et des noms d'une telle douceur adoucissent nos âmes et allument un sentiment de dévotion. En toutes choses, le Père a agréé le Fils, et aucune trace du serpent ne s'est trouvée en Lui, pas plus que son sacerdoce n'a déplu à Dieu, car le sacrifice qu'Il a offert sur la croix, s'il a été agréable à Dieu, est d'une vertu perpétuelle, de sorte que cette offrande n'est pas moins efficace aux yeux du Père aujourd'hui qu'au jour où le sang et l'eau ont jailli de son côté transpercé (Jean 19), et les plaies du salut humain, toujours présentes dans le corps, exigent leur prix et requièrent le don de l'obéissance. Seigneur, tu nous ordonnes d'obéir à ton Fils bien-aimé. Parle donc, Seigneur, car ton serviteur écoute (1 Rois 1). Que ta voix soit une joie et un bonheur à mes oreilles. J'embrasserai ta doctrine ; ton éloquence m'est douce, ta parole vivante et efficace, plus pénétrante qu'une épée à double tranchant, atteignant jusqu'au plus profond de mon esprit et de mon âme. Elle sépare et isole en moi les passions charnelles et spirituelles (Hébreux 4) ; et, distinguant le précieux du vil, comme un fouet tissé de cordes, elle chasse de mon temple intérieur où tu demeures tout commerce, et ne tolère pas le commerce des colombes dans tes parvis, mais exclut toute vénalité du sanctuaire de ta grâce (Matthieu 22). Je t'écoute quand tu es en colère, je t'écoute quand tu es miséricordieux ; que tu épargnes ou que tu châties, je te prêche le bien et le mal. Dans ma colère, je te supplie, dans ma clémence, je te rends grâce, et je ne te trahis pas par mes paroles saintes. Parle, bon maître, je t'écoute volontiers, et quand tu t'opposes à moi, même dans les blessures et les douleurs, je comprends la discipline ; je n'ignore pas non plus, toi qui m'enseignes, que pour assécher la putréfaction de mes corruptions, tu m'as donné un bistouri, et pour purifier les anciennes cicatrices de ta discipline, par ton Évangile

guérisseur, tu me commandes d'infuser de l'hysope dans mes poumons corrompus,

une boisson à la douceur de ton esprit, de toute malignité.

Que l'enflure se dissipe. Toi, bon Dieu, apprenant l'humilité, comme de douces bêtes, nous te portons comme un cavalier d'un pas paisible. Nous ne connaîtrons jamais la lassitude sous ce fardeau, mais le repos, car ton joug n'est pas lourd, mais léger (Mt 10). Ta loi, les témoignages de justice, les préceptes, la crainte et les jugements recèlent en eux-mêmes les mystères des choses délicieuses. Ta loi nous enseigne à éviter le péché et réprimande les transgresseurs, afin que, les pieds lavés et purs, ils marchent sur le chemin immaculé. Elle nous indique tous les pièges et suggère des détours pour éviter les passages dangereux ; rien n'est impossible, rien n'est austère. Parfois, les récompenses promises par ta loi nous attirent ; souvent, les peines, les châtiments ou les pertes proposés détournent les esprits terrifiés du désir de commettre des crimes. Ta loi écrite ne contredit en rien la loi naturelle, mais la réprobation du mal et le choix du bien sont si divinement inscrits dans l'âme rationnelle que nul ne peut être légitimement accusé de cela, car nul ne manque de connaissance ni de pouvoir pour accomplir ces choses, car nous savons ce qu'il faut faire et ce que nous savons pouvoir faire. Mais si tes préceptes étaient impossibles, ou chargés de tant de difficultés, ou ta volonté si cachée qu'on ne puisse comprendre ce que ta grandeur exige de nous, bien que nul ne pèche involontairement, cela pourrait encore excuser la faute en bien des choses, à moins que la modération du commandement, la connaissance de la vérité et la distinction des actions avec une autorité connaissable ne nous aient été favorables, et que la possibilité et la facilité, la connaissance et le pouvoir ne soient unis. Tu me commandes, Seigneur Dieu, de t'aimer : je le peux et je le dois ; et pourtant tu me commandes de te soumettre intérieurement et tu me commandes de l'accueillir pleinement. Je te remercie, Dieu très miséricordieux, car ce que tu me demandes, tu me l'as d'abord

donné, et par quoi ? Si seulement tu m'aimais, si je parlais les langues des hommes et des anges, je ne pourrais exprimer ni saisir en un seul mot l'étendue de ta grâce que tu m'as accordée. Il est juste, Seigneur, que nous t'aimions, toi qui nous aimes aussi ; et il est tout à fait injuste que tes bien-aimés t'offensent, toi et les tiens. En vérité, ce commandement englobe la Loi et les Prophètes, et en cette parole se trouvent les volumes de toutes les Écritures. Cette nature, cette raison, ceci, Seigneur, l'auteur de ta parole le proclame ; ceci nous avons entendu de ta bouche ; ici se trouve le fondement de toute religion ; ce commandement est le premier et le dernier, ceci, écrit dans le livre de vie, révèle infailliblement aux hommes et aux anges la lecture de la Loi. Qu'il lise ici un seul mot, et il comprendra que dans ce commandement la religion chrétienne se médite, et il constatera que de cette construction émanent les règles de toutes les doctrines. De là naît et découle toute discipline ecclésiastique, et en toutes choses, tout ce que l'amour ne confirme pas est vain et futile. Celui qui ne t'aime pas, Seigneur, n'est pas des tiens, et celui qui ne t'aime pas ne t'aime pas non plus, ni celui qui t'offense sciemment. Bien-aimés. Celui qui s'éloigne de toi, qui franchit les limites que tu as fixées, transgresse et méprise les décrets de ton Évangile.

et Mammon. Celui qui aime l'argent ne t'aime pas : il te sert en même temps. Ceux qui ont l'apparence de la piété et renient la vertu ne t'appartiennent pas, et ceux qui poursuivent les affaires de ce monde ne combattent pas pour toi ; ils ne t'écoutent pas, mais comme une vipère, ils se bouchent les oreilles (Ps. 57), de peur que ta parole ne pénètre leur cœur, eux qui servent le péché et aiment les plaisirs charnels. Ta loi, ô Dieu, est confirmée par le témoignage des apôtres et des martyrs ; À tes petits, pauvres en esprit, à qui tu as daigné donner ton royaume, tu as prodigué la sagesse, et ta justice a réjoui leurs âmes. Instruits par cette même loi, ils ont vécu en eux. Ce commandement d'amour a tellement éclairé l'esprit des fidèles que, vivant dans la paix et la sainteté, ils t'ont vu avec

des cœurs paisibles et purs, et, en même temps, ils ont obéi à l'amour saint et à la crainte chaste en persévérant dans l'étude de tes enseignements. À tel point qu'ils se sont approchés de toi par de telles ascensions spirituelles qu'ils ont pris conscience de tes jugements, et c'est par eux que tu exercerais tes jugements, maintenant et dans l'au-delà. Tu as commandé, Seigneur, que nous écoutions ton Fils bien-aimé ; nous te rendons grâce, car tu nous as recommandés à son enseignement. Mais nous, par ton commandement, nous nous soumettons à sa doctrine ; et, nous attachant à lui, nous l'écouterons avec joie, guidés par le Saint-Esprit, en tout temps.

V.

DU JEÛNE ET DES TENTATIONS DU CHRIST

La trentième année de son incarnation, lorsque le Seigneur fut baptisé dans le Jourdain, après que le Père eut révélé qu'il était le Fils de Dieu, il n'était plus convenable qu'il soit considéré comme le fils de Joseph, ni qu'il lui soit soumis. Pourtant, il n'usa pas soudainement de son pouvoir pour accomplir des signes, des prodiges et enseigner, mais il conserva son autorité. Avant de se faire connaître au monde, il s'exposa à la tentation du diable, non pour prouver l'intégrité de sa divinité, mais pour confondre la présomption du tentateur. La faim et la fatigue, après un jeûne, pouvaient révéler la vérité de son humanité, laquelle, associée à sa divinité, serait totalement exempte de toute connotation pécheresse. À cette époque, le temps de l'enseignement fut jugé raisonnable, et avant même d'avoir atteint ce stade, on donna l'occasion d'empiéter indûment sur la charge d'enseigner, car il n'était pas convenable que les jeunes gens occupent ce poste, et la loi interdisait aux premiers-nés de labourer. Mais lorsque la raison et le temps furent parvenus, et que le commandement céleste d'obéir à la parole du Christ fut venu, la Sagesse de Dieu voulut néanmoins d'abord instruire ceux qui étaient formés par l'exemple, et leur présenter des preuves contre les tentations, afin qu'ils puissent entendre, voir et ressentir combien la raison humaine est inébranlable et victorieuse, lorsque la liberté de la volonté est guidée par un libre contrôle. C'est pourquoi le Christ entra dans le désert avec son propre guide, c'est-à-dire le Saint-Esprit, et y demeura. Un lieu secret fut choisi ; car les jeûnes ne peuvent être accomplis que par le jugement de Dieu seul, et ils souhaitaient que Dieu soit leur unique observateur et leur seul soutien dans ces épreuves, et c'est dans aucune agonie qu'il n'est plus dangereusement mis à l'épreuve. Aucun exercice religieux n'est

flatté plus trompeusement par une gloire vaine, aucune vertu n'est autant flattée par la faveur. La louange importune est imposée à la sueur des jeûnes.

Les œuvres du Christ portent et transpercent l'âme des aiguillons les plus subtils, tout en l'exaltant et en l'adoucissant ; et piquent lorsqu'elles l'oignent. Elles transforment la vertu en hypocrisie et pervertissent ce qui venait d'être entrepris. Tel un papillon de nuit, elles rongent et occupent ce qui était entier, et déracinent et dispersent les fondements de la sainteté. Le mal le plus subtil étrangle l'hypocrite avec son propre piège et attaque la sainteté avec ses propres armes. Le châtiment de la chair enfle l'esprit, et l'amaigrissement du corps engraisse l'arrogant. Le mépris appelle à plus de vénération, la faim et le malheur se contentent de louanges. L'esprit imprégné de ce poison se délecte des misères et, occupé par cette croûte, se vante d'ulcères. La religion devient superstition et l'ambition corrompue lui succède. Lorsque l'esprit s'éteint, il ne reste que les vêtements du cadavre de quatre jours, l'apparence de la vertu sans vie et l'image de la sainteté. Telle est la folie des hypocrites qu'ils prennent la puanteur pour une odeur, considèrent les choses précieuses comme viles et les choses amères comme douces, et que le goût des faveurs surpasse toutes les douceurs, et que toute sensualité délirante se délecte des contraires. C'est pourquoi le Christ, en jeûnant, choisit la solitude sans juges et le désert sans flatteurs, afin de ne pas combattre la chair et le sang, mais le mal spirituel, et, les menaces écartées, l'homme puisse lutter avec le diable, et il ne reste plus que le Christ et l'Antéchrist, l'Esprit et l'anti-esprit, dans l'arène. Nul ne doit croire qu'il échappe aux dangers en entrant dans le désert, car plus l'attaque est subtile, plus il est difficile pour le tentateur de l'atteindre, lui qui, tapi à la porte des pensées, s'efforce d'étouffer toute germe de vertu dès son origine. Souhaitant détruire l'image du Christ, il superpose des couleurs adultères à la beauté naturelle, interpole et altère la clarté de l'esprit. Mais l'âme, prête à affronter l'assaillant,

rencontre plus librement celui qui attaque, là où les entraves des obstacles font défaut et où les regards ignorent les irritations, et la rencontre est plus sûre, là où les choses individuelles ne tirent pas sur le combattant, ni les flatteries des plaisirs n'enivrent l'esprit. Nous luttons plus honnêtement avec l'esprit qu'avec la chair, car l'étreinte de la chair, exhalant des brumes, contamine celui qui s'y attache d'une manière ou d'une autre ; et nul n'a échappé indemne aux morsures de la luxure. Ce souffle pestilentiel infecte même ceux qui sont éloignés, et ce genre de combat exige la fuite plutôt que l'assaut. Et parce que les démons sont généralement vaincus par la prière et le jeûne, la forteresse du désert, revêtue de cette armure, accueille les chrétiens, suivant l'exemple du Maître. Même si tous les lieux n'offrent pas de refuge, la solitude est absolument nécessaire à l'esprit. Là, perché sur ses tours de guet, l'esprit, insomniaque, peut se préserver, purifié de toute rouille, et, armé d'armes étincelantes, terrifier et repousser l'ennemi impertinent. Par le jeûne, la citerne des vices s'assèche, la mauvaise humeur s'apaise, les désirs languissent et la volupté passagère s'évanouit. Le feu de l'Etna s'éteint et la fournaise ardente de Vulcain, éteinte intérieurement, ne consume plus les montagnes environnantes. Le jeûne, pratiqué avec discernement, dompte toute rébellion de la chair et désarme la tyrannie de la gourmandise.

Le jeûne, s'il est pratiqué avec humilité, enferme les désirs et restreint les appétits insatiables. Il fait des serviteurs de Dieu des êtres détachés du monde. Le jeûne purifie et fortifie la chair sans levain, et les toxines issues de la graisse s'y accumulent et s'y dessèchent. Le jeûne se nourrit des délices des Écritures, se ressource par la contemplation, est établi par la grâce et est nourri du pain céleste. C'est par le jeûne que Daniel reçut l'interprétation de ses rêves, et les trois jeunes gens sortirent indemnes de Babylone. Moïse, persévérant quarante jours sur la montagne avec le Seigneur, obtint par le jeûne la compagnie familière de Dieu et le ministère de la loi. Élie, s'abstenant lui

aussi pendant quarante jours, demeura dans le désert. L'utilité du jeûne est devenue plus manifeste à l'époque chrétienne et, pratiqué par beaucoup, il a apporté de nombreux bienfaits. On ne trouve mention d'aucun homme vertueux parvenu au sommet sans jeûner ; aucun n'a entrepris de grande entreprise sans s'être préalablement abstinent. Lorsqu'ils cherchaient à obtenir quelque chose de Dieu, ils passaient la nuit en jeûne et en larmes, et la nuit en prière, vêtus de sacs, implorant sa grâce. Et les résultats ne manquaient jamais lorsque l'humilité se prosternait aux pieds de Dieu, offrant le sacrifice d'un cœur contrit ; Dieu était proche lorsqu'ils l'invoquaient, il tendait la main aux naufragés et secourait les affligés. Si l'Église avait aujourd'hui des Moïse, des Aaron et des Samuel, lorsqu'ils l'invoqueraient, ils seraient exaucés, et lorsque Job, Noé et Daniel prieraient, le peuple serait épargné. Rare est aujourd'hui Phinéas, qui punit l'impur ; rare est Moïse, qui fait mourir le sacrilège ; rare est Samuel, qui pleure le désobéissant ; rare est Job, qui offre un sacrifice pour la négligence de ses enfants. Rare est Aaron, qui proclame les menaces divines devant Pharaon ; rare est Noé, qui fournit une arche enduite de bitume à ceux qui sont menacés de noyade. Je pleure avec l'Apôtre, dis-je, ennemis de la croix, sages en choses terrestres, magistrats dont le dieu est leur ventre (Philippiens 1:1) ; qui se réjouissent et se glorifient sans vergogne de choses qu'il est interdit de dire. Les temps dangereux annoncés par l'Apôtre sont arrivés, où l'on aime les plaisirs plus que Dieu, ayant l'apparence de la piété, mais reniant la puissance (2 Timothée 1:1). On trouve d'innombrables intendants qui ne lèvent pas le petit doigt pour jeûner et prier, dont les mains sont pleines d'iniquités et dont la main droite est chargée de présents (Psaume 25) ; en vain on leur demande des miracles, en vain on implore leur secours : ce ne sont pas de dignes intercesseurs, ils méprisent le Seigneur. Ils ne s'approchent pas de lui comme il se doit pour l'apaiser, ni ne réconcilient celui qu'ils offensent. La prière est efficace lorsqu'elle est précédée du jeûne, précédée d'études saintes, et la supplication fervente ne souffre aucun

rejet. On choisit la solitude afin que l'âme, se vidant d'elle-même après avoir vaincu les plaisirs par la continence, puisse, les affections purifiées, s'élever vers les lieux célestes et, contemplant Dieu, prier, adorer et goûter la douceur ; la douceur du céleste. C'est pourquoi, la forme du jeûne ayant été proposée et un exemple fixe donné, après que le Seigneur eut accompli sa longue abstinence pendant plusieurs jours, Satan, le voyant affamé, s'approcha de lui.

Le temps du repos était venu, et le Sauveur avait accompli l'œuvre parfaite du silence. Or, lorsque la faim se présenta, le fauteur de troubles sortit de sa cachette et, sous un vernis de compassion, l'exhorta à venir en aide à sa nature en péril : « Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains » (Matthieu 4). Il ne voulait ni confesser ni présumer : le diable reniait le Christ, Fils de Dieu. Mais, avec une prudence douteuse et détachée, il tissa de fines ficelles de paroles flatteuses pour soumettre les obéissants et se rendre acceptable sous un masque de compassion. La chair, la fatigue et le repos témoignaient de cet homme ; l'intégrité de la vertu et une vie sans péché lui conféraient un privilège plus parfait, et la divinité, toute-puissante, ne pouvait plus échapper à ses effets. Avant le Christ, il y avait eu des hommes remarquables, prophètes et prêtres, mais conçus et nés dans le péché, et ni l'un ni l'autre n'étaient exempts de péché originel ou personnel. En tous se trouvaient l'ignorance ou l'insuffisance, et c'est en eux que les égarés péchaient et que la miséricorde de Dieu leur faisait défaut (Romains 1). Après avoir été instruits et restaurés, ils rendaient grâce à Dieu et confessaient leur incapacité à atteindre la plénitude de la justice. Espérant en Dieu, ils ne s'attribuaient aucune solidité. Il n'en fut pas de même pour le Christ, en qui la nature du Verbe et la chair s'accordaient si parfaitement qu'aucune atteinte ne pouvait provenir de l'une ou de l'autre, car dans la chair qui lui était associée, la divinité ne trouvait aucune tache, ni ne la précédait ni ne la suivait. Cette union des natures exaspérait le diable, car il lui semblait

impossible que la divinité puisse avoir faim, ou qu'il puisse y avoir une telle tolérance et une telle humilité corporelle de la puissance. Il entreprend donc une double enquête avec une ruse sinueuse, afin d'être certain, par sa propre réponse, que le Christ est bien le Fils naturel de Dieu. Ainsi, lorsqu'il aura confessé être Dieu, il semblera absurde que Dieu ait faim, et quelle que soit la direction que prendra la réponse, une confrontation s'impose. Si tu es le Fils de Dieu, il ne sied pas à ce que tu aies faim ; mais si tu as faim, il est clair que tu n'es pas le Fils de Dieu, car la violence de la nécessité t'empêche de satisfaire les besoins communs. Aide, dit-il, à combler ce besoin, si tu le peux, sinon tu échoueras ; et transforme la substance des pierres présentes en pain ; car c'est ainsi que tu échapperas au danger, et, si tu y parviens, tu prouveras que tu es Dieu. La question du malin n'était pas digne d'une promesse. Car le Seigneur n'ignorait rien des ruses du diable, mais il satisfit le moqueur divin par un dogme des plus subtils. Considérant que la vie du corps et de l'âme doit être soutenue par une nourriture convenable, et que la nourriture de l'âme, c'est-à-dire la parole de Dieu, devait être préférée à la nourriture corporelle et reçue avec plus d'attention que l'estomac, il n'était pas nécessaire que l'assaillant le sache, car rien ne pouvait changer dans son envie, son iniquité incorrigible étant engloutie par le désespoir. C'est pourquoi, à sa suggestion, aucun miracle profitable ne pouvait s'accomplir, puisqu'il suffisait à l'observateur attentif de constater que l'appétit ne le séparait pas de nourriture, et que le désir n'était pas un défaut, mais une vertu. En personne le Christ n'a contraint ni dominé la nécessité, mais il l'a maîtrisée avec sa propre modération et a accompli ce que l'humanité demandait. De même qu'il était de sa volonté de consacrer le jeûne, il était de même de son pouvoir de prendre de la nourriture au moment opportun : cela ne pouvait certainement pas lui être ordonné par le ministère ou le conseil du diable, car l'abstinence et la reprise de la nourriture relevaient de sa propre discrétion et de sa propre capacité. Aussi le séducteur n'obtint-il aucune certitude, mais fut renvoyé dans le doute et l'incertitude

; il n'obtint pas non plus que le Christ se trahisse par un miracle, ni qu'il se hâte de manger et d'obéir à son conseil, comme si la priorité était de donner la doctrine et d'accepter l'opinion. Repoussé donc par l'autorité des Écritures et la fermeté de sa détermination, il échoua à l'examen ; pourtant, il ne cessa pas d'attaquer par un autre moyen et, ayant réfuté les arguments précédents, il en ajouta d'autres, par lesquels il pouvait lui soutirer des réponses conformes à ses propres idées. C'est pourquoi, l'ayant placé au sommet du temple, lui que la gourmandise ne pouvait vaincre, il ne put l'atteindre.

Celui qui protège, celui qui vain s'efforce de détruire. Beaucoup doutent qu'il s'agisse d'un transfert corporel ; et si le Christ s'est laissé transporter d'un lieu à l'autre, comme Habacuc fut conduit de Judée en Chaldée ; et Philippe d'Azotus à la rencontre de l'eunuque qui, revenant de Jérusalem et ne comprenant pas Isaïe, roulait le rouleau. Mais que le diable l'ait porté physiquement semble inconcevable ; que le Sauveur se soit assis sur ses épaules et l'ait utilisé comme un véhicule, lui qu'il savait être le destructeur ; ou qu'il se soit confié à lui, lui dont il reconnaissait les pièges. Par conséquent, nous devons croire qu'il fut conduit par son propre esprit aussi bien dans le désert que dans le temple, et que le diable l'emmena dans ces deux lieux pour le tenter. Et la première tentation eut bien lieu localement, dans le désert ; Mais les autres furent habilement menés par la ruse du tentateur, ou bien la patience du Sauveur permit qu'il se laisse mener, de même qu'Ézéchiel, assis au bord du fleuve Kebar, fut transporté par l'Esprit pour bâtir et mesurer la ville de Jérusalem, et pour établir les murailles et le temple. De la même manière, le Christ était en esprit au sommet du temple, sachant ce que l'esprit malin projetait et préparant une occasion pour l'ennemi de le vaincre par une vaine gloire. C'est pourquoi, en ce lieu précis, il exhorte et conseille, dans la ville sainte et au milieu de la foule, tel un funambule, suspendu dans les hauteurs, de se jeter sans crainte dans le vide, sous le regard du peuple, ajoutant, se basant sur le témoignage de l'Écriture,

que des anges seraient présents pour le soutenir dans sa chute et le préserver indemne. Ô exécrable malice diabolique, ô insensée méchanceté, ô verset insensé ! ô présomption aveugle ! Il pensait que le malin que la gourmandise n'avait pas vaincu pouvait être triomphé par la vaine gloire. Car l'expérience lui avait appris, et l'avait prouvé à maintes reprises, que les vainqueurs du vice sont souvent corrompus par des louanges futiles, que la flatterie malfaisante est intimement liée aux vertus, et que nul ne peut facilement échapper à l'écoute attentive des chants de ceux qui partagent son avis, ni au plaisir des mélodies de ceux qui le louent. De même qu'il est rare, voire inexistant, de supporter avec sérénité les médisances, il est rare de ne désirer aucune estime pour soi-même, ni d'aimer être considéré comme un homme droit, s'il mène une vie vertueuse. Mais si les œuvres de la vertu se sont manifestées, rares sont ceux qui méprisent le jugement des hommes et les louanges humaines. Satan pensait que ce mal généralisé au sein du genre humain avait été suggéré au Sauveur par la victoire précédente, afin qu'il soit exalté par les louanges populaires et qu'il acquière une renommée comparable à celle des grands hommes de la terre. Pour cela, il espérait que le double miracle du jeûne révélerait au peuple la constance des jeunes gens et que, soutenu sans faute par les anges porteurs du péché, il prouverait qu'il était le Fils de Dieu par une abstinence aussi puissante que l'obéissance des anges.

Satan avait coutume de corrompre les fils des hommes par de tels conseils, et il insuffle aussi de telles pensées dans les esprits forts et virils ; et si un consentement rebelle les empêche d'y pénétrer, il n'en demeure pas moins qu'en y vomissant quelque chose de sa souillure, il contraint à la nausée devant l'horreur des abominations. Ainsi, pour employer une image poétique, le Cyclope ivre, avide d'un mariage illicite, bien que repoussé par Pallas, jette néanmoins Érichthonius dans ses bras ; et Minerve, incorrompue, demeure un monstre hideux, et les crimes qu'elle n'a pas commis s'éteignent dans les mémoires. « Tu ne tenteras

point », dit-il, « le Seigneur ton Dieu » (Matthieu 4). Ceci est écrit dans le Deutéronome (Dt 51) : « Voici, la loi est opposée à la loi, et Satan, abusant de l'autorité de l'Écriture, le mauvais interprète de la loi, pousse au précipice comme s'il se fondait sur la raison du commandement. » Mais la compréhension trompeuse et erronée est confondue par la vérité sincère ; et un édit général l'interdit, de peur que, tant qu'une issue est évidente dans toute détresse, Dieu ne soit tenté par aucune présomption. L'explorateur malfaisant tente d'avancer d'autres arguments ; et, poussant sa perversité toujours plus loin, il attaque le continent et les humbles en leur offrant le pouvoir, et, en montrant la sublimité et la gloire de ce monde (comme s'il était indigne qu'un maître d'une telle autorité et l'auteur d'œuvres si remarquables soient éclipsés par un projet ignoble et méprisable) et la domination des univers et leur utilisation, il sollicite un esprit digne d'honneur ; et il promet de tout donner si celui-ci le remercie pour tant de services, et se prosterne et adore celui qui a accordé tant de perfection. Les hommes ont coutume de s'offrir en de tels exploits de vertu, et lorsque leur conscience religieuse en témoigne, lorsqu'ils sont jugés dignes d'honneur par autrui, ils acquiescent facilement ; Mais, fascinés par leur propre jugement autant que par celui d'autrui, ils s'égarent, leur esprit bascule, ils s'écrasent au sol, la nuque brisée ; et soudain, ce qui fut créé à la sueur de son front est anéanti par une ambition démesurée ; et tout ce que le labeur de l'ancienne religion avait acquis est arraché par la force de ce tourbillon. Ce mauvais Adam frappa et répandit le mal au Paradis, lorsqu'en haïssant la sujétion qu'il devait à Dieu, il désira dominer ; et lorsqu'il désira être comme Dieu, il se vit et se connut sans Dieu ; et il abhorra la vue de la chair d'Ève, la puanteur qui, bien qu'il la recouvrît, y demeurait et s'y imprégnait. L'ambition, sous l'influence du diable, précipita l'âme soumise à la vanité, et par son extermination, la postérité aurait pu apprendre combien il était misérable de quitter les délices pour les épines et les chardons, et condamner l'avarice à coups de râteaux et de bêches. Le Sauveur a résisté à ce mal et

nous a enseigné à y résister, afin que l'homme soit soumis à Dieu seul, quel que soit son élévation, afin qu'en Lui, en Lui-même, soit notre substance. Il nous apparaît clairement que, de même que l'élévation recherchée est péremptoire, de même l'offre qu'elle est des plus dangereuses. Non pas que la puissance qui vient de Dieu soit condamnable, ni que l'ordre divin soit un instrument du péché, mais que l'excellence, dont le Saint-Esprit est l'auteur, soit accueillie avec humilité, afin que celui qui est appelé au-dessus de Dieu soit digne de confiance.

Que celui qui est au bord du fleuve ne se prenne pas pour un être sublime et qu'il reconnaisse en toutes choses le Créateur et Dispensateur de grâce. Les disciples se vantaient parfois et se complaisaient dans les miracles, se félicitant même que les démons leur obéissent, mais leur présomption de simplicité fut réprimée par la réprimande du Seigneur : « Je vis Satan descendre du ciel comme un éclair » (Luc 10). Par ces paroles, il leur faisait comprendre que, avant ce commencement temporel, lui-même, au commencement même, existant avec Dieu, avant la condition humaine, avait vu la chute du diable orgueilleux, et que l'ambition de la domination désirée avait été la cause de sa chute. Il leur disait que nous ne devions pas nous réjouir de cela, si quelqu'un recevait la prérogative de la grandeur, mais que c'est là le but sûr et stable de la vraie joie, si notre vocation est fortifiée par la justification. Et alors, enfin, le fruit de la béatification est ratifié, si l'inscription de cet ordre est conservée à jamais aux yeux de Dieu. Par conséquent, considérant que nous ne sommes pas suffisants par nous-mêmes, mais que notre suffisance vient du Seigneur (2 Corinthiens 1), et étant satisfaits de Dieu seul, nous devons tous nous tourner vers Lui, à qui nous devons tout ce que nous vivons, ce que nous nous mouvons, ce que nous possédons (Actes 15:11) ; Lui qui, de sa plénitude, nous distribue des dons en trois parts égales, selon les besoins de chacun, jusqu'à ce que la parfaite abondance soit atteinte ; à tel point que rien ne vient ni ne s'en va, mais que, dans la connaissance de Dieu, tous les

désirs de l'âme et du corps atteignent une fin certaine et un but ferme. C'est pourquoi, en vain, le diable montre ou promet les royaumes transitoires et changeants de ce monde au Roi immuable et éternel, puisqu'il dit lui-même que son royaume n'est pas de ce monde (Jean 15), non pas parce qu'il a retiré sa création et l'a soumise au pouvoir des démons ; Mais parce que chez ceux qui préfèrent l'amour du monde à l'amour de Dieu, la Divinité ne daigne pas faire sa demeure, et il est impossible que ceux qui se livrent au diable soient gouvernés par Dieu, car il n'y a point de communion entre le Christ et Bélial, ni de lien entre la justice et l'iniquité (2 Corinthiens 61). Ce royaume n'est pas naturel, mais malicieux ; il est persécution, non défense : et toute la force de ce pouvoir est dirigée vers la mort et la damnation de ceux qui combattent sous ce prince.

Ce royaume est fortifié par le vice, entouré d'atrocités, ses tours sont des crimes, des armes de toutes sortes d'immondices. Les collecteurs d'impôts de ce roi oppriment les pauvres, les tribuns sont des séducteurs, les préfets pervertissent les jugements. Ses chambellans sont des profiteurs, des marchands, des trésoriers, des faiseurs d'argent, des défenseurs de la bonne conduite, des pourvoyeurs de paroles ou de conseils trompeurs, des marchands d'aide, des avocats bilingues, des inventeurs de mensonges, des fabricants de péchés, vêtus de vêtements somptueux, vêtus de vêtements décolorés. Dans la maison de ce roi, il y a ceux qui balayent les sols avec leurs sandales, se transforment en femmes avec des cheveux de femmes, et déshonorent la dignité masculine, non sans offense à la nature. Dans ce royaume, il y a ceux qui changent la vérité de Dieu en mensonge, ceux qui, comme des prédicateurs de vices dans une taverne, exposent des âmes à vendre pour être corrompues par les démons les plus impurs. Ici, ils comblent de présents les mains avides des avides ; ici, le genou fléchi devant leur propre convoitise, chacun adore l'idole et vénère l'image de leur propre désir. Cette gloire ne te touche pas, Seigneur Jésus ; tu ne domines pas ce monde ; tu ne cèdes pas à leurs désirs, tu ne te

prosternes pas ; tu n'adores pas le mal, tu es soumis au péché, toi qui soumets les démons à tes serviteurs et qui détruis et confonds toutes les gloires de ce monde. Satan, le plus fou, avec quel visage, avec quelle langue as-tu osé ordonner au Sauveur de se prosterner devant toi, toi qui demeures inflexible et inébranlable ? Que le condamné, Cipse, celui qui t'avait condamné, t'adore ? Qui a osé, quelle impudence ! Qu'espérais-tu, toi, le désespéré ? Pensais-tu que le Fils de Dieu puisse devenir apostat avec toi ? Si vous vous vantez d'avoir la domination sur le monde visible, c'est-à-dire le ciel et la terre, et sur tout ce qui s'y fait, sachez que vous n'êtes ni le créateur du ciel ni celui de la terre ; vous ne meuvez pas le soleil, vous ne dirigez pas les étoiles, et le firmament ne tourne pas par vous. Vous ne voyez ni ne comprenez Dieu, vous n'avez aucune communion avec les armées célestes, et vous n'avez aucun accès à la splendeur du monde supérieur. Votre rôle se limite à la croûte de ce monde inférieur. Ce sont là les plaies des languissants ; vous les grattez, vous les enlevez, vous êtes impur. S'il y a quelque vice, s'il y a quelque corruption, vous vous asseyez près des cadavres, vous touchez à la pourriture, vous diluez le fumier, vous ne tournez pas les socs de la charrue. Car, dans les premiers temps de ce monde, vous étiez un ferment impur, un corrupteur de la sainteté, un perturbateur des simples, un incendiaire des convoitises, un inventeur de toute souillure : vous régniez sur ceux que vous souilliez, et vous dominiez sur ceux que vous imprégniez. Les fornicateurs et les adultères vous prendront pour tentateur, ils vous prendront pour bourreau ; vous aussi serez consumés par les flammes de la vengeance. Il ne faut pas se laisser séduire par les promesses vaines et insensées du cœur chrétien, mais à la première tentation, il faut les repousser avec fermeté ; il ne faut pas non plus chérir un serpent avant qu'il ne soit transformé en dragon. Le diable est un menteur, et il promet de se donner à ceux qui lui obéissent, un mollah. Ce mal rôde dans toute l'Église, et une peste commune s'empare d'innombrables personnes, si bien que, pour la gloire de ce monde, ceux qui étaient libres se

vendent comme esclaves, et par le vice, ils sont voués à la servitude, et liés par un pacte, signent un acte de soumission au diable. Les plaisirs s'achètent par tous les crimes, et les convoitises abondantes sont recherchées par tous les crimes. Ce traître Judas, qui était sur le point de vendre son maître, exigea un prix avant impôts des grands prêtres. « Que me donnerez-vous, dit-il, et je vous le livrerai ? » (Matthieu 27). Jusqu'à la mort du Seigneur, l'amour du gain s'immisce ; le désir de gain n'épargne pas la vie du Sauveur. L'ambition sommeille aussi au sein des prêtres, elle y demeure tapie à l'ombre, se cachant frauduleusement dans le secret de la chambre. Simon, au temps des apôtres, croyant le Saint-Esprit à vendre, attaque Pierre avec des présents dont il tente d'acheter le pouvoir, afin d'en obtenir davantage. Cette forme de sacrilège se retrouve à tous les niveaux de la hiérarchie, et l'ambition ne laisse rien passer. Nul ne doit douter que ce sont là les affaires du diable et de ses marchands qui perpétuent ce commerce ; et rien de tel n'est accordé par lui, si ce n'est l'apostasie (Invité). Le tentateur s'attaque de nouveau aux ambitieux et, à une condition pernicieuse, leur promet des récompenses si miraculeuses que la cupidité ne saurait aller plus loin. À savoir, la monarchie de tous les royaumes et la domination de l'univers, afin que dans toutes les choses terrestres, un seul homme, pour ainsi dire Dieu, ait le pouvoir, que toutes choses lui soient soumises et que toutes paient l'impôt général à l'excellence suprême. Que cherchez-vous de plus par avidité ?

Désires-tu être plus avide ? Ton ambition peut-elle être assouvie, ta faim peut-elle être apaisée, les plaisirs de ce monde engloutis, la masse des choses jetées dans ta bouche ? Tu possèdes le monde, mais tu n'as pas Dieu ; le monde passera ; toi aussi, avec celui qui ne tient pas bon, tu tomberas, tu disparaîtras et tu t'effondreras. Ces conseils sont péremptoires, ils te promettent d'autres choses, dans lesquelles tu mourras soit en vomissant, soit en ayant les entrailles qui éclatent. Le prix exigé est assis, tel le diable. Adore-le prosterné : et fais de

lui ton dieu, celui dont tu ne doutes pas qu'il soit un séducteur. Si tu consents à concéder, tu ne peux t'excuser de ta chute en la jugeant imprévisible ; car lui-même te prédit la chute et la ruine, et exige un précipice, lui qui se fait le marché d'un si haut sommet, et te promet les hauteurs du pouvoir. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde ; Dieu vous promet le royaume des cieux ; adorez-le lui seul, souvenez-vous de le servir lui seul, lui qui, ayant repoussé le tentateur, vous couronnera de gloire et d’honneur après la victoire, si vous demeurez dans la droiture de la justice et ne vous prosternez pas devant le diable, devenant ainsi complices de sa damnation par l’obéissance à de fausses promesses.

VI.

DE LA SAINTE CÈNE ET DE LA PREMIÈRE INSTITUTION DE LA CONSOMMATION DE TOUS LES SACREMENTS.

La rumeur de la résurrection de Lazare s’était répandue dans tout Jérusalem, et un miracle si solennel avait incité le peuple à vénérer le Christ : c’est pourquoi la ville…

… ils sortirent à sa rencontre, montés sur un âne, brandissant des palmes retentissantes ; Ils l'amenèrent en ville, exultant de louanges, confessant le roi d'Israël et proclamant que le fils de David était venu au nom du Seigneur, dont le règne éternel avait été annoncé dès les temps anciens par les prophètes. Le Seigneur, qui connaissait toutes choses, savait qu'au terme de ce voyage, il serait submergé par la ferveur et que la vénération que lui portait le peuple attiserait davantage l'envie des magistrats. Leurs esprits, déjà exaspérés, deviendraient plus véhéments, troublés par la folie, et les plans de la conspiration maléfique qu'ils avaient ourdie pour sa perte ne pourraient plus être dissimulés ni différés. Mais le pieux Maître, alors que sa

sentence de condamnation était déjà prononcée et qu'il allait être cloué à la croix, voulut manifester sa puissance, afin que celui qui avait ramené l'âme de Lazare des enfers et lui avait rendu la vie après quatre jours de mort, soit reconnu comme ayant accompli une telle œuvre par puissance divine et non humaine ; et qu'il était impossible que sa propre âme soit retenue en enfer, lui qui avait tiré celle d'un autre par sa propre puissance, et qu'il n'ait pas été poussé à la mort par nécessité, mais par obéissance ; et que la vie qu'il donnait aux autres lui reviendrait aussitôt sur son ordre. Aussi, voulant mettre fin aux cérémonies légales, il voulut préparer pour lui-même la Pâque et, conformément à la coutume de la loi, se procurer ce que la solennité exigeait : un agneau rôti, du pain sans levain et de la laitue sauvage. Il n'est pas nécessaire que les ministres du Nouveau Testament soient corrompus, mais ceux qui sont purs et sincères recherchent une sainte fête. Au contraire, la combustion du bon parfum de la croix purifie toute grossièreté des sens charnels et fortifie les affections de l'âme. Le sacrifice de la sainte Église ne doit porter aucune tache, mais la pure simplicité et l'innocence de la vie, offertes dans une seule Église catholique par les fidèles sortis d'Égypte, ayant traversé la mer Rouge, les cœurs lavés dans le sang du Christ. C'est pourquoi, lors du repas pris entre les fêtes sacramentelles, les institutions anciennes et nouvelles se rejoignent avec lui. Après la consommation de l'agneau, comme le prévoyait l'ancienne tradition, le Maître présenta aux disciples la nourriture impérissable. Le peuple n'est pas invité à des festins fastueux et élaborés, mais on lui donne la nourriture de l'immortalité, différente des aliments ordinaires et corporels, conservant l'apparence de la substance, mais témoignant de la présence de l'efficacité invisible de la puissance divine. Les sacrements, signifiés depuis l'époque de Melchisédek, sont présentés aux fils d'Abraham, tandis qu'ils accomplissaient ses œuvres. Le souverain sacrificateur leur apporte alors du pain et du vin, en disant : « Ceci est mon corps » (Luc 22). Ils avaient mangé et bu le même pain sous sa forme visible, mais avant ces paroles, cette

nourriture ordinaire servait seulement à nourrir le corps et à assurer le maintien de la vie. Mais depuis que le Seigneur a dit : « Faites ceci en mémoire de moi » (ibid.), « Ceci est ma chair, et ceci est mon sang », chaque fois que ces paroles et cette foi sont mises en pratique, ce pain et ce calice suprasubstantiels sont consacrés par une bénédiction solennelle pour la vie et le salut de l'homme tout entier, car, 52

C'est à la fois un remède et un holocauste pour guérir les infirmités et purifier les iniquités. Il a également été démontré que la nourriture était à la fois préparée et consommée à l'avance, et donnée et distribuée par le maître. Tant que les apôtres mangeaient ensemble les aliments préparés pour le jour de la fête, le souvenir de l'ancienne Pâque était présent, et Judas, attaché à l'ancienne vie, n'était pas encore contraint de s'en détacher par le diable qui envahissait son esprit. Mais lorsque l'esprit perfide toucha la nourriture sacrée, et que la bouche impure du pain consacré pénétra, l'esprit parricide, incapable de résister à la force d'un si grand sacrement, fut emporté comme la paille de l'aire de battage, et courut tête baissée vers la trahison et le prix, vers le désespoir et le piège. Comme on le lit dans l'Évangile de Jean, une question surgit un jour quant à la nouveauté de cette parole, et les auditeurs furent stupéfaits par la doctrine de ce mystère, lorsque le Seigneur dit : « Si je ne vous le commande pas, mangez la chair du Fils de l'homme et buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (Jean 6). Certains, ne croyant pas et ne comprenant pas, se retirèrent, car il leur paraissait horrible et impie de manger de la chair humaine. Ils pensaient que ces paroles signifiaient qu'on leur enseignait à manger sa chair bouillie ou rôtie, coupée en morceaux, puisque la chair de cet homme, même divisée en morceaux, ne suffirait pas à nourrir toute l'humanité, et qu'une fois consommée, la religion semblerait avoir péri, sans qu'il y ait plus de victime. Mais de telles pensées ne servent à rien, car, comme le maître l'expliqua lui-même, ces paroles sont esprit et vie, et le sens charnel ne peut pénétrer une compréhension

aussi profonde sans la foi (ibid.). Le pain est nourriture, le sang est vie, la chair est substance, le corps est l'Église : le corps, en raison de l'harmonie de ses membres en un seul ; le pain, en raison de la congruence de sa nourriture ; le sang, en raison de l'efficacité de sa vivification ; la chair, en raison de l'humanité qu'il a assumée. Ce sacrement est parfois appelé son corps, parfois chair et sang, parfois pain, une part de la vie éternelle, qu'il a communiquée, selon ces réalités visibles, à la nature corporelle du pain. Ce pain commun, changé en chair et en sang, procure vie et croissance aux corps : et c'est pourquoi, par l'effet habituel des choses, et compte tenu de la faiblesse de notre foi, on a enseigné, par un raisonnement sensé, que l'effet de la vie éternelle réside dans les sacrements visibles, et que nous sommes unis au Christ non pas tant par une transition corporelle que par une transition spirituelle. Car il est devenu lui-même à la fois pain, chair et sang, la même nourriture, la même substance et la même vie pour son Église, qu'il appelle son corps, lui donnant participation à l'Esprit. Et nous, en effet, lorsque nous étions de chair et de sang, avec une nature corrompue et faible de corps et d'âme, nous ne pouvions être réformés ni retourner à l'image de Dieu, à moins qu'un remède approprié ne soit apporté à la maladie invétérée, et que, dans le traitement d'une infirmité désespérée, les choses contraires ne soient écartées et que les choses semblables ne soient convenues. Ce pain que le Seigneur

Il étendit aux disciples, non par image, mais par nature, l'omnipotence du Verbe faite chair. Et comme en la personne du Christ l'humanité se manifestait et la divinité demeurait cachée, ainsi l'essence divine se répandit ineffablement dans le sacrement visible, afin qu'il y ait une dévotion religieuse aux sacrements et qu'une approche plus sincère de la vérité, dont le corps et le sang sont sacrements, soit possible, jusqu'à la participation de l'Esprit. Non pas que cette unité ait atteint la consubstantialité du Christ, mais sa communion fraternelle la plus profonde. Car le Fils seul est consubstantiel au Père, et la

substance de la Trinité est indivisible. Notre union avec lui ne mélange ni les personnes ni n'unit les substances, mais elle associe les affections et confède les volontés. Ainsi, l'Église, devenue corps du Christ, se soumet à sa tête, et la lumière d'en haut, diffusée dans toute sa plénitude (Sg 1), demeurant entièrement en elle-même, se prête entièrement à tous, et l'identité de cette chaleur adhère si fortement au corps qu'elle ne se détache pas de la tête. C'est pourquoi ce pain sans levain, nourriture véritable et sincère, par son apparence et son sacrement, nous sanctifie par le contact, nous éclaire par la foi et nous conforme au Christ en vérité. Et de même que le pain ordinaire que nous mangeons quotidiennement est la vie du corps, de même ce pain suprasubstantiel est la vie de l'âme et la santé de l'esprit. Nous mangeons le pain des anges sous le sacrement sur terre ; nous mangerons ce même pain plus ouvertement, sans le sacrement, au ciel, non par un service corporel répété, mais après la consommation de notre sacerdoce, ce sera et demeurera une suffisance perpétuelle et stable, nourrissante et vivifiante, par laquelle la présence du prêtre suprême se manifestera ouvertement, sans aucun voile, visible à tous. Les sacrements, en effet, en tant qu'ils sont par eux-mêmes, ne peuvent être dépourvus de leur propre pouvoir ; la divine majesté ne s'abstient en aucune façon des mystères. Cependant, bien que les sacrements permettent d'être reçus ou touchés par des personnes indignes, les esprits ne peuvent y participer, car leur incrédulité ou leur indignité contredit une si grande sainteté. C'est pourquoi, pour certains, ces dons sont un gage de vie, pour d'autres un gage de mort, car il est tout à fait juste que ceux qui méprisent la grâce en soient privés et que la pureté de cette grâce ne demeure pas chez les indignes. La doctrine de ce sacrement est nouvelle ; ce sont les écoles évangéliques qui ont exposé cet enseignement en premier, et c'est par le Christ, le Maître, que cette discipline a été révélée au monde : les chrétiens doivent boire le sang, dont la consommation est formellement interdite par l'autorité de la loi ancienne. Car si la loi interdit de manger du sang, l'Évangile

ordonne de le boire. Dans ces commandements, la religion chrétienne doit discerner en particulier que le sang des animaux, différent en tout point du sang du Christ, n'a qu'un effet temporel de vivification et s'éteint avec leur vie, sans révocation. C'est pourquoi il ne peut contribuer à l'éternité, car une fois détruit, il ne ressuscite pas et ne subsiste aucune abondance.

La vertu, qui, sans espoir, a complètement éradiqué la mort en coupant ses racines. Mais la vie de l'homme, bien qu'ayant une certaine affinité avec le sang, n'est pas gouvernée par lui seul ; l'âme donne au sang l'effet de chaleur et de nourriture, de même qu'elle répartit les fonctions propres aux autres organes du corps, divise les mouvements et partage, en quelque sorte, les talents. Il n'était pas nécessaire non plus que le sang des bêtes soit mêlé au sang humain, car la vie d'un homme raisonnable ne saurait être associée à celle d'un homme bestial ; mais cette conception charnelle doit être totalement expurgée de l'esprit des fidèles, comme un sang impur, de peur que la vie de l'homme ne soit considérée comme transitoire, à l'instar de celle des bêtes qui serait inanimée, ou que le sang soit consubstantiel à l'âme, et que tous deux soient nécessairement dissous par la mort. Nous sommes certes semblables aux animaux par la chair, mais différents d'eux par la vie : et par conséquent, ce que nous avons en commun avec eux, nous pouvons légitimement l'incorporer à nous-mêmes. Mais ce qui ne convient pas à notre dignité et semble étranger à l'éternité, nous le séparons de nous-mêmes par la plus subtile indication de la loi. Nous buvons le sang du Christ lui-même, à son commandement, participants à la vie éternelle avec lui et par lui ; les péchés de la vie animale, comme un sang impur, nous font frémir et confesser que nous sommes privés de bonheur et condamnés par le goût du péché, à moins que la clémence du Christ ne nous ait ramenés à la communion de la vie éternelle par son sang. C'est pourquoi, à nous qui avons reçu le sang du Christ sur la croix et que nous avons réconciliés avec Dieu, le

Christ lui-même, l'échanson, surpassant toutes les victimes, a offert ce sacrifice unique et nous a enseigné que nous ne devions pas seulement être oints extérieurement de ce sang, mais aussi intérieurement fortifiés par l'aspersion toute-puissante, et que la puissance d'un si grand remède, pénétrant toute chose, puisse chasser ce qui était endurci en nous et renouveler et guérir toute maladie que la corruption de la vie ancienne avait attachée à la chair ou à l'esprit. Le maître de cette tradition avait en effet affirmé que, sans manger sa chair et boire son sang, nous n'aurions pas la vie en nous. Il nous instruisait par un texte spirituel, nous révélant une compréhension si profonde que nous comprenions que demeurer en Lui, c'est comme manger et boire, une union soumise à l'obéissance, une volonté et un amour partagés. Ainsi, manger cette chair est une certaine soif, un désir ardent de demeurer en Lui, par lequel nous imprégnons et raffinons en nous la douceur de la charité, de sorte que le goût infusé de l'amour adhère à notre palais et à nos entrailles, et pénètre et imprègne tous les recoins de l'âme et du corps. La boisson et ses bienfaits ont la même fonction : de même que la substance corporelle est nourrie, vit et demeure intacte, la vie de l'esprit est nourrie par cette nourriture appropriée. Ce qui est nourriture pour la chair est foi pour l'âme, ce qui est nourriture pour le corps, cette parole pour l'esprit, accomplissant éternellement avec une puissance plus parfaite. Ce que les aliments charnels font temporairement et définitivement. En célébrant les sacrements, il nous est rappelé, comme un troupeau de bétail qui rumine et se brise les sabots, de nous souvenir de l'institution du Seigneur, un exemple de souffrance, afin que la souffrance demeure à jamais dans nos mémoires et que les châtiments de la mort n'effraient pas les héritiers du Crucifié, mais les nourrissent et les réconfortent par la joyeuse solennité de la résurrection mûre. Combien excellent est ce calice, combien religieuse est l'ivresse de cette boisson, par laquelle nous surpassons Dieu, et oubliant ce qui est derrière nous, nous tendons la main vers ce qui est devant nous, n'ayant aucune conscience de ce monde,

mais méprisant les délices du riche pourpre, nous nous attachons à la croix, nous buvons le sang et nous plongeons nos langues dans les plaies mêmes de notre Rédempteur ; Par là, rougis intérieurement et extérieurement, nous sommes jugés fous par les sages de ce monde qui, abhorrant le commandement de cette religion, régressent encore aujourd'hui et se détournent des secrets divins qui renferment la somme de tous les mystères. Celui qui mange de ce pain n'a plus faim ; celui qui boit n'a plus soif ; car la grâce de ce mystère est ainsi suffisante, et l'intelligence est vivifiante ; de sorte que quiconque a connu la plénitude d'une chose si grande, ayant trouvé le but de toute consommation, le fardeau du Christ, doit le porter en son cœur, le garder dans son esprit, et laisser en tout temps les louanges résonner en accord avec la jubilation pour celui qui habite en lui, et que des actions de grâces soient chantées. Cette ivresse n'attise pas le péché, mais l'éteint ; dans ce vin il n'y a ni luxe, ni luxure, ni luxure poussée à rechercher cette boisson.

Quand tous les plaisirs charnels sont oubliés, ce qu'il ressent est merveilleux, ce qu'il voit est grandiose, ce qu'il dit est inouï ; celui qui habite cet Agneau pascal, dont l'âme, par sa seule force, se réjouit et se délecte d'une inexplicable allégresse. Parmi les convives à la table du Seigneur, nul n'est admis comme un animal ; tout ce que la chair et le sang dictent est exclu de cette assemblée ; rien n'est sage, rien n'est profitable, quoi que conçoive la subtilité des sens humains ; tout ce qui semble dévier de leurs propres raisonnements, les sages de ce monde l'attribuent à la folie et le considèrent comme étranger à la vérité. Mais la vérité ne pouvait être comprise par les hommes erronés ; et lorsqu'elle voulut fixer son regard sur le soleil, ne supportant pas la force de la lumière, la présomption humaine, non éclairée, fut aveuglée, et sa vue resta prisonnière de l'aveuglement. Ces sacrements sont vus par les pauvres en esprit et se contentant de ce seul mets, méprisant et possédant tous les plaisirs de ce monde ; Ils dédaignent posséder le Christ

et tous les biens de ce monde. Quand ceux qui ont faim et soif de justice sont rassasiés, voyez leurs actes, comprenez leurs paroles, quel parfum sacré émane de cette plénitude de parole, de ces bonnes paroles, de ces manières sereines, de ces affections chastes, de ces sens paisibles, de cette sincérité intérieure qui se répand partout, de sorte que, suivant ces parfums, ils accourent, participant à cette grâce, et s'embrassent avec une affection mutuelle. Car pour qui il n'y a qu'un seul pain, il n'y a qu'un seul corps, qu'un seul cœur et qu'une seule âme, attachés à un seul Christ, rejetant tout le reste comme étant levé, se réjouissant de la sincérité d'un seul pain sans levain. Ce sacrifice est perpétuel et l'holocauste éternel ; aucune multitude ne consomme ce pain ; il ne vieillit pas. L'Église est une seule maison.

Lors de la fête où l'on mange l'Agneau, nul ne communie avec celui que la générosité du nom israélite ne recommande. Ce pain symbolisait la manne tombée du désert ; aussi, lorsque le vrai pain parut en terre promise, cette nourriture vint à manquer. Chaque sabbat, on changeait les pains de l'offrande, alors froids et durs, et l'on déposait sur la table des pains chauds, en même nombre. Désormais, il n'y a plus de changement de pain ; il y a un seul pain, toujours chaud, intact, qui, une fois offert à Dieu, conserve toute sa saveur et sa blancheur. Le privilège lévitique n'autorise pas les prêtres seuls à recevoir ces pains d'une telle dignité ; toute l'Église est invitée à ces fêtes, une part égale est donnée à tous, distribuée entière, sans être coupée ; elle est intégrée, non altérée ; elle est reçue, non exclue ; demeurant auprès des faibles, elle ne s'affaiblit pas, et ne s'indigne pas du service des pauvres. Une foi pure et un esprit sincère comblent cet habitant, et la grandeur du Dieu immense et omnipotent n'est ni offensée ni limitée par l'étroitesse de notre pauvre petite demeure. Ce pain des anges, source de toute joie par sa vertu merveilleuse (Sg 16), est savoureux pour tous ceux qui le consomment dignement et avec dévotion, selon leur désir ; et plus encore que la manne du désert, il comble et satisfait les

appétits de ceux qui le mangent, et apaise toutes les irritations des goûts charnels, et surpasse les plaisirs de toute douceur. Voyez comment, pour ceux qui commémorent la passion du Christ lors des offices sacrés, comme par des canaux jaillissant de sources intérieures, des torrents se répandent, et l'âme se délecte de larmes nectarées ; combien de douceur les soupirs de contemplation suscitent chez l'âme qui cherche où est son Dieu. Les averses d'une tempête déchaînée ne les abattent pas, mais la rosée du matin tombe du ciel et, telle une onction, apaise l'esprit. La piété les éveille en gémissements, et entre le jour et la nuit, l'affection, se retournant sur le passé et l'avenir, se divisant en pardonnant à celui qui a reçu, rend grâce au dispensateur d'une si abondante grâce ; et se reconnaissant guérie et sanctifiée, elle se lave de larmes et se baptise de larmes. Mais ceux qui, en paroles, sont arides de cœur et d'esprit, participent aux offices sacrés, ou même reçoivent les offrandes, lèchent certes le rocher, mais n'en sucent ni le miel ni l'huile : ils ne sont nourris d'aucune douceur de charité, de la plénitude du Saint-Esprit, ne se jugent ni eux-mêmes, ni les sacrements, mais utilisent les offrandes sacrées comme s'il s'agissait de biens communs, se jetant avec irrévérence et impudence à la table du Seigneur, vêtus de vêtements souillés, pour qui il vaudrait mieux être attaché à une meule de moulin et jeté à la mer (Mt 16) que de recevoir une miette de la main du Seigneur, qui, jusqu'à ce jour, crée, sanctifie, bénit et distribue la nourriture à ceux qui y participent. En sa présence, leurs larmes ne sont pas vaines et ils ne réclament pas le pardon, et l'holocauste d'un cœur contrit n'est jamais rejeté. Quand je vous vois soupirer devant le Seigneur, je ne doute pas que le Saint-Esprit souffle ; quand je vous regarde, je sens qu'il pardonne. Si vous êtes un temple

Vous profanez le sacré si, en vous, vous souillez le sanctuaire de Dieu ; si, par la coupe du Christ, vous communiez à la coupe des démons, c'est un blasphème, non une religion ; une offense, non une dévotion. C'est servir les idoles, et c'est une

abomination que de vouloir servir Baal et le Christ à la fois. Retournez avec vos sanctuaires, vous qui êtes avides de gain et de récompenses, vous qui êtes riches à Sion et vous adonnez chaque jour à la gourmandise, vous qui vous couchez sur des lits d'ivoire et des divans lascifs, vous qui êtes vêtus de douceur et qui marchez au pays des vivants, vous dont les mains sont pleines de sang, dont les reins sont déchirés, et dont vous vous entourez d'une ceinture. Vous n'avez aucune part à ce discours (Actes 19), car vous vous appropriez ce qui appartient à Dieu et vous consacrez l'image de Dieu à une idole. Les pauvres en esprit sont, en vérité, choisis et aimés du Saint-Esprit pour ce mystère, et il abhorre les funérailles de ceux qui, avec arrogance et gloire, se jettent sur les autels sacrés. Ozias, pourtant roi, fut frappé de lèpre pour son orgueil et refoulé du sanctuaire ; son offrande fut rejetée comme impure. L’odeur de l’encens provenant des mains des impurs était considérée comme une puanteur, et l’orgueil méritait la colère divine, non la grâce, car, usurpant un droit illicite contre la loi, il s’était imprudemment introduit dans le lieu saint. Mais aussi à cause de l’insolence des méchants, Dieu repousse son autel et maudit les sanctifications ; il hait les sabbats, il abhorre les solennités, les odeurs sont nauséabondes, il déplaît aux holocaustes. En toutes ces choses, Dieu déclare qu’il travaille et que sa volonté ne se porte pas sur des ministres impurs ; il témoigne avec une profonde indignation. Mais le pieux hiérarque, que le Saint-Esprit pousse, anime, habite et sanctifie par l’élévation des mains, symbolisant le mystère de la croix, prie avec contrition pour sa propre ignorance et celle du peuple, se souvenant, dans une confession d’âme contrite et sincère, qu’il aurait été abandonné à cause du péché qui le menaçait, comme le dit David en pleurant : « Tu as détourné ton visage de moi, et je suis troublé » (Psaume 25,3) et comme le Seigneur le dit par Isaïe : « Un peu de temps… je t’abandonnerai » (Isaïe 54,4). Il a honte de confesser, et pourtant il confesse les péchés de sa jeunesse. Mais la conscience accusatrice doit répondre devant le juge, et nul ne peut y échapper ; elle est elle-même le témoin qui accuse, et rien

ne peut être caché à celui qui juge. Mais lorsqu'il agit avec le juge qui est jugé, et que lui-même, se rangeant du côté de l'accusateur, approuve même sa propre condamnation, il éprouve la clémence du Sauveur et chante joyeusement : « Seigneur, dans ta volonté tu as fortifié mon cou » (Ps. 29). Et il entend encore Isaïe : « Dans ta grande miséricorde, tu me rassembleras » (Isaïe 54). Mais aussi, au même moment, lorsque l'âme se hâte déjà vers son départ et s'est échappée des lèvres du pieux mourant, la bonté du Dieu très miséricordieux ne méprise pas le repentir ; ni la gravité du crime, ni la brièveté du temps, ni l'extrême gravité, ni l'immensité de la vie (une contrition profonde, le renoncement aux plaisirs) ne l'empêchent de venir.

Mais dans l'étendue de son cœur, la charité maternelle accueille le repentant, et, qu'elle le veuille ou non, l'hérétique, elle accueille toujours les pénitents par la grâce de Dieu. Notre Seigneur lui-même, prenant sur la croix la personne des abandonnés, se plaint d'être abandonné (Mt 26), et pour qu'ils ne désespèrent pas jusqu'au bout, il est immédiatement présent pour les secourir. Et lorsque la situation devient critique, il ne tarde pas à intervenir, mais soudain, il donne l'exemple de sa prompte indulgence en disant au voleur : « Aujourd'hui, tu seras avec moi au paradis » (Lc 23). Le vol méritait la damnation et le châtiment, mais un cœur brisé changea le châtiment en martyre, et le sang en baptême. En un instant, l'impiété revêtit la religion, la cruauté la piété ; et aussitôt, devenu citoyen parfait des saints et membre de la famille de Dieu, il fut admis au royaume, apportant avec lui le privilège de la réconciliation humaine avec les cieux, qu'il avait accordée à Dieu le Père. Ayant accompli l'honneur d'une telle mission, fort de l'expérience de cette Écriture, pénétré d'un accès libre et sûr, il la présenta. Que lui as-tu donc accordé de plus, Seigneur ? Que t'a donc accordé de plus, toi qui reposais sur ta poitrine au repas ? Que méritait de plus la sueur de Paul ? Que méritaient de plus les labeurs des saints ? Que méritaient de plus les tourments de

tant d'années ? Que méritaient de plus les flagellations des martyrs ? En une heure, la récompense lui fut conférée, celle-là même qu'ils avaient obtenue au prix de tant d'épreuves. Ainsi, Seigneur, tu fais aussitôt des bergers des prophètes, des rois des oies, des collecteurs d'impôts des apôtres, des pêcheurs des enseignants. Et la maladie ne s'éloigne pas lentement de ceux que tu guéris, mais celui que tu rétablis dans sa plénitude guérit aussitôt, car ton œuvre est accomplie, et ton don parfait. Se souvenant de cette grâce de Dieu, celui qui boit au calice sacré a soif de davantage. Ayant développé un désir pour le Dieu vivant, il est si ardentement saisi par cet unique appétit que désormais le fiel du péché lui est insupportable, et chaque saveur des plaisirs charnels lui est comme un vinaigre rance et âcre qui lui irrite le palais. C'est vers ces délices qu'il se tourne, parmi les saints mystères, pour rendre grâce, et, la tête baissée, le cœur purifié, se sachant accompli, le pécheur restauré rend fidèlement à Dieu son âme sanctifiée comme si elle y avait été déposée et gardée. Dès lors, il se glorifie et se réjouit avec Paul, disant : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Galates 11). C'est là une image du Christ. Les fidèles, dont l'âme était souillée par la chair et ses plaisirs, ne sont pas source d'horreur mais d'honneur, et boire le sang saint et sanctifiant est pour eux une joie. Lorsque nous faisons cela, nous ne cherchons pas à mordre, mais avec une foi sincère, nous rompons et partageons le pain saint, en distinguant et en séparant le divin de l'humain, et en confessant que nous sommes un seul Dieu et un seul homme, unissant ainsi les deux. Mais nous-mêmes, devenus son corps, sommes liés et unis à notre tête par le sacrement et la chose du sacrement, membres les uns des autres, offrant le ministère de l'amour les uns pour les autres ; nous communions dans la charité, nous participons à la sollicitude, mangeant la même nourriture et buvant la même boisson qui jaillit du rocher spirituel, cette nourriture et cette boisson étant notre Seigneur Jésus-Christ.

VII.

DU LAVAGE DES PIEDS.

Le Seigneur avait déjà distribué les sacrements de son corps aux apôtres ; Judas était déjà sorti lorsque, se levant brusquement de table, il se ceignit d'un linge et, aux genoux de Pierre, s'apprêtant à lui laver les pieds, le Seigneur lui-même, s'agenouillant, offrit à son serviteur le service d'une parfaite humilité. Et afin que rien ne manque à l'enseignement complet, il fit une distinction entre les préceptes fixes et immuables et ceux qui peuvent être modifiés et répétés, de sorte que, le reste ayant été établi une fois pour toutes, la dernière espèce de purification, celle des expiations quotidiennes, puisse être recommandée aux fidèles. Et comme la loi exigeait ses propres sacrifices pour chaque offense, il devait exister un seul remède pour la foi chrétienne, auquel elle puisse se référer chaque fois qu'elle savait avoir péché. Ce remède n'avait pas encore été révélé à Pierre, puisqu'il n'avait pas encore entendu parler de la discipline de cette tradition. C'est pourquoi on lui enseigne ce qu'est le baptême et ce qu'il n'est pas. La stabilité des sacrements, et comment l'humble piété et la profonde humilité contribuent à l'expiation, et comment le lavement des pieds doit être pratiqué et répété sans cesse, car la souillure qui adhère à l'âme, justement reconnue et comprise, est purifiée par une satisfaction quotidienne. Car les règles ecclésiastiques interdisent le second baptême ; et une fois consacré, nul ne s'approche de nouveau de la main qui consacre. Nul ne renouvelle les ordres sacrés une fois conférés, nul n'oint ni ne consacre de nouveau avec l'huile sainte, nul ne déroge à l'imposition des mains ni au ministère des prêtres, car ce serait une insulte au Saint-Esprit que d'annuler ce que cette sanctification corrige, qu'il a une fois établie et confirmée. Le grand prêtre lui-même est l'instituateur et l'auteur du sacrement pour les siens ; pour le reste, les hommes avaient le Saint-Esprit

pour maître. De même que la divinité est égale au Saint-Esprit et au Christ, de même son autorité et sa puissance sont égales dans ses institutions ; et ce que les apôtres ont transmis sous la dictée du Saint-Esprit n’est pas moins valable que ce qu’il a lui-même transmis et ordonné de faire en sa propre mémoire. Chacun a sa propre dignité, et l’action de tous demeure uniforme en son genre ; rien ne peut être ajouté, rien ne peut être retranché, rien ne peut être corrigé ni changé. L’Église est ornée et honorée comme un paradis, contenant en son sein une source unique de grâce, des fleuves de création jaillissant dans la vie éternelle, ayant une origine vivante et un cours perpétuel. Ainsi, les quatre fleuves de l’Évangile, qui en émanent, portent à travers le monde entier le bain de la régénération, et du don caché et très secret du Saint-Esprit émane le liquide de cette grâce, lavant ainsi ceux que les souillures parentales avaient souillés, de sorte qu’aucune tache, ni actuelle ni originelle, ne subsiste après cette purification. Ayant été lavés, les individus sont désormais libres de mener leur vie selon leur propre volonté, de telle sorte que les péchés originels, qui parfois ressurgissent, ne soient plus imputés aux péchés actuels, ni soumis à la damnation dont ils furent jadis affranchis par le baptême. Car chez les êtres originels, la corruption de la nature méritait d'être rejetée et exterminée ; mais comme la volonté n'était pas en faute, Dieu a pourvu à la condamnation générale et a adouci sa sentence de justice, en ôtant le fardeau héréditaire à la descendance et en purifiant miséricordieusement le levain de la corruption primitive par l'ablution et l'onction. Mais contre ceux qui, après avoir bénéficié de cette indulgence, se sont volontairement égarés dans le péché, qui abusent de leur propre discernement et sont guidés par la volonté et non par la nécessité, l'indignation et la colère ne sont pas imméritées : aucun gain ne leur reste dans la mort du Christ, mais ils condamnent à juste titre les bienfaits méprisés. Maintenant, con-

Dieu ne venge pas immédiatement son temps, ni ne déverse sa colère sur chaque offense, ni ne ferme les portes et les multiples chemins de la source de sa miséricorde. Mais il rencontre ceux qui fuient et contraint les désespérés à revenir, leur montrant le chemin de la repentance, le plus large qui soit. Et à ceux qui reviennent, il accorde que les sacrements bafoués puissent à nouveau leur être bénéfiques, car sans la repentance, ils n'auraient pu en ressentir les effets. C'est pourquoi, Seigneur très miséricordieux, tu laves les pieds de tes disciples, car après le baptême que ta propre piété ne permet pas de répéter, tu as prévu un autre lavage qui ne doit jamais être interrompu. Pourtant, toi-même, par ton enseignement, tu le fais afin que nous comprenions combien cette œuvre est profitable par ta bonté. Et par ta grandeur, inclinée à nos pieds, t'opposant à nos prochains et t'élevant jusqu'à Dieu, l'orgueil des hommes est confondu, et dans l'humilité de Dieu, nous savons que c'est l'argile qui est humble. Les disciples, saisis de peur, n'osent parler. Comme en transe, leur esprit semble ailleurs. Ils n'opposent aucune résistance au Maître et ne cherchent pas à comprendre ce qui se passe ni pourquoi. Seul Pierre, sachant qu'il lui avait témoigné qu'il était le Fils du Dieu vivant (Mt 16) et qu'il tenait les paroles de la vie éternelle (Jn 6), jugea cela indigne du Saint : « Tu ne me laveras pas les pieds, même si les saints fléchissent le genou aux pieds des pécheurs » (Jn 11). « Nous ne devons pas endurer ce service humble, nous qui devons adorer le lieu où se tiennent tes pieds » (Ps 131). Il nous suffit de manger, comme de petits enfants, les restes de ta table (Mt 15). Tu as parfois souffert cela pour une femme pécheresse, et tu n'as pas dédaigné d'accepter le service d'une personne infâme à une table solennelle, lorsque beaucoup mangeaient ensemble. Là, sa dévotion l'amena à utiliser ses cheveux comme une serviette, ses yeux comme un bassin, ses larmes comme un baptême. Elle toucha, lava et oignit de parfum (Luc 7). Son âme, transpercée intérieurement, offrit son sang sacré, chacun offrant le sien ; elle offrit son service, son cœur brisé éclata en larmes, la foi lavée, la charité ointe. Rassemblant sous vos yeux

ces nombreux holocaustes, elle puisa à la source de son cœur les larmes qu'elle fit jaillir, les onguents qu'elle offrit du vase de pénitence, et étendit sa tête pour une table, et enveloppa et essuya ses pieds sacrés de ses longs cheveux. Sans rien retenir, elle se consacra entièrement à vous, et vous, attentif au sentiment plutôt qu'à l'acte, vous oignîtes celui qui oignait, lavâtes celui qui lavait, et essuyâtes celui qui pénitent intérieurement. Avec orgueil, Simon le lépreux ne put contempler cette diligence de votre clémence, mais il supporta avec douleur que le Seigneur ait permis qu'il soit touché par une telle personne. Qui, s'il venait à toi, le purificateur de sa lèpre, ne mépriserait pas que d'autres reçoivent la plénitude de ta grâce, si tu laves l'impur, si tu justifies le méchant, si tu ramènes les exilés et les misérables ? Ton honneur, ô Dieu, aime la justice, et il est juste que toute la terre t'adore et qu'à ton nom tout genou fléchisse ; mais que tu te prosternes devant ton image, que tu laves les pieds de tes serviteurs, cela ne sied pas à la majesté. Pierre avait pour excuse le zèle de Dieu, mais non selon la connaissance (Romains 10), et, d'une certaine manière, tolérable. On lui accorderait ce que l'humilité suggérait, si l'obstination ne s'opposait pas au maître. « Tu ne me laveras pas les pieds », dit-il. « Moi, s'il me faut mourir avec toi, je suis prêt » (Luc 20, 111). « C'est ce que je dois, c'est ce que j'accepte. » Pour toi, j'offre volontiers ma tête au meurtrier, mais je ne souffre pas, je n'ose supporter que mon Dieu et mon Seigneur soient prosternés à mes pieds. De même, Jean essaya de résister à la venue du Seigneur pour le baptiser, mais, repris avec douceur, il obéit aussitôt.

(Mt 111), et parce qu'il avait également reçu une réponse à ce sujet (Jn 1), bien que terrifié, il acquiesça. Mais Pierre, comprenant la différence en cette circonstance, jugea acceptable de laver le Maître et de lui obéir. En revanche, être lavé par lui et subir une telle humiliation lui semblait si indigne qu'il ne put être contraint, à moins d'une menace des plus graves. Le Seigneur lui dit : « Si je ne te lave pas, tu n'auras

point de part avec moi » (Jn 111). Peu à peu, la nécessité de ce mystère se révèle, ce que la condition proposée rend inévitable, et nous ne pouvons nous séparer du Christ d'aucune autre manière, à moins qu'il ne nous lave lui-même les pieds, car ainsi notre consentement est renforcé, il nous lave et nous essuie, et nous explique la puissance de ce sacrement. Nous avons dit plus haut que nous avons été lavés une fois par ce même baptême.

L'autorité de la religion serait ainsi confirmée pour la postérité. C'est pourquoi il ajoute : « Moi, le Seigneur et Maître, je vous lave les pieds, et vous devez vous laver les pieds les uns aux autres » (Jean 12). Que le serviteur ne soit pas confus s'il reçoit l'ordre de faire ce que le Seigneur a fait le premier ; et cela ne devrait pas être difficile pour nous non plus, si comme il nous a pardonné, nous nous pardonnons les uns aux autres, car en portant les fardeaux les uns des autres, nous accomplissons la loi du Christ (Galates 6). C'est pourquoi, chaque fois que nous encourageons les timides et que nous persuadons ceux qui ont servi Pharaon dans la boue et la fange de quitter l'Égypte, chaque fois que nous sommes faibles avec les faibles et que nous brûlons avec ceux qui scandalisent, chaque fois que nous gémissons avec les affligés, chaque fois que nous nous débarrassons de la boue tenace des péchés avec tout le soin dont nous sommes capables, non que notre propre purification soit suffisante, à moins qu'un Maître pieux ne vienne nous laver en tout temps. L'âme, peinant dans ce danger, se lamente dans le Cantique des Cantiques : « J'ai lavé mes pieds, comment les souillerais-je ? » (Cantique des Cantiques, verset 5) Ce qui est lavé craint de se souiller à nouveau ; mais sur le chemin boueux, il ne trouve guère de solide où poser le pied ; et dans lequel il s'est souvent roulé, il redoute les souillures des marais. Maître très miséricordieux, combien de fois ai-je transgressé les règles de ta doctrine, combien de fois ai-je méprisé tes édits, ô Seigneur saint, et quand tu m'as dit de revenir, je ne suis pas revenu quand tu m'as menacé ; je n'ai pas eu peur ; quand tu étais bon et doux, j'étais dur ; plus de soixante-dix fois sept fois

(Matthieu 11) ai-je péché contre le ciel et contre toi (Luc 15), qui lavera tant de souillures ? qui grattera le fumier accumulé ? Quoi que dise Pierre, il est nécessaire que tu nous laves toi-même : car nous ne pouvons pas nous laver nous-mêmes, mais dans tout ce que nous faisons, nous avons besoin du lavage de ton indulgence. Judas le traître a été admis à partager ta table ; Mais, exclu de ce lavage salutaire, il ne put finalement être lavé, car il souilla l'honneur de son apostolat par une convoitise abominable. Or, puisque auprès de toi se trouve la source de la vie et l'infinie profondeur des miséricordes qui viennent du monde (Ps. 24), ceux que tu as lavés par le baptême, que tu as lavés par ton sang, que tu laves sans cesse en pardonnant les péchés quotidiens, transporte-les des marais de ce monde et de la boue de la vie présente au royaume très pur de ta gloire, où il n'y a ni croûte ni tache, où nul ne souffre d'hémorragie, où nul n'est impur, où le lavage n'est plus nécessaire, car, conformes à ton corps de gloire (Philippiens 111), selon tes promesses, il est nécessaire que tu les accomplisses, et toi qui as commencé en nous cette bonne œuvre, par toi, le Christ notre Seigneur (Philippiens 1).

VIII.

SUR L'ONCTION DU CHRISMAT ET DES AUTRES SACREMENTS.

Ce jour est honoré de nombreux mystères. C'est en ce jour que la fraction du pain nous a été recommandée pour la première fois, et que la table de l'Église a offert aux hommes le pain des anges. Aujourd'hui, le Christ a lavé les pieds des apôtres et a institué ce rite à accomplir avec une dévotion solennelle en tout temps. Aujourd'hui, dans l'Église, avec d'autres onctions, pour la sanctification du peuple acquis (1 Pierre 11), pour la participation de la dignité et du nom, le saint chrême est administré. Dans ce baume mêlé d'huile, il exprime l'unité de la gloire royale et sacerdotale, à laquelle l'onction des dignités a été divinement instituée pour l'initiation. Aujourd'hui, les pécheurs de l'Église sont réconciliés, ceux qui ont été rejetés sont ramenés au sein de leur mère, et ceux qui ont été exclus de la communion des saints sont réintégrés dans la communion qui leur avait manqué. Aujourd'hui, les prisons s'ouvrent et les condamnés sont libérés. Aujourd'hui, ayant abandonné la sévérité, les juges sont cléments, et partout où les affaires de piété sont liées, ils enterrent les anciennes traditions stériles et donnent naissance à la nouveauté de la religion chrétienne. Car Moïse est mort, et les mystères de l'ancienne lettre se sont corrompus ; les anciennes onctions se sont desséchées face à l'huile nouvelle, tout le tas de l'Ancien Testament est décomposé, le tabernacle a été démoli, l'arche a été capturée par les Gentils, et toute la splendeur du temple a été emportée aux Assyriens. Car il n'était pas convenable que la religion chrétienne, attachée aux ornements visibles, se délecte des objets faits main ; mais la destruction même du tabernacle, la ruine du temple et l'exposition des objets sacrés au pillage devaient témoigner de la stabilité d'une gloire supérieure, et les sacrements, qui demeurent à jamais, devaient éclairer leurs

fidèles sur la vision des réalités invisibles, et notre désir, détaché des choses corporelles, devait aspirer à la beauté du temple céleste ; dont la religion ne vieillit ni ne s'altère, car la lampe inextinguible y brille sans fin. Là où le sang des animaux n'est pas introduit dans les lieux saints, où il n'y a pas de succession héréditaire de prêtres, ni de ministères attribués à une seule tribu de Lévi, mais où, de toute tribu, nation et langue, que l'élection divine juge digne et apte selon le mérite de la vie et non selon la race, il a établi des prêtres, à qui est confié le calice de son sang, toujours empli de l'abondance de sa plénitude inépuisable ; Que par l'aspersion et la communion appropriées, les cœurs et les corps soient purifiés intérieurement et extérieurement. Aujourd'hui, comme nous l'avons dit, un onguent est préparé pour la sanctification. Son parfum attire et ravit les âmes de plus en plus jeunes qui s'approchent de la foi. Baignées dans la douceur de son exhalaison, elles aiment et suivent celui qui offre les aromates, et sont attirées jusqu'au lit du roi par ce souffle. À la suite de cette odeur, elles courent partout, assoiffées, animées d'un saint désir. Cette huile n'a rien en commun avec les liquides extraits de la graisse de certains fruits, et sa puissance ne provient pas de sa viscosité pénétrante qui, pour des raisons naturelles, adoucit et tempère les épaississements des humeurs, habituellement astringents par une certaine sécheresse intérieure, ou solidifiés par la corruption. Cette onction n'a pas été instituée pour la guérison des corps, car, avec les éléments sanctifiés, sa propre nature ne produit plus l'effet, mais la puissance divine agit avec plus de force. La vérité est présente comme signe, et l'esprit comme sacrement ; ainsi, la dignité de la grâce se révèle dans l'efficacité même des choses, et l'homme intérieur peut se manifester, manifestant l'autorité qui découle de ces éléments dans une conduite pieuse et des manières célestes. Cette huile était autrefois…

Prêtres et rois étaient consacrés, et les pierres des autels elles-mêmes ointes ; ils désiraient comprendre la plénitude

spirituelle des saints mystères. De même que l'huile coule et est portée par toute forme d'humidité, ainsi l'excellence de la dignité sacerdotale et royale, à l'image de Dieu et du Christ, contenant toutes choses en elle, assure le gouvernement et la protection de la vie active et contemplative. De cette humidité découlent toutes les grâces que le Saint-Esprit, selon sa volonté, distribue et accorde à chacun. Par le bienfait et la sagesse de cette onction, Dieu nous donne l'intelligence, le conseil et la force céleste nous sont prodigués, et l'inspiration divine nous imprègne de connaissance, de piété et de crainte. Oints de cette huile, nous luttons contre le mal spirituel et ne pouvons être atteints par une souillure trompeuse, car nous sommes imprégnés du parfum du baume spirituel. Cette huile libéra une pauvre femme de l'usure des créanciers sous le prophète Élie. Cette huile nourrit Sarepta au temps d'Élie, et le navire ne fit pas faillite malgré trois effusions. Avec cette huile, Jacob oignit la pierre qu'il avait placée sur sa tête et, instruit par sa famille des sacrements des ascensions et des descentes, et des discours des anges, appuyé sur la haute échelle, voyant Dieu, il comprit la puissance de cette onction. Moïse oignit le tabernacle et les vases sacrés de cette huile, et en versa tant sur la tête d'Aaron qu'elle coula jusqu'à sa barbe et jusqu'au bord de son vêtement (Ps. 1311). Samuel, lui aussi, n'allait pas initier les rois sans huile, et cette tradition persista même après l'échec et le rejet des cérémonies charnelles parmi ce peuple. Mais lorsque les vases sacrés juifs s'éteignirent, la grâce cessa et l'huile cessa de couler. Lorsque les vases prophétiques furent remplis et que des rois saints furent intronisés avec les pères, la multitude instable, dans l'apostasie et la débauche, ne conserva pas en elle la place où le Saint-Esprit pût demeurer. Les vases emplis de fange ne reçurent pas le liquide, et le fumier, durci par le temps, s'accumula à la surface. Là où la religion avait été le refuge, le fumier du péché putréfia. De plus, avec l'abandon de ce qui était inoffensif dans l'ancien rite – la circoncision étant désormais considérée comme condamnable parmi le peuple chrétien et les sacrifices imputés à l'idolâtrie –, la religion chrétienne méprisa

le mystère de l'onction. Mais avec le consentement général des autres saints condamnés, l'honneur de l'onction non seulement demeura réservé aux rois et aux prêtres, mais la plénitude de cette grâce fut répandue sur tout le peuple catholique. De même que le Christ fut appelé par le chrême, parce que Dieu l'oignit d'une huile d'une pureté exceptionnelle, de même tous ceux qui y participent, aussi nombreux soient-ils, participants à l'onction et au nom, et appelés chrétiens par le Christ, afin qu'ils soient leurs chefs et leurs guides sous son autorité, et qu'ils offrent à Dieu un sacrifice quotidien, ordonnés par Dieu comme prêtres de sainteté. Ce n'est pas sans raison que la cause d'une œuvre si grande fut assignée à ce jour ; et c'est de ce jour que ces sacrements prirent leur origine ; où aujourd'hui, dans le sacrement du calice du Christ, l'unité de l'Église, dans le lavement des pieds, la communion fraternelle, et la charité et l'humilité soumise se donnent mutuellement ; dans l'onction du Christ

La dignité du nom de saint Jean fut légitimement conférée et confirmée aux fils adoptifs par une autorité perpétuelle et une dignité éternelle. C'est pourquoi, sur la table où il partagea pour la dernière fois le banquet avec les apôtres, notre Seigneur donna de ses propres mains le pain et le vin ; mais sur la croix, il livra son corps aux meurtrissures des soldats, afin que la vérité sincère et la sincérité véritable, plus secrètement gravées dans le cœur des apôtres, puissent expliquer aux nations que le vin et le pain étaient chair et sang, que les raisons de la cause et de l'effet étaient convenues, que les divers noms ou espèces étaient réduits à une seule essence, et que les signifiants et les signifiés étaient considérés par les mêmes mots. Par les privilèges de la grâce divine, ayant mangé le pain sanctifié, rafraîchis, lavés et oints, ils recouvrent non pas ce qu'ils avaient perdu, mais une liberté plus grande et plus digne. Et, chassés du paradis et nus, ils reviennent aujourd'hui à l'arbre de vie, vêtus de leurs habits, leurs anneaux brandis au milieu d'eux. Ils sont réconciliés avec l'Église mère, qu'ils avaient chassée par le mal de la

désobéissance. Les Chérubins ont ôté l'épée flamboyante de l'entrée de la paix et de la sérénité. Aujourd'hui, ayant quitté la terre maudite, labourée sous le poids des charrues, les éperons trempés du sang des bœufs épuisés, et lavé la sueur de leurs visages brûlés par la chaleur, les exilés sont ramenés à la maison de leur père. Sortant à la rencontre de leur fils, le père, dans la joie, ne ternit pas sa clémence par des reproches, ni sa bienveillance par des reproches, mais honore la magnificence de sa bonté et magnifie sa générosité par la joie. À la réception de cette cérémonie solennelle, les instruments de musique résonnent et une joie commune rend grâce au Père des miséricordes, par l'ordre duquel les enfers vomissent leurs anciennes proies, les démons sont enchaînés et, ayant brisé leurs chaînes de fer longtemps ébranlées, retournent libres. Ce jour est contigu à cette nuit où le Seigneur commença l'œuvre de notre absolution, où le juge de tous, conduit par les grands prêtres auprès du gouverneur romain, endura d'être jugé, laissa le roi être raillé et la vie ôtée ; et descendant aux enfers, il ramena le captif de son ancienne captivité (Éphésiens 4), telle est la tradition actuelle de son Église. Il laissa un exemple, afin que l'absolution des péchés soit faite dans l'Église, que les exilés soient rendus à leur héritage et que, par les bienfaits précédents que nous avons énumérés, les pénitents soient libérés, eux qui, selon leurs mérites, n'avaient pas reçu le secours de la grâce. Et il est tout à fait juste qu'au moment où le Christ a ramené les captifs de l'enfer, les pécheurs réconciliés aient pu être ramenés à l'Église, et qu'au moment où les barreaux de la prison infernale furent brisés, la sévérité de la justice s'adoucit ; et qu'au moment où les tourments infernaux cessèrent, les châtiments humains se débarrassent de l'horreur de la cruauté.

IX.

DE LA PASSION DU CHRIST.

Seigneur, j'ai entendu ton message, et j'ai eu peur (Habacuc 3). J'étais terrifié quand Judas le traître s'est approché, et que l'heure de la passion était proche, comme tu l'as annoncé au Père. Je t'en prie, s'il est possible, que cette coupe s'éloigne de moi (Mt 11).

xxvi) Et vous étiez affligés jusqu'à la mort, à cause d'une grande angoisse ; vous avez confessé devant les apôtres, trempés de sueur de sang. En entendant cela, j'ai été terrifié. Car qui ne craint pas, qui ne désire pas celui que tous craignent, celui devant qui tout genou fléchit (Philippiens 11), celui qui est la mort de la mort et la morsure de l'enfer (Osée Xum), craint l'approche de la mort ? N'êtes-vous pas parvenus à cela, et n'aviez-vous pas vous-mêmes prédit qu'il en serait ainsi ? Les signes, les oracles et les prophéties des prophètes n'ont-ils pas crié cela dès le commencement du monde ? Si vous avez obéi volontairement au Père, et que la nécessité ne vous a pas contraints à souffrir, pourquoi vous plaindriez-vous, quelle serait la cause de votre souffrance ? N'aviez-vous pas enseigné et instruit vos fidèles, afin qu'ils ne craignent pas ceux qui tuent le corps, car la violence tyrannique n'atteint même pas l'âme ? (Matthieu 10.) Mais cette crainte de la faiblesse humaine exprimait un sentiment commun, et la plupart des êtres de chair étaient accablés par cette douleur. La dissolution de la nature corporelle et spirituelle ne pouvait échapper à cette épreuve, et ce châtiment était imposé à toute la descendance d'Adam sans exception, si bien que la difficulté du passage final était redoutée. Et, en vérité, cette épreuve ne frappe pas injustement ceux qui doivent rendre des comptes au jugement de Dieu : ceux qui, ayant abusé du bienfait de la vie et de la raison, et de la générosité des autres dons, repris par une conscience accusatrice, redoutent cet examen où il n'y a point de

subterfuge, et où l'arrachement même de l'esprit brise et blesse la sensibilité de la chair. Nul n'a échappé à cette angoisse, et nul ne l'a expiée sans amertume au moment du départ de l'âme. Mais toi, Seigneur, toi qui es le juge de tous, toi qui donnes ta vie avec puissance et la reprends avec puissance, ni le châtiment ne te poursuit par nécessité, ni la vue du Père redoutable ne peut t'être inaccessible, pourquoi es-tu anxieux ? Pourquoi cours-tu à la prière en tremblant ? Pendant que les apôtres dormaient, tu veillais, attendant le traître, sans te cacher ; mais tu es sorti à la rencontre de ceux qui venaient te lier et te traîner devant le tribunal de Pilate, précédés avec malice par Judas, le porte-étendard. J'ai entendu ton récit, Seigneur, et j'ai eu peur, tandis que tu interrogeais ceux qui te cherchaient sur ce qu'ils cherchaient, sachant qu'ils te cherchaient, et que tu leur disais être Jésus de Nazareth. Hélas ! que ta crainte s'abatte sur ceux que tu craignais, et ils gisaient prosternés, sans vie, et la voix d'un seul homme terrifia la troupe armée. Et, dissimulée dans ta toute-puissance humaine, tu t'es montrée redoutable pour tes disciples, terrifiante pour tes persécuteurs (Jean 19). Mais afin que la volonté du Père soit faite, et que le sacrifice de la chair prenne naissance de la crainte et de la douleur, des charbons ardents se trouvaient sous la victime (Psaume 119), que la graisse fondue de l'obéissance éteignit. Et lorsqu'on le conduisit, enchaîné, devant le gouverneur, il ne supplia pas les officiers, mais réprima plutôt le zèle de Piéris ; il ne permit pas non plus que les épées servent de moyen de scrutin, bien plus, il méprisa l'autorité d'Hérode et de Pilate ; et les plus hauts dignitaires ne purent obtenir de réponse lorsqu'on les interrogea, faisant fi de toute crainte. Usant d'une autorité plus grande, au milieu des crachats, des coups et autres moqueries, avec patience et douceur, il troubla la folie de ses persécuteurs.

Dans ce contexte d'insultes et de reproches, la malice juive se sent méprisée et s'exaspère avec plus de véhémence ; et sur l'impiété et la malice triomphent la douceur et la piété du Christ. En vain, ô juge, te laves-tu les mains au prétoire, te déclarant

innocent du sang du Seigneur. Toi-même, après avoir mené une enquête approfondie, tu confesses n'avoir trouvé en lui aucune cause de mort ; ta propre épouse n'avait rien ordonné contre toi et contre ce juste, puisque les démons ont témoigné par sa bouche que le jugement était imminent, tu n'excuses pas mais tu accuses ; tu rends la cause commune avec les Juifs. Tu le condamnes par trahison, tu te condamnes toi-même par parricide. Tu le tues par ta langue, tu le tues par l'épée : un crime d'une cruauté inouïe vous a tous deux atteints. Ton âme tombera entre les mains du juge que tu as condamné, et tu seras jugé par tes propres tribunaux corrompus, et tu seras précipité dans les profondeurs de l'enfer ; et il y aura pour toi et pour Judas le méchant des châtiments irrémédiables, dans les ténèbres et les flammes infernales, des feux inextinguibles, le mensonge, les choses perpétuelles et les tourments éternels. Et voici que le Fils de l'homme, comme il est écrit de lui, s'en va (Matthieu 26) lui qui a été condamné, afin de libérer les condamnés ; il a éprouvé de la tristesse, afin de guérir les malades, il a craint, afin de les rassurer ; il a supporté les outrages, afin que les outrages des détracteurs n'ébranlent pas les élus. Il a été envoyé au milieu des méchants, parmi lesquels l'un a été retenu, l'autre rejeté, afin de donner un exemple et une forme indissoluble, qui subsiste pour la postérité, car ni dans les derniers jours la clémence de Dieu n'exclut le repentant, ni n'est trop tard pour que la contrition soit ressentie. Ceux qui, à un moment ou un autre de leur vie, furent de véritables juges ne furent pas jugés une seconde fois, car lorsque le pécheur, sans pitié, s'arroge les rôles de juge et de bourreau, se persécutant lui-même tout en confondant confession, le bûcher de cet holocauste lui vaut le pardon aux yeux de Dieu. Car Dieu ne juge pas deux fois la même chose (Nahum 1, 9, selon la Septante), mais Il juge et condamne Lui-même les impénitents ; quant aux pénitents, parce qu'Il prend sur Lui ceux qui ont été jugés, Il les absout, sans ajouter aucune justice céleste au jugement que la rigueur du repentir humain a engendré. Les Égyptiens furent jugés lorsque les

Sodomites, déjà jugés, furent engloutis par les flots de la mer qui se retournaient contre eux, lorsque leurs villes furent renversées et consumées par des flammes sulfureuses. Mais dans ces mêmes bouleversements, les pénitents gémissaient, affirmant que le châtiment éternel ne succéderait pas au châtiment temporel, mais que le châtiment serait pour eux un remède, et le tourment une absolution, et que le tourment éternel n'écraserait pas les cœurs contrit ; et que le jugement serait plus cruel. Ainsi, sur la croix, le voleur, confessant ses fautes, non seulement mérita l'indulgence, mais devint familier du Christ, fut admis au paradis, et devint participant du royaume, et par la confession, devint un compagnon de martyre. Mais pour ce blasphémateur, parce qu'il désespérait de la puissance du Seigneur, aucune clémence ne put lui venir en aide, ni la communion à la croix ne put lui profiter, car la cuve de la repentance n'expierait pas sa méchanceté. Tu es monté, ô Seigneur, sur la palme, parce que... Le bois de ta croix préfigurait le triomphe sur le diable, ou sur les principautés, les puissances et les né-

La victoire par le repos spirituel ; et dans tes mains reposaient deux cornes, où se cachait ta force, et ton empire sur tes épaules : toi-même, porteur de ta propre potence, tu t'accrochais au bois que tu avais porté, endurant les angoisses et les labeurs de l'élévation et de la passion. J'ai considéré tes œuvres et j'ai peur. Avec des clous qui percent tes pieds sacrés et des mains qui creusent, tu ne parles pas de l'angoisse des blessures ; tu ne te plains pas des épines qui percent ta tête sacrée, mais tu t'efforces de faire savoir à la postérité pourquoi tu sembles être abandonné de Dieu, exposé aux insultes et aux moqueries des Juifs. La cause de ta mort n'est pas Pilate. Il l'avait prédit, et Caïphe, lorsqu'il était grand prêtre cette année-là, avait prophétisé que ta mort suffirait au peuple ennemi. Tu ne parles pas de la mort, tu ne contestes pas les reproches ; mais tu veux comprendre ceci, quelle est la cause de la mort, quel est le gain ; afin que les deux étant connues, le

péché et la grâce apparaissent ; Et combien ce poids est grand, les deux effets le prouvent, car à la mort originelle il ne pouvait y avoir d'autre remède que la mort du Christ, ni aucune offrande ne pouvait réconcilier avec Dieu les exilés et les damnés, si ce n'est le sacrifice unique de ce sang. Et sans cet holocauste, Dieu n'aurait pu que pardonner le péché ; mais la facilité du pardon aurait relâché les rênes des péchés débridés, que même les passions du Christ pouvaient à peine contenir, qui pouvaient à peine arracher les âmes perverses aux profondeurs des plaisirs. Assurément, aucun remède convenable ne pouvait être trouvé pour une plaie si putride et pour la puanteur des cicatrices anciennes, à moins que la vieille plaie ne soit ointe de l'onguent de ce sang, et que les poisons de la chair étendue sur la croix ne soient desséchés par un émollient, que ce serpent séducteur antique avait infusé dans le talon du premier homme et dans toute sa postérité. Ce seul remède a effacé les cicatrices immenses qui s'étaient étendues, la corruption des convoitises a perdu sa force, l'inscription de la damnation a été effacée, la liberté a été inscrite en lettres nouvelles et restaurée ; le privilège a été accordé, le papier d'indulgence a été scellé du sceau de la plaie latérale. Je considère tes œuvres et je t'admire, toi qui es cloué à la croix parmi les condamnés, désormais ni triste ni craintif, mais victorieux des châtiments, les mains levées en triomphe sur Amalek ; et comme si tu sanctifiais le peuple d'en haut, élevé dans les hauteurs et comme si tu étais proche du ciel, apportant à ceux d'en haut l'étendard de l'agonie consommée, et ayant dressé une échelle pour que ceux d'en bas puissent rencontrer le Père. Là, insensible aux souffrances et aux insultes, vous enquêtez subtilement et expliquez vous-même pourquoi vous avez été abandonné, indiquant que les angoisses de cette plainte sont les paroles de vos péchés, dont vous aviez assumé la responsabilité et la cause, puisque vous avez souffert, par l'intermédiaire de Moïse et de l'Apôtre, d'être appelé péché et malédiction à l'image d'un châtiment (Deut. 21 ; Gal. 16), et non culpabilité. Vous souhaitiez que cette culpabilité soit comprise comme celle de ceux qui avaient mérité d'être

abandonnés par Dieu à cause de leurs péchés, et dont vous étiez l'artisan de la réconciliation. Vous n'hésitez pas à prendre pour serviteur un accusateur subtil, et vous compatissez tellement avec les faibles que vous ne…

Je prie pour qu'ils ne meurent pas en vivant, et que, par ta protection, ils ne périssent point, ni honte ni peur, abandonnant ta hauteur, dépouillant ta majesté pour le temps de ta gloire, afin que les dispersés reviennent et que les abandonnés respirent. C'est pour cela que tu as été abandonné, afin que ton vide rassemble et rappelle ceux qui avaient été abandonnés ; et que ceux qui étaient sans Dieu, sous l'emprise du péché, soient ramenés à la justice, conformes au Christ et divinisés par le Christ. C'est pourquoi il est écrit : « J'ai dit : Vous êtes des dieux » (Ps. 81). Je considère, Dontin, que sur ce gibet où tu apparaissais sans secours, comment, avec une puissance impériale, tu envoies un brigand au royaume ; Et dans cette affirmation, il apparaît maintenant clairement combien tu as prospéré parmi les délaissés, dont le premier, couronné de gloire et d'honneur, devient en ce jour même citoyen du paradis et membre de la cour céleste. Car il était impossible que ton âme sainte soit retenue par l'enfer, comme tu le dis toi-même au Père : « Tu ne laisseras pas mon âme en enfer » (Ps. 15), ni ma chair se corrompre dans la tombe (ibid.). Car là où, en sa présence, la captivité de l'enfer fut brisée, l'âme, triomphante, se présenta devant le Père et retourna sans délai à son corps ; et ceux qui étaient loin du salut s'en approchèrent, et parmi les morts, elle fut libérée (Ps. 87) et donna la liberté éternelle à ceux qui étaient voués à la mort. Je te vois sur la croix, inquiète pour ta mère (Jean 19), à qui tu voulais parler quand tu évangélisais. Tu avais refusé de lui parler ces derniers jours, préférant à ta mère les pauvres en esprit qui écoutaient la Parole, disant qu'ils étaient pour toi comme ta mère et des frères qui obéissent à la volonté du Père (Luc 8). À présent, émue par l'affection maternelle, tu confies la chambre de ton humanité à ton cher chambellan, tu pourvois avec diligence au

patronage apostolique des bienheureuses et tu confies le service de la Vierge au disciple vierge, afin que ce ne soit plus Joseph qui porte la responsabilité d'un si grand mystère, mais Jean. Car la raison exigeait désormais que l'idée du mariage soit écartée et que le père du Christ, qui avait jusqu'alors tenu la place de père et d'époux, ne soit plus estimé. Joseph trouvait une contradiction légitime dans cette disposition du Christ, car Marie aurait été confiée à un autre si elle s'était reconnue charnelle.

Et ta patience offre un lieu de repentance aux coupables et aux ingrats, et retarde le châtiment de ceux qui méritent la destruction, priant pour que leurs yeux s'ouvrent et qu'ils reconnaissent la puissance de la croix, l'efficacité du sang, la gravité de l'offense et le don, de la grâce et du péché. Le voile était si épais, la doctrine si dense, dont les écrits de Moïse étaient imprégnés ; leurs sens étaient si émoussés, leur esprit si obscurci, qu'ils ne pouvaient rien percevoir de divin dans les paroles de la loi ; ils ne voyaient que les voiles de l'ombre extérieure, et aucun moyen intellectuel ne leur permettait de pénétrer le mystère des sacrements, même si quelqu'un voulait les conduire dans les lieux saints et les initier aux mystères secrets et profonds ; ils jugeaient impie et insensé de sucer le miel du rocher et d'extraire l'huile du rocher le plus dur. Ainsi, le péché fut pardonné par la prière du Christ, et la plupart des aveuglements furent éclairés, et la perfidie des méchants enfin reconnue et comprise. De la coupe qu'avait versée Moïse, il exprima le moût de la croix, le reçut et le but ; et dans la coupe qu'avait versée Moïse, il sépara le vin pur de la lie. Voici, le don était plus puissant que le crime, et la grâce plus que le péché, puisqu'il absolvait ceux qui étaient passibles de condamnation par la dette, gratuitement, sans aucun mérite, par le bénéfice de la grâce et de la piété ; et quand le Christ régnait, il laissait place à la miséricorde, et quand le Seigneur rendait justice, il supportait humblement sa rigueur. Or, l'Hébreu voit, et quiconque aspire à la liberté de la patrie promise après

l'esclavage d'Égypte, que le sang du Christ, plus efficacement que celui de l'agneau qu'Israël a sacrifié en Égypte, chasse les puissances adverses. Leur autorité et leur puissance sont aujourd'hui si grandes qu'elles ne se contentent pas de fortifier les frontières d'Israël, mais repoussent aussi le démon chez ceux qui ne vivent pas en Israélites. Le simple signe du sacrement, et partout où il est vu, la puissance du nom sacré et la marque du sang leur sont terribles. Enfin, quels que soient les ministres des sacrements, quelles que soient les mains qui immergent ceux qui s'apprêtent à être baptisés ou qui oignent, quel que soit le cœur d'où jaillissent les paroles sacrées, l'autorité de l'opération, à l'image de la croix, confère son effet à tous les sacrements, et le nom qui surpasse tous les noms (Philippiens 11), invoqué par les vicaires des sacrements, accomplit toutes choses. Et bien que ceux qui les reçoivent soient indignes, la vénération des sacrements prépare à une plus grande proximité avec Dieu. Lorsqu'ils reviennent au cœur (Ésaïe 10, 1), le don de l'ablution est rétabli et l'affection pour les dons renaît. Il n'est donc pas nécessaire de rechercher ou de renouveler le sacrement du salut autrement. Or, Seigneur, ton sang ne cherche pas la vengeance, ton sang lave les crimes, il pardonne les péchés. Le sang d'Abel crie, les péchés de Sodome crient, et de même, le meurtre et la convoitise méritent vengeance. Toi qui jadis réconciliais (Psaume 10), aie maintenant pitié et épargne ceux qui ont péché ; tu guéris ceux qui ont le cœur brisé et panses les blessés ; tu ne reproches rien au fils prodigue qui revient, tu n'opposes pas le luxe à la femme adultère, à la maison close ; tu ne refuses pas l'aide au pécheur public qui la lui doit. Tu rends l'argent déposé. Tu as accordé ta grâce aux Juifs infidèles, tu as pardonné le crime des crimes et le péché des pécheurs. De toi jaillit une source de vie éternelle (Jean 4) ; et de cette même origine consubstantielle, séparée par des limites, émanent l'eau et le sang (Jean 19), pour l'accomplissement et la perfection de toute justice, sacrements éternels ; et l'abondance de cette source irrigue et soutient toute l'Église par son flot perpétuel. De cette source jaillissent

non seulement les flots de la première ablution, par laquelle sont initiés ceux qui s'approchent du Christ, mais aussi les flots perpétuels de contrition et de larmes, la douceur des miséricordes et le fruit de toute piété. Toi, Seigneur, saint prêtre, qui au temps de la colère es devenu réconciliation (Ecclésiaste 44), tu as laissé une plénitude permanente de ce sang sacré, tu as transmis à jamais le bienfait de ce liquide saint, et tu as établi pour nous une boisson vivifiante inépuisable, signe de la croix et exemple de mortification. Lorsque tu auras tout accompli, va vers le Père et attire-nous à toi ; accorde-nous, dans cette vie présente, de porter ta croix sans peine et de comprendre avec tous les saints ce que signifient la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur de cet arbre (Éph. 111), afin que, lorsque nous le contemplons, il ne nous fasse aucun mal et que le serpent du désert ne nous morde pas (Eccl. 112).

x), mais permets-nous de te suivre en toutes choses en toute sécurité ; permets-nous d'être comme de petits enfants avec toi, permets-nous d'être circoncis avec toi, permets-nous d'être baptisés avec toi, permets-nous de jeûner avec toi, permets-nous de nous laver les pieds avec toi, permets-nous de manger le pain des anges, permets-nous de vivre crucifiés avec toi dans le monde, permets-nous d'être remplis du Saint-Esprit, et permets-nous de demeurer avec toi corps et esprit pour toujours. Toi qui vis et ne meurs plus, pour les siècles des siècles.

X.

DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST.

Ayant cherché des aromates pour embaumer le Seigneur Jésus qui était déposé dans le tombeau, les saintes femmes se réunirent et prirent conseil. Elles trouvèrent là les linges funéraires, sans le corps, qu'elles pensaient n'avoir pas été enlevé. Car la pierre roulée et le tombeau vide réfutaient de telles conjectures aux esprits simples, selon lesquelles le corps enveloppé de linceul, à moins d'avoir été transporté, ne pouvait être déplacé de sa place, ni une pierre d'un poids considérable roulée de force. C'est pourquoi ceux qui arrivèrent le matin demandèrent avec anxiété comment la pierre avait pu être roulée devant l'entrée du tombeau. Mais le Seigneur, qui les avait inspirés à venir, les en avait empêchés ; et, étant sorti du tombeau, il avait laissé une place vide, et, ayant ouvert la porte, il avait donné libre accès à ceux qui voulaient entrer, comme pour les avertir de chercher ailleurs, car ceux-ci ne pouvaient être cachés par ces passages étroits. Aussi pleurèrent les saintes femmes, qui pensaient avoir perdu celui qu'elles voulaient servir ; et elles furent remplies de joie, car leur dévotion avait été contrariée par l'effet escompté. Elles l'avaient en effet reconnu comme un prophète, non moins croyant que ces disciples qui disaient que Jésus de Nazareth était un prophète, puissant en œuvres et en paroles (Luc 24). Et bien que de la résurrection.

Par sa volonté, il avait instruit lui-même les apôtres et les autres disciples, en compagnie desquels ils méritaient d'être, tel un maître providentiel. Pourtant, le supplice de la croix et l'atrocité de la mort avaient semé le doute et la terreur en tous. Mais l'amour auquel ils s'étaient accrochés, le souvenir des signes qu'ils avaient vus, l'admiration pour l'enseignement qu'ils avaient reçu et la sainteté admirable des conversations pieuses dont ils avaient été imprégnés ne pouvaient être effacés de leurs cœurs. Ils n'avançaient pas encore d'un pas assuré, et le pied

des sceptiques trébucha. Mais ils cherchèrent celui qu'ils aimaient, sans désespérer avec malice. C'est ainsi que la persévérance de l'amour leur valut la grâce de la vérité. Ceux-là mêmes qui ont vu et connu en premier ceux qu'ils aimaient le plus ardemment, ceux qu'ils recherchaient avec le plus de dévotion, ceux qui ont conversé avec le Christ, ayant la certitude qu'il était ressuscité des morts, annoncent à Pierre et aux autres (Marc 16) que le Christ, ressuscité des morts, ne meurt plus (Romains 51). Ils prêchent l'Évangile du vivant, que l'on croyait mort ; et ils ne servent pas maintenant sa sépulture avec des parfums corporels ; mais avec les aromates d'une foi inébranlable, d'une espérance certaine et d'une charité sincère, ils servent le Seigneur régnant et offrent le parfum des vertus non pas aux condamnés, mais au Juge. Les apôtres se réjouissent, eux que le monde avait terrifiés comme s'il s'ouvrait et comme s'il était ébranlé par la dissolution des éléments, toutes choses ayant été ravagées par la chute des déchus et ayant proféré d'horribles menaces ; et, les réalités célestes et terrestres solidifiées et unifiées, ayant trouvé la rédemption éternelle, ils adorent avec joie celui qu'ils avaient laissé derrière eux. Ils croient et n'hésitent en rien ; ils assistent, autant qu'ils le peuvent, celui qu'ils ont fui. Qui n'aurait pas été terrifié par le fracas du monde, lorsque la terre trembla, que le soleil pâlit et, obscurci, cacha ses rayons ? Les monuments eux-mêmes renversèrent les pierres qui les recouvraient, et les plaies supérieures et inférieures, indignées, manifestèrent leur compassion et leur intense angoisse par des ténèbres, des mouvements et des fissures. Le monde ne put supporter de contempler le crime de la perfidie juive. On vit que les forces insensées possédaient une intelligence supérieure à celle des hommes, pourtant dotés de raison par nature, et qu'elles étaient plus cruelles que les bêtes sauvages, abusant de leur propre intelligence ; assoiffées du sang du Christ, elles se condamnaient elles-mêmes d'une malédiction éternelle et ancraient les vestiges de cette anathème dans leurs enfants avec une constance inébranlable. Mais pour ne pas nous attarder

davantage sur leur crime, disons simplement qu'elles furent repoussées et anéanties pour toujours. dont les vœux parricides méritaient châtiment et extermination, eux qui, avec Dathan et Abiron (que la terre, s'ouvrant, engloutirent vivants pour leurs crimes de discorde, furent assurément scellés dans les ténèbres de l'enfer, le souvenir d'innombrables abominations venant s'interposer dans la sérénité pascale), insistons sur les joies solennelles de cette fête par des prières ferventes et joyeuses. Car il n'est pas convenable de chanter des chants tristes en ces jours ; mais de même qu'il a été donné aux fils de toujours chanter joyeusement et de prophétiser, et que tous les psaumes qui portent leur nom prêchent la joie, et qu'aucune adversité ne nous menace, ainsi nous qui appartenons au Christ, dont le sang a été aspergé…

Selon la tradition, Adam est le calvaire, enseveli sous le lieu où fut dressée la croix du Seigneur. Puisque le sang de ce dernier a été répandu, réjouissons-nous et trouvons notre joie dans le Seigneur. La mort du Maître ne doit plus être une horreur pour ceux qui aiment la croix, ni une punition douloureuse, ni une source de honte, car tout cela fait partie de notre vie. Sa mort fut un sacrifice pour nos péchés, et le châtiment de la croix est une juste punition pour nos excès. Son labeur a déposé nos fardeaux, sa douleur nous a guéris, et sa condamnation imméritée nous a libérés de la damnation éternelle. Et si, au temps de son éloquence, il a pu paraître confus, sa sainte humilité se manifeste aujourd'hui par la portée des paroles de l'Apôtre : « L'insensé est plus sage que les hommes, et le faible plus fort que toute force, car la sagesse de ce monde a été rejetée » (1 Corinthiens 1), et le pauvre, crucifié au nom de Dieu, a triomphé avec une puissance spirituelle immense. Chantons pour le Seigneur, car il est glorifié (Exode 15). Le peuple libre sort d'Égypte, conduit par Moïse ; la mer s'ouvre ; une colonne de flammes, illuminant la nuit, précède l'armée d'Israël ; la mer, comme suspendue à droite et à gauche, la boue profonde s'assèche, l'abîme offre un passage libre ; et

lorsque le peuple de Dieu sort, la mer se referme sur Pharaon et son peuple, qui s'effondrent sous leur poids soudain. L'agneau qu'Israël avait sacrifié en Égypte les avait précédés, et l'ange qui l'avait frappé n'avait pas osé toucher le seuil avec son sang ; le peuple ne craignait pas non plus l'épée du destructeur, pour qui il avait préparé la victoire par l'esprit du mal, ce sacrifice sans tache, et la mer se fendit, et toute la puissance de l'Égypte s'éteignit. Cette première Pâque antique resplendit de ces miracles, et le levain étant exclu, il fut ordonné que la célébration de ces jours se fasse avec du pain sans levain et non avec solennité. Les joies de cette nature ne doivent pas être obscurcies par des œuvres serviles, ni aucune malignité souiller la gloire d'une telle sincérité. La loi établissait une distinction précise : l'offrande pascale, son temps, son lieu et sa manière ; quand, où et comment la sainte victime devait être immolée. Victime, agneau, lieu, un par famille ; chair non bouillie, mais rôtie, au crépuscule. Ces choses étaient accomplies alors symboliquement, comme nous le faisons aujourd'hui ; elles étaient exprimées par préfiguration. Lorsque le voile du Temple fut déchiré par la mort du Christ, le véritable Agneau, seul parmi lesquels se trouvaient les fils des hommes sans tache, le Christ des derniers temps, où le monde touche à sa fin, fut rôti sur la croix par une seule famille du peuple chrétien, dans l'unité de l'Église. Le levain des hérétiques ayant été chassé, sans que la cire de la foi ne se soit solidifiée dans l'édifice, il est consommé, cru et gardé pour inconsolable. Les choses nouvelles et anciennes sont rassemblées sous ce nom. Israël sort de l'esclavage de l'Égypte antique, le peuple de Dieu sort du royaume du diable, les Hébreux sont baptisés dans la nuée et la mer, et maintenant, par le Saint-Esprit et le sang du Christ, le peuple de Dieu est purifié du péché ; de différentes familles, une seule maison devient une seule tribu ; une seule nourriture est symbolisée ; la puissance invisible et les sacrements visibles sont à la fois des choses et des signes.

Ainsi, ils forment un seul corps, chair et esprit, et ce qui est visible et considéré comme le corps du Christ par son nom et sa puissance. Dans cette harmonie, le Christ fut glorifié, et l'Église chante aujourd'hui avec joie les triomphes d'une louange glorieuse, unissant par la pierre angulaire les murs jadis disjoints, que le merveilleux artisan a collés en un seul par le sang versé, et longtemps rejetés par le fondement pernicieux de la foi. Il a réuni les murs divisés par les liens de sa charité, et a ramené les parties au tout, et le multiple à un, et ils sont devenus une seule maison, les murs unis, et un fondement inébranlable. Le Christ fut glorifié, ressuscité des morts, vainqueur de la mort, dépouillant l'enfer et envoyant les captifs au ciel. Et s'élevant jusqu'à ce point par degrés d'humilité, maintenant couronné de gloire et d'honneur, ne retenant rien de mortel, rien de passible, il nous a donné la gloire de la passion et de l'immortalité, et nous établissant, par sa résurrection, dans la béatitude éternelle. Ils ressuscitèrent certes devant le Christ, mais en son nom et par la foi, sous l'autorité d'Élie, vivant dans la chair, et d'Élisée, vivant et mort, deux qui étaient morts ; mais ils retournèrent à la mort qu'ils avaient goûtée. Lazare ressuscita aussi, ainsi que quelques autres, sur l'ordre du Christ, et après avoir goûté un temps à la vie, ils retournèrent à la tombe. Il était certes honorable et puissant de rappeler un esprit sans vie à un corps ; mais de cette résurrection, dont les prémices sont en Christ, la dignité est incomparable ; elle n'est soumise à aucune corruption, ni dissoute par l'ancienneté, ni affaiblie par aucune mutabilité. Nous avons été émerveillés par la transfiguration qui eut lieu sur la montagne, en présence des apôtres Pierre, Jacques et Jean, lorsque le visage du Sauveur resplendit comme le soleil et que ses vêtements, d'une blancheur éclatante, ternirent la vue des apôtres ; mais cette beauté passagère expliquait merveilleusement l'image, non la ressemblance, non la substance, non une partie, non la plénitude de la transformation. Mais elle ne montra pas la même gloire qu'auparavant, mais celle à laquelle ils étaient habitués : la plénitude de la gloire qu'Il nous avait promise, parfaite en

elle-même et qu'il nous appartient de parfaire, s'étendit, plus limpide et sincère que quiconque ne saurait l'estimer, ni même que cette gloire n'en laissait présager les prémices, dont nous avons reçu les fruits dans le Christ transfiguré. Ces joies pascales sont vécues dans les royaumes célestes par les esprits angéliques eux-mêmes, qui s'émerveillent de la gloire du Seigneur ressuscité, exultent et se réjouissent, car la forme du serviteur est redevenue la forme de Dieu et le renoncement à l'humilité a retrouvé la majesté de la grandeur d'âme qui avait été abandonnée. Mais même dans cette multitude… Les joies sont multiples, car de ceux dont il s'était glorifié, il a daigné partager un bienfait d'une si grande excellence, et il a voulu que nous partagions l'abondance de sa gloire : afin qu'après la résurrection, le corps ne pèse pas sur l'âme, mais soit chair sans masse ni poids, agile et mobile, sans obstacle, pénétrant toute chose par la vue et l'ouïe, atteignant où il le désire sans entrave. Il y aura dans les corps ressuscités une liberté qui n'est soumise à aucune vanité et à laquelle rien ne peut être contraint ; ne travaillant à rien, désormais libérés de toute espérance, jouissant pleinement, suspendus à toute attente, et confirmés dans la paix la plus profonde, et libres de toute crainte, cette permanence s'épanouira de nouveau dans les délices spirituelles. Que ta connaissance est merveilleuse, ô Dieu, elle a été confirmée sur nous, et nous ne pouvons l'atteindre (Ps. 138). Telles sont les hauteurs de ta sagesse. Tu as créé le monde non à partir de matière préexistante, mais par la seule puissance de ta parole ; tu as donné aux créatures corporelles un commencement issu de l'essence même du monde, ornant leurs habitants des éléments individuels. Tu as façonné l'homme à partir du monde, le plaçant à la tête de tous les êtres vivants sur terre, dans l'eau et dans les airs, afin que chacun, en son genre, serve son supérieur. Tu as accordé la vie temporaire à certains, la vie éternelle à d'autres ; transformant, renouvelant et prédestinant les choses selon un ordre admirable. Tu as fixé une fin temporelle à toutes les choses irrationnelles, et une limite que la condition vouée à la dissolution ne peut franchir. Puisque

l'homme a été formé de matière céleste et terrestre, revêtu extérieurement de peau et de chair, il a reçu le temps durant lequel, à ton commandement, il devait rendre à la terre ce qu'il en avait pris, et l'esprit devait retourner à son origine immatérielle, dont la nature ne souffre pas de la dissolution.

Le corps, voué à la putréfaction et la chair aux vers, ne pouvait jouir du privilège de l'éternité, conformément à sa nature, et ne pouvait exiger du Créateur ce qui ne lui appartenait pas légitimement ; aucune de leurs interrogations ne méritait de réponse à ce sujet. Mais toi, Seigneur très excellent, voulant accorder ta grâce à l'esprit, tu as décrété avec plus de miséricorde que de la compagnie et de la protection que la chair avait offertes à l'âme, celle-ci retirerait un certain profit : et ce qui avait été son véhicule et participant à ses études, en retour de son service, retournerait dans sa demeure bien-aimée, chaste et paisible, n'apportant avec lui aucune insulte qui puisse désormais ébranler la pureté de sa paix intérieure. Mais tu as ajouté ceci, Seigneur, à l'accumulation de bienfaits : qu'il n'y ait plus de différence entre la loi de la chair et celle de l'Esprit, et qu'après l'alliance conclue, aucune rébellion ne puisse plus se produire entre elles ; mais que la réconciliation, établie et consolidée par ta main, demeure à jamais. C'est pourquoi, par ton ordre, la terre s'est faite chair et, chassée de sa demeure, elle s'est de nouveau unie à un époux, non plus esclave, mais femme libre. Ils habitent dans une maison aux mœurs égales, bercés par les murmures que leurs passions, jadis en lutte, avaient attisés. Qui, Seigneur Dieu, est capable de considérer ces œuvres ? Qui peut donner chair à l'argile, la façonner en homme, insuffler une âme, rendre la vie, donner l'éternité, ajouter le bonheur ? C'est pour cela que la création humaine a œuvré, telle a toujours été l'attente des fidèles. Tel était le désir de ce roi humble, conscient de son imperfection, que tu ajoutes à ta condition ce qui lui manquait, que tu perfectionnes et consolides ton œuvre, que la corruptibilité et la mortalité n'avaient de cesse d'affliger de mille reproches, d'infester de

mille outrages. Tu commandes à la mort, et lorsqu'elle est absorbée, elle est anéantie. La corruption disparaît lorsque le malade est guéri par le guérisseur. Vous avez goûté la mort pour les fils des hommes, afin que ceux qui sont morts avec vous vivent avec vous et, partageant vos tribulations, trouvent aussi dans la consolation une profonde joie. La résurrection est en effet commune, et il est nécessaire que devant le tribunal du Christ, justes et méchants se tiennent dans ce corps, selon la justice divine, afin que la piété et l'impiété des artisans soient récompensées de leur juste châtiment ; que ceux qui ont méprisé la fin du mal soient engloutis par une vengeance infinie, et que ceux qui se sont glorifiés de la croix deviennent des participants bienheureux de l'éternité, régnant sur la croix. Ceux que l'ambition condamne ne participent pas à cette joie ; celui qui a volé ne peut prendre part aux solennités pascales. Le traître et le vendeur du maître, le levain profane, n'ont rien en commun avec le pain sans levain ; quiconque est impur d'âme est interdit de s'approcher de cet agneau. Nulle trahison n'est admise à cette joie ; toute malignité en est exclue ; chaussés de pieds prêts à prêcher l'Évangile, ceints de reins et destinés à la sainteté, tenant un bâton à la main, et s'empressant d'abandonner les idoles d'Égypte, suivant Moïse, et ne craignant pas les dangers de la vie, que tout homme pur et sincère, véritable et sans tromperie, s'approche et mange ; et, confiant dans sa résurrection, qu'il désire la mort, afin d'atteindre les joies éternelles, dans lesquelles réside notre vie, demeurant au-dessus et nous attirant vers les biens célestes. Celui qui vit, etc.

XII

SUR L'ASCENSION DU CHRIST.

Après avoir célébré la victoire solennelle sur la croix, lorsque le Seigneur eut restauré le temple de son corps, que la persécution des Juifs avait détruit, il ne voulut pas monter immédiatement auprès du Père et présenter son corps glorifié aux armées célestes. Mais, soucieux de la faiblesse des disciples, il retarda son départ et passa quarante jours sur terre. Il fut souvent vu avec les apôtres, s'entretint avec eux, mangea et but avec eux, et leur montra les plaies qu'il avait gardées en réserve afin de dissiper leurs doutes, et d'être vu et touché. Ayant accompli en lui-même les prophéties des Écritures, il les enseigna. Ce délai était nécessaire pour que ceux qui s'étaient rassemblés, que la peur avait fait fuir et que le châtiment de la croix avait terrifiés, puissent, par de nombreux arguments, fortifier les esprits qui avaient vacillé dans le doute. et qu'il puisse prouver, par la consommation et le contact, que le corps qu'il avait pris était imaginaire, mais bien réel. C'est pourquoi le moment de l'ascension fut retardé, afin que, durant cet intervalle de jours, la ferveur qui la précédait soit fortifiée par les affections, voire par le désir des disciples de son départ corporel. Car la plénitude de la présence spirituelle, tant qu'il était présent dans le regard de la chair, ne pouvait advenir. Ils y furent donc conduits progressivement, de sorte qu'ils se dépouilleraient volontairement de l'habitude qui leur était faite, lorsque l'Esprit Saint, qui habitait en eux,

les imprégnerait d'affections plus sincères et ouvrirait leurs yeux intérieurs pour contempler avec une pure compréhension le Père des lumières (Ésaïe 1) et la substance des choses à espérer (Hébreux 9) par l'apparition annoncée. Ainsi, aucun scrupule ni doute ne subsisterait lorsque le Seigneur et Maître, dont ils avaient reconnu la véritable nature humaine, monterait au ciel sous leurs yeux. Mais ils croyaient désormais avec

certitude qu'ils le suivraient et qu'il n'était pas impossible qu'eux-mêmes soient enlevés au ciel en chair et en esprit. Aussi, ayant réuni tout le monde pour un spectacle si merveilleux, il dit : « Je monte vers le Père : mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20). L'autorité de ces paroles, puisqu'elles manifestaient la puissance du Saint-Esprit, pouvait dissiper tout doute, et les âmes de ceux qui étaient illuminées par l'honneur de la paternité divine et honorées par la communion fraternelle du Christ se réjouissaient en entendant et en croyant qu'ils étaient fils de Dieu et frères du Christ, en qui résidait la plénitude et la plénitude de toute excellence. Et, comme des insensés, ils n'applaudissaient pas ces paroles de manière charnelle ; Mais ils virent et reconnurent avec une grande subtilité que la génération et la dignité de la créature prenaient leur origine dans la volonté du Créateur, et que l'image et la ressemblance de Dieu dans l'homme intérieur, par l'entendement plutôt que par la vue, l'affinité qui unit le père et le fils, et parce que les fils adoptifs, conformes au Fils substantiel et naturel, possèdent dès l'origine beaucoup de choses par nature, et beaucoup de choses par grâce. En effet, la participation à cette générosité, selon laquelle

nous sommes avec le Christ, fils de Dieu, explique et révèle la noblesse de notre existence : dans cet honneur, si nous ne demeurons pas dégénérés, il est absolument clair que le Père ne peut être en désaccord avec les fils, mais que l'accès à la paternité est assuré aux semblables à Dieu, et qu'ils ne peuvent supporter, lorsqu'ils sont disposés à posséder l'héritage, d'être rejetés dans leurs prières divines ; mais dans tout ce que le fils appelle filialement le père, il est nécessaire de suivre la bonté du donateur qui supplie justement ; poursuivre la volonté, surtout lorsque le Père lui-même, qui donne, suggère de demander ce qu'il ne dédaigne pas d'accorder généreusement. Et en effet, la charité paternelle se réjouit le plus chez les bons fils et héritiers ; et cela accroît la gloire du Christ unique bien-aimé, que cela ne permette pas que la grandeur solitaire de sa béatitude soit,

ajoutent les frères ; non pas qu'elle diminue comme si elle était divisée en de nombreuses excellences, mais qu'elle orne la hauteur de ses richesses de participants et d'associés. Ce qui, puisque ni celui qui est le Père, ni lui Dieu au-dessus de nous comme son Fils ne témoigne, en ce que nous sommes fils, il nous possède dans ce qui est nôtre : gloire est Dieu, ce qui est nôtre, lui-même à qui nous appartenons, nous le possédons proprement. Je dis donc à mon Seigneur : tu es mon Dieu, et je dis : Seigneur mon Dieu, je suis ton Seigneur Dieu. L'homme dont le Dieu est, que demande-t-il de plus ? Si tu suffis à Dieu, que Dieu te suffise. de tes biens ; Dieu n'a besoin de rien, et tu ne peux rien lui donner ni rien lui enlever. S'il a faim, il ne te le dira pas. Il est à lui.

Deux fois, et les cieux des cieux ne peuvent contenir sa plénitude et sa grandeur. Il n'est pas faible, il n'a besoin ni de vêtements ni de nourriture ; il sait tout, il peut tout, il contient tout : en lui nous avons tous la vie, le mouvement et l'être (Actes 16). Que lui donnerez-vous comme s'il en était indigne ? Il ne vous désire que par bonté et non par nécessité. Il est écrit, et il l'a commandé lui-même, gravé sur des tables de pierre, que vous l'aimerez de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit (Matthieu 201). Aimez, et vous serez aimés ; votre récompense est proche, elle est à portée de main : soyez de Dieu, et il sera votre Dieu. Un échange inégal, certes, un prix inégal, mais ; lui qui a été estimé pour nous à trente pièces d'argent (Matthieu 27n) ; Il voulait comprendre l'immense différence entre le prix donné pour lui et celui qu'il avait lui-même donné pour le monde, lorsqu'il avait racheté les damnés pour une poignée d'argent. Il ne faisait aucun doute que la grandeur du prix surpassait la tâche et ne pouvait compenser la perte, qui méritait une juste condamnation, celle de l'obéissance du Christ, qui avait conduit jusqu'à la mort et payé volontairement l'injustice. Ayant compris cela, les apôtres, comme les fils des prophètes, savaient que le véritable Élie monterait au ciel et attendaient ce moment avec joie. Ils

n'étaient plus préoccupés par le travail, mais, dès que la joie les envahissait, ils étaient prêts à suivre celui qui s'en allait, ne doutant pas qu'après un court instant de cette conversation, après avoir goûté au torrent de la passion sur ce chemin (Ps. 59), ils suivraient le Seigneur au ciel, la tête haute et droite. C'est pourquoi, lorsqu'ils levèrent les mains, ils virent la bénédiction héréditaire qui leur était donnée ; nul n'est capable de la décrire, tant sa magnificence dépasse toute compréhension. Si quelqu'un parlait les langues des hommes ou des anges (1 Corinthiens 10,1), ou si l'on mettait son intelligence à l'épreuve pour vouloir définir la joie du Père au retour du Fils, ou si cette joie éternelle pouvait encore croître, si l'immuable grandeur de la stabilité éternelle pouvait se modifier, alors celui qui contemple la majesté serait submergé par la gloire (Proverbes 25). Et le verset dit « tant qu'il en est ainsi », de peur qu'en s'exprimant avec plus de véhémence qu'il ne convient, il ne suce du sang pour du lait. Il est néanmoins manifeste que le Dieu invisible a reçu le Fils visible à sa droite, et que l'humilité de notre chair, honorée du trône de justice, a trouvé grâce paternelle dans la hauteur de la cité céleste, afin que deux sortes de nations soient désormais assignées à la cité céleste dont il a été dit des choses glorieuses (Ps. 86), et qu'au-dessus des demeures célestes se trouvent les hommes et les anges, et que la gloire de cette béatitude soit fréquentée à perpétuité par ces deux ordres. Cette récompense de l'obéissance du Christ, ce salaire de la croix et de la mort, ce labeur de la passion, mérité, afin que le corps de notre humilité soit rendu conforme au corps de la gloire du Christ (Philippiens 111), et que ce corps mortel revête l'immortalité, et ce corps corruptible l'incorruptibilité (1 Corinthiens 15), et que les hommes soient faits avec le Christ juges célestes, eux qui ont enduré avec lui les jugements des méchants et qui ont été ses compagnons dans les tribulations jusqu'à la mort. En ce jour, cette nouveauté inouïe fut introduite pour la première fois dans les cieux ; et le Père se réjouit de l'héritage élargi, de la descendance multipliée, des promesses qu'il avait faites par les prophètes accomplies.

Là-bas, point de réconfort, point de remède ; une fois le Christ descendu aux enfers, il n'y descendra plus. Ils ne verront plus Dieu scellé dans les ténèbres, et cette sentence sera irrévocable, le jugement inébranlable, et l'établissement inflexible de cette damnation demeurera. Les saints exulteront dans la gloire (Ps. 149), ils verront Dieu et se réjouiront, ils seront dans l'allégresse et la joie, ils jouiront de la gloire et se délecteront du bonheur éternel. Là, ils ne goûteront pas la douceur de Dieu, mais ils seront comblés d'une douceur merveilleuse ; rien ne leur manquera, rien ne leur manquera, le Christ présent comblera tous leurs désirs. Ils ne vieilliront pas, ils ne se flétriront pas, ils ne pourriront plus : une santé perpétuelle, une éternité de béatitude heureuse, les confirmeront comme pleinement comblés. Il n'y aura plus de concupiscence dans les membres, plus aucune rébellion de la chair ne se lèvera, mais l'état tout entier de l'homme restera chaste et paisible, sa nature saine dès le commencement, sans tache ni ride à jamais. Enfin, Dieu sera tout en tous (1 Corinthiens 15), et sa présence comblera tous les appétits de l'âme et du corps, et les discours des vertus angéliques agissantes cesseront, lorsque tout sera accompli ; et la cité de Dieu, étant parfaitement achevée et ordonnée, ne sera plus ni renouvelée ni changée au-delà de l'état fixe et consommé de béatitude. C’est pourquoi, à celui devant le tribunal duquel nous comparaîtrons (Romains 14), qui apparaît maintenant pour nous devant Dieu (Hébreux 9), qui a eu un tel souci de nous qu’il a bien voulu naître et mourir pour nous, nous le supplions dès maintenant de veiller sur nous et de nous accorder l’autorité et le pouvoir de nous juger et de nous corriger nous-mêmes, afin qu’en ce terrible jugement, réunis parmi ses élus, affranchis de l’esclavage et de la captivité, nous soyons unis aux citoyens du ciel et que nous jouissions des biens qu’il a lui-même promis à ceux qui l’aiment, biens que ni l’œil ni l’oreille n’ont vus ni entendus (1 Corinthiens 11).

XII.

DU SAINT-ESPRIT.

Viens, Esprit Saint, tandis que nous attendons ton sanctuaire, sanctifie le temple de notre corps et consacre ta demeure. Réjouis-toi de ta présence dans les âmes qui aspirent à toi. Bâtis une maison digne de ton habitant. Orne ta chambre et entoure le trône de ton repos de la variété des vertus. Répands les pigments sur les pavés. Que ta demeure resplendisse de furoncles flamboyants et des splendeurs des gemmes. Que les parfums de tous les charismes y embaument. Que le baume parfumé emplisse ta chambre en abondance, chassant de là tout ce qui est périssable, tout ce qui menace de corruption. Fais de cette joie notre joie stable et perpétuelle, et du renouveau de ta création une certitude éternelle dans sa beauté inaltérable. Nous avons participé à l'enfance du Verbe sacré, et nous avons obéi à la naissance de la Vierge. Lorsque nous avons chanté la gloire des armées célestes à l'enfant, nous avons confessé le Tout-Puissant, que nous avons vu pleurer dans le berceau. Nous avons célébré les sacrements de la circoncision, et, ayant retranché la puanteur des plaisirs de la sainteté, nous avons appris à être asservis.

Nous étions présents au baptême du Sauveur et, ayant entendu la voix du Père venant du ciel, nous avons été conduits à obéir au Christ. Le ciel nous a enseigné comment l'amour unit le Père et le Fils, de sorte que leurs noms mêmes suggèrent leur distinction et manifestent leur unité de nature. Mais nous avons aussi vu le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe parmi ces mystères et nous avons compris que de cette forme jaillissent sans cesse les soupirs de repentir et le désir de contempler Dieu, fruits de la simplicité du cœur et de l'innocence d'une vie immaculée. Nul ne peut aspirer aux royaumes célestes sans de tels soupirs préalables et sans l'inspiration divine qui l'exhorte. Ainsi, soupirs, inspiration et aspiration ont pour cause et pour

effet, pour matière et pour résultat, le Saint-Esprit. Nous avons également suivi le Seigneur qui jeûnait dans le désert et nous avons vu les tentations du diable puissamment repoussées. Nous étions présents à la Cène, et nous avons bu à la coupe du Seigneur ; nous avons lavé les pieds ; nous sommes morts avec le Christ, et voici, nous vivons. Nous suivons celui qui monte, et nous attendons le Saint-Esprit qui nous a été promis, dont l'onction nous enseignera toutes choses (Jean 11), qui nous enseignera avec une maîtrise invisible et nous instruira dans les disciplines célestes, qui émoussera les sens charnels et brisera les appétits. Il est dit que ce Saint-Esprit a été répandu sur les eaux dès le commencement du monde (Genèse 1), n'ayant pas besoin d'eaux matérielles comme véhicule, qu'il portait plutôt ; et à ceux qui l'accueillent, il a donné au firmament un mouvement approprié et une limite prédéterminée. Sa puissance éternelle et sa divinité, bien qu'inaccessibles à la compréhension de leur nature propre par les philosophes antiques qui scrutaient le monde, leur furent néanmoins déduites, par les conjectures les plus subtiles, que la composition du monde, avec les affections composites et distinctes des éléments, était présente en toute chose dotée d'une âme. Cette âme animait et mouvait chaque chose selon son genre et son ordre, fixait des limites intransigeantes et lui assignait un usage stable. Cette vie, ce mouvement, cette essence des choses, les philosophes l'appelaient l'âme du monde, pensant que les astres, c'est-à-dire le soleil, la lune et les étoiles, et la voûte céleste elle-même, étaient mus et gouvernés par la puissance de cette âme, et que les eaux, la terre et l'air étaient imprégnés de sa semence. Et s'ils croyaient en l'esprit, au seigneur, au créateur, au vivifiant et au nourricier de tout ce qui est sous son autorité, ils auraient une approche juste de la foi. Mais la majesté d'une chose si grande demeurait cachée aux sages et aux prudents. L'orgueil du génie humain ne pouvait ni appréhender les secrets du céleste ni pénétrer la nature supra-essentielle du moi ; et bien qu'ils comprîtssent l'existence d'une divinité créatrice et souveraine, ils ne pouvaient discerner la Trinité, l'unité ou la

nature propre des Personnes divines. L’Esprit sanctifiant agissait déjà comme un élément purificateur, proclamant alors la vertu du baptême. Déjà se profilaient les temps où l’arche de Noé, submergée par les eaux du Déluge, préservait la famille du juste, anéantissant la génération adultère qui, par une bestialité impure et une luxure débridée, avait engendré les filles des hommes.

Ils s'étaient prudemment mêlés à eux, ni divins ni humains, car ils craignaient, lors des outrages publics, la vue de cette Arche qui portait le symbole de l'Église. Le Saint-Esprit régnait alors et règne encore, et hors de son emprise, quiconque est perfide erre, est englouti par les flots et se noie dans les profondeurs. Il est impossible à celui qui ne reçoit pas l'Esprit de vie, dont la chaleur vivifiante anime toute chose, la nourrit, la promeut et la féconde. Ce Saint-Esprit, âme de tous les êtres vivants, se répand si abondamment en toutes choses par sa générosité, qu'elles possèdent toutes choses rationnelles et irrationnelles selon leur nature, et qu'elles agissent selon leur ordre par la compétence de leur nature, et non par elle. Il est lui-même une âme substantielle pour chacune, mais demeurant singulière en lui-même, de sa plénitude, le magnifique dispensateur répartit et accorde à chacune ses propres facultés. Et tel un soleil réchauffant tous ses sujets, il les nourrit tous, et sans aucune diminution de lui-même, il prête et transmet son intégrité, puisant dans l'abondance inépuisable qui suffit à tous. Cet Esprit assécha les eaux de la mer Rouge et, par des vagues violentes suspendues çà et là, conduisit le peuple sain et sauf des marmites de viande et des fourneaux d'Égypte à la liberté spirituelle du désert ; il le nourrit de nourriture céleste, répandant la manne comme la rosée du matin sur l'herbe, qu'il fut ordonné de ramasser avec mesure. Il y avait une pleine mesure pour tout le peuple hébreu. Le sabbat étant vacant, le sixième jour le précédant, jour où la nourriture habituelle était doublée, le huitième jour préfigurait le repos, où, sans labeur ni inquiétude, les élus festoieront de délices et seront rassasiés sur

terre, possédant le double de leurs biens, enrichis par l'heureuse perpétuité du corps et de l'âme, et par un bonheur éternel. Il y a le Saint-Esprit, que les Mages en Égypte, convaincus par la manifestation du troisième signe, lorsqu'ils reconnurent l'échec de leurs ruses, appelèrent le doigt de Dieu, et laissèrent entendre aux philosophes antiques que sa présence leur faisait défaut. Et bien que les platoniciens eussent certaines idées sur le Père et le Fils, l'orgueil et la quête humaine de faveur ne pouvaient mériter la sanctification de l'intellect divin ; et lorsqu'il s'agissait de comprendre la profondeur des sacrements, toute leur subtilité s'obscurcissait, et l'incrédulité ne pouvait approcher la sainteté. Ce doigt de Dieu, juge du monde et vengeur de la perfidie, au temps du Nouveau Testament, chasse puissamment les démons, et n'agit pas par ses actes, mais accomplit tout d'un seul signe de tête : ce qu'il dit, il le fait ; ce qu'il commande, il l'accomplit ; il révèle les secrets, il met à nu ce qui est caché, il révèle l'inconnu, il émousse les esprits aiguisés et il réfute les esprits perspicaces. C’est avec ce doigt que la loi fut écrite pour la première fois sur des tables de pierre, le cinquantième jour après la sortie d’Israël d’Égypte. Elle fut confiée à Moïse sur le mont Sinaï, mais le peuple était pervers ; c’était une nation à la nuque raide, dont l’âme avait été libérée de la terreur que la mort brûlante, le joug de feu, le son de la trompette, les lampes flamboyantes et les terribles coups de tonnerre avaient récemment frappés, et qui avait basculé dans l’apostasie. Désespérant du retour de Moïse, elle fut jugée indigne de la loi envoyée par Dieu, car aux yeux de ceux que Moïse…

ŒUVRES DU CHRIST 1674.

Brisant les tables, tant les paroles que les instruments, il les brisa et les détruisit. Bien plus, après avoir vengé le crime, il retourna à la montagne auprès du Seigneur, jeûnant et conversant pendant quarante jours. Il obtint finalement la permission de tailler lui-même dans le roc d'autres tables, à l'image des premières, sur lesquelles il graverait et écrirait les mêmes Écritures qui s'y trouvaient à l'origine. Et il arriva, par une merveilleuse intervention divine, que la loi écrite par le Saint-Esprit fut effacée, et que celle, restituée par la main de l'homme, devait être observée pour l'avenir. On peut croire, pour cette raison, que cela fut fait de telle sorte que le peuple d'autrefois, marchant et vivant selon la chair, fut montré indigne des conversations divines et des commandements spirituels, et que son esprit perfide ne pouvait ni percevoir les choses saintes ni comprendre les sacrements, qui sont ex-

La vérité du Nouveau Testament, révélée par la prédication du Christ, demeura indissoluble et fut soutenue par l'autorité inébranlable d'une stabilité perpétuelle. En effet, les humbles accueillirent la grâce offerte, et le Fils trouva refuge parmi les pauvres en esprit, chez qui reposer sa tête, tandis que les justes rejetés méprisent les choses visibles du Dieu invisible. Les fidèles auditeurs et les adorateurs dévoués du Verbe incarné sont dignes d'un plus grand honneur. C'est pourquoi la loi fut donnée le cinquantième jour après le sacrifice de l'agneau pascal, et la Pentecôte désigne la solennité de cet événement majeur de la loi, dont le nombre de jours encadre précisément la raison d'être du grand sacrement. Car le chiffre sept, répété sept fois, donne cinquante.

Du Fils, il est surpassé par le quatre, et le Créateur bienveillant embrasse son œuvre, choisit ce qu'il a façonné, et le saint lui-même sanctifie sa créature, l'associe à lui-même, et l'établit et la structure par le lien de la charité. Pour ces raisons et d'autres plus secrètes que les esprits les plus subtils

d'hommes illustres ont étudiées, le chiffre sept dans les Saintes Écritures englobe souvent des causes sacramentelles, et, simple et multiplié, l'intellect engendre celles nécessaires à la compréhension des œuvres divines. Dans la semaine des Hébreux, le septième jour est appelé le sabbat, c'est-à-dire le repos. Ce nombre s'applique non seulement aux semaines, mais aussi aux années. Lorsque la semaine des années est accomplie, la septième année est une année de repos, et un sabbat est décrété pour la terre elle-même. Il est interdit à quiconque de semer ou de récolter quoi que ce soit durant cette année. Cependant, ce qui pousse spontanément, que ce soit en terre, dans les vignes ou parmi les arbres, est donné aux pauvres pour nourriture. Les semaines des années constituent également la cinquantième année chez les Hébreux, qu'ils appellent le jubilé. Lors de cette année, comme mentionné précédemment, un décret de la loi prévoit la remise des dettes de la terre, l'affranchissement des esclaves et la restitution des biens expropriés. Les autres biens similaires sont alors réintégrés dans l'ordre de l'héritage. Bien que le chiffre sept ait été largement abordé, il reste encore de nombreux points particulièrement recommandés dans la loi et l'Évangile. La cinquantième année marque donc la fin du jubilé ; le cinquantième jour après Pâques est la Pentecôte, où les apôtres, véritablement remplis du Saint-Esprit, reçoivent l’héritage céleste, d’où reviennent ceux qui, vendus au péché et exilés, que la pauvreté et le dénuement avaient soumis au diable, reviennent. Au son des sept trompettes sacerdotales, Jéricho tomba ; le Fils enseigna à prier le Père avec sept invocations. La rémission des péchés est accordée à Pierre, après que le septuple a été doublé ; le lépreux est jugé par le prêtre le septième jour. La dot est jugée ; la consécration du grand prêtre est accomplie en sept jours. Le Seigneur Jésus-Christ nourrit cinq mille hommes avec sept pains ; et tout homme juste loue Dieu sept fois par jour. Le Seigneur Jésus lui-même se trouve soixante-dix-septième après Adam, selon la généalogie mentionnée par Luc (Luc 3), afin de mettre fin à la vengeance

promulguée soixante-dix-sept fois (Genèse 4). Pendant sept jours, on célèbre la Pâque ; pendant sept jours, au septième mois, on célèbre la fête des Tabernacles. En sept ans, le temple est construit par Salomon ; le chandelier est orné de sept branches et de sept lumières. Nous le célébrons comme le cinquantième jour des Juifs, mais nous ne le signifions pas tant qu'il ne le symbolise, que par mensonge. Ainsi, en célébrant la Pentecôte, nous commémorons ce qui s'est passé sous Moïse dans l'Ancien Testament et ce qui a été accompli sous le Christ. Après quoi, le Saint-Esprit est apparut visiblement aux apôtres sous la forme de langues de feu (Actes 11), et et il voulut que, comme aux premiers temps, l’ensemble des fidèles n’eût qu’une seule langue (Genèse 101), car leur cœur était

Une seule âme, une seule langue, et aucune diversité de mots ne pouvait entraver la compréhension des croyants ; la doctrine de l'Évangile, proclamée dans sa propre langue, atteignait la même efficacité pour tous, de sorte que la parole de l'Évangile était intelligible aux Grecs, aux barbares et à toutes les nations, comme si les expressions de leur langue maternelle résonnaient à leurs oreilles. Des Mèdes, des Élamites, des Mésopotamiens et des Arabes étaient présents. Tous, tandis que les apôtres prêchaient en hébreu, la langue juive, développant ses éléments d'énonciation à son rythme habituel, n'était expliquée par aucun interprète, mais par une parole où, par le Saint-Esprit, résidaient puissance et grâce. Ainsi, les habitants du Pont et d'Asie affirmaient que la langue qu'ils entendaient était la leur, comme si la liberté de la langue primitive, revenue à ses origines antiques, avait échappé à la confusion. Et non seulement cette grâce fut accordée aux apôtres, mais le même Esprit fut répandu sur la multitude des croyants, brûlant en eux et rayonnant dehors ; l'amour et la Parole s'unissaient, et sous l'ardeur de l'Esprit, la Parole brûlait d'un feu intense. Or, ils professaient publiquement obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes (Actes 5), et il leur semblait glorieux de souffrir pour le Christ. Moïse reçut un commandement similaire : soixante-dix hommes,

qu'il avait lui-même désignés comme prêtres, seraient séparés de son Esprit et participeraient à la gestion des affaires du royaume ; le Saint-Esprit reposait en eux, sur lesquels Moïse avait posé ses mains. Cet Esprit ne fut pas retiré à Moïse, comme s'il en était resté dépourvu, ou comme si l'Esprit avait été divisé ; mais selon la mesure du don divin qui était en Moïse, la grâce singulière fut multipliée et partagée, et donnée à beaucoup avec puissance, une autorité qui, avant Moïse seul, résidait en lui. Ainsi, Élie reçut le double esprit, non pas que le même esprit fût divisé en deux substances, et que le saint prophète eût deux esprits, mais que le peuple chrétien, dont Élisée était une figure, ayant reçu le Saint-Esprit, reçut des témoignages par ses œuvres et ses paroles ; et l'Élie ascendant, c'est-à-dire le Christ, poursuivi d'un désir pieux, brillera par sa foi, son intelligence et sa vie, et qu’il resplendît au loin par des signes, des miracles et des exemples. Ici, l'avènement de la distribution des ordres sacrés crée des rois et des princes, consacre les grands prêtres et choisit les prêtres. Ici, Salomon reçoit la sagesse ; Daniel l'intelligence seule ; Joseph le conseil ; Samson la force de l'audace ; Moïse la connaissance ; David la piété ; Job la timidité ; et tant d'autres poursuivent. Et les âmes des saints sont fécondes en tout point, donnant des vertus dans des affections si paisibles qu'elles prouvent que dans les cieux, notre conduite soit ainsi (Philippiens 16:17), répandue en nous par le Saint-Esprit qui nous est donné (Romains 5:18). Ici, il a élu domicile parmi les cœurs modestes. Ici, il accomplit des actes humbles, aime les domestiques, abhorre les changeurs de monnaie, déteste les fausses ascensions. Ici, il traite Guéhazi, le mercenaire, de lépreux et place Jéroboam, le vendeur de la prêtrise, au rang d'apostat. Il retranche de la communion des saints Simon, qui trafique de la grâce de Dieu ; une ruine vengeresse confond et brise ses détestables entreprises. Il impose silence à Balaam, loué pour maudire ; repris par l’ânesse et le pied heurté contre le mur, il le renvoie chez lui boiteux et confus, privé de son argent et couvert d’opprobre. Il est présent dans tous les sacrements de l’Église, qu’il produit et accomplit.

Il efface les péchés, justifie les impies et rappelle les morts à la vie. Il pacifie ceux qui sont en désaccord et les étreint, les lie du lien de l’amour. Il nous élève au ciel et, nous arrachant aux vanités de ce monde, fait de nous les héritiers du royaume d’en haut. Le comble de cette félicité est que ce corps, devenu spirituel, partage la vie des anges : il n’y aura plus aucun appétit de la chair et du sang, mais Dieu, devenu connaissable, sera la pleine suffisance de tous, et le Saint-Esprit habitera en eux.